

# éléments

pour la civilisation européenne

AVRIL - JUIN 2011 - NUMÉRO 139

**IMMIGRATION,  
L'ARMÉE DE RÉSERVE DU CAPITAL**

par Alain de Benoist



DOSSIER

# Le déclin de L'OCCIDENT

ISSN : 1251-8441

**LE NOUVEL  
ORDRE  
BOURGEOIS**

La tyrannie de  
l'opinion unique



**VIRGINIE  
DESPENTES  
LE CUL MILITANT**

On exhibe ses seins  
contre le cancer



M 02139 - 139 - F : 5,50 € - RD



# NOUVELLE ÉCOLE

numéro 59-60

années 2010-2011 / 29 €

## OSWALD SPENGLER

Oswald Spengler. Une introduction  
*Alain de Benoist*

Oswald Spengler après  
« Le déclin de l'Occident »  
*Domenico Conte*

Oswald Spengler et  
l'idée de « développement »  
*Domenico Conte*

Perspectives d'histoire  
universelle dans l'œuvre  
de Spengler  
*Domenico Conte*

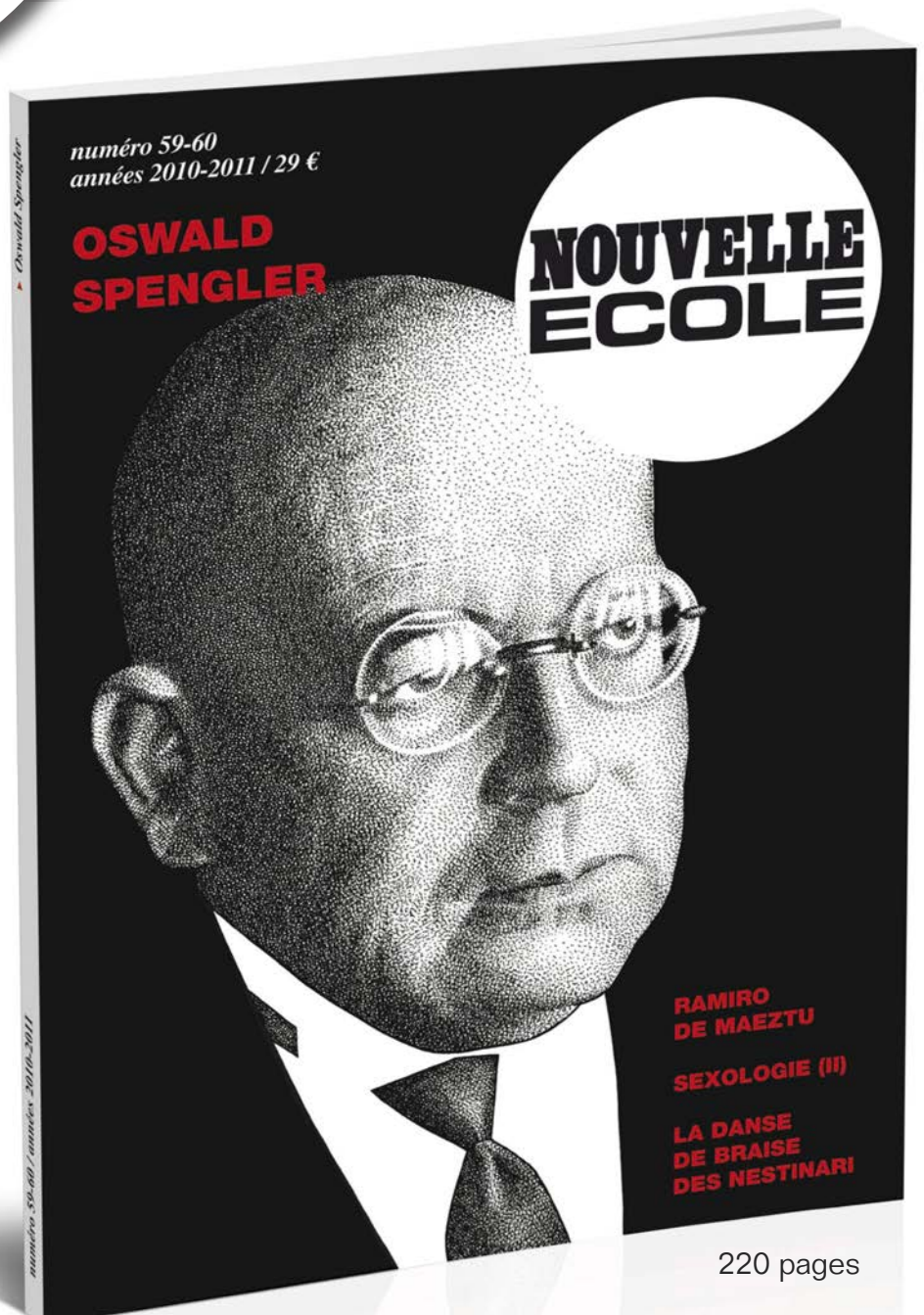
Le double visage de la Russie  
et les problèmes de  
l'Allemagne à l'Est  
*Oswald Spengler*

Oswald Spengler  
et le III<sup>e</sup> Reich  
*Alain de Benoist*

Carl Schmitt, lecteur de Spengler  
*Emmanuel Mattiato*

Oswald Spengler  
et l'Amérique latine  
*Michel Lhomme*

Un numéro double de  
**NOUVELLE ÉCOLE**  
sur l'auteur du  
**Déclin de l'Occident**



220 pages

## Oublier l'Occident

L'« Occident » ? Raymond Abellio avait observé que « l'Europe est fixe dans l'espace, c'est-à-dire dans la géographie », tandis que l'Occident est « mobile ». De fait, l'« Occident » n'a cessé de voyager et de changer de sens. Au départ, le terme évoque seulement la terre du Couchant (*Abendland*), par opposition au pays du soleil levant (*Morgenland*). A partir du règne de Dioclétien, à la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'opposition entre Orient et Occident se ramène à la distinction entre l'empire romain d'Occident (dont la capitale fut Milan, puis Ravenne) et l'empire romain d'Orient installé à Constantinople. Le premier disparaîtra en 476, avec l'abdication de Romulus Augustule. Occident et Europe se confondent ensuite, durablement. Cependant, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'adjectif « occidental » se retrouve sur les cartes maritimes en référence au Nouveau Monde, appelé aussi « système américain », par opposition au « système européen » ou à l'« hémisphère oriental » (qui comprend alors aussi bien l'Europe que l'Afrique et l'Asie). Dans l'entre-deux guerres, l'Occident, toujours assimilé à l'Europe, par exemple chez Spengler, s'oppose globalement à un Orient qui devient à la fois un objet de fascination (René Guénon) et un repoussoir (Henri Massis). Durant la guerre froide, l'Occident regroupe l'Europe occidentale et ses alliés anglo-saxons, Angleterre et États-Unis, pour s'opposer cette fois au « bloc de l'Est » dominé par la Russie soviétique. Cette acception, qui permet aux États-Unis de légitimer leur hégémonie, survivra à la chute du système soviétique (ainsi chez Huntington).

Aujourd'hui, l'Occident a encore changé de sens. Tantôt il reçoit une définition purement économique : sont « occidentaux » tous les pays développés, modernisés, industrialisés, aussi bien le Japon et la Corée du Sud que l'Australie, les anciens « pays de l'Est », l'Amérique du Nord ou l'Amérique latine. « *Ex Oriente lux, ex Occidente lux* », disait plaisamment l'écrivain polonais Stanislaw Jerzy Lec. L'Occident perd alors tout contenu spatial pour se confondre avec la notion de modernité. Tantôt, il s'oppose globalement à la dernière incarnation en date de la *furor orientalis* aux yeux des Occidentaux : l'islamisme. Dans cette vision, une fracture essentielle opposerait l'« Occident judéo-chrétien » à l'« Orient arabo-musulman », certains n'hésitant à prédire que la lutte finale de « Rome » et d'« Ismaël » – la guerre de Gog et de Magog – débouchera sur l'ère messianique.

En réalité, il n'existe pas plus d'« Occident » unitaire que d'« Orient » homogène. Quant à la notion d'« Occident chrétien » elle a perdu toute signification depuis que l'Europe a majoritairement versé dans l'indifférentisme et que la religion y est devenue une affaire privée. L'Europe et l'Occident se sont totalement disjointes – au point que défendre l'Europe implique bien souvent de combattre l'Occident. Ne se rapportant plus à aucune aire géographique ni même culturelle particulière, le mot « Occident » devrait en fait être oublié.

Parlons donc plutôt de l'Europe. En inventant l'objectivité, c'est-à-dire le décentrement par rapport à soi, en cherchant à statuer objectivement sur le vrai, le juste et le bien, l'Europe a voulu d'emblée accéder à l'universel, souci que l'on ne retrouve pas dans les autres cultures. Jean-François Mattéi parle très justement de « regard théorique de l'universel ». Ce souci de l'universel a ensuite dégénéré en universalisme, religieux d'abord, puis profane (il y a autant de distance entre l'universel et l'universalisme qu'entre la liberté et le libéralisme). L'universalisme se résume dans l'idéologie du Même, dans la recherche de la Mêmesé au détriment de la Différence, dans l'affirmation du primat de l'Un sur le Multiple. Mais c'est aussi un ethnocentrisme masqué, dans la mesure où tout souci de l'universel reflète inévitablement une conception particulière de l'universel. Au départ, on avait voulu com-

prendre les autres à partir des autres, non à partir de soi-même, ce qui était aussi louable que nécessaire. Après quoi, on a renoncé à être soi, ce qui s'est révélé dramatique.

L'Europe paraît aujourd'hui en déclin sur tous les plans. La construction européenne elle-même se liquéfie sous nos yeux. L'Europe n'est pas seulement l'« homme malade de la planète économique » (Marcel Gauchet). Elle connaît une crise sans précédent de l'intelligence et de la volonté politique. Elle aspire à sortir de l'histoire, portée par l'idée que l'état présent des choses – l'illimitation du capital et de la technoscience – est appelé à se maintenir indéfiniment, qu'il n'en est pas d'autre possible, et surtout qu'il n'en est pas de meilleur. S'abandonnant à un mouvement qui en a fait l'objet de l'histoire des autres, elle s'exonère d'elle-même. Entre destitution du passé et peur de l'avenir, elle ne croit plus qu'à une morale abstraite, à des principes désincarnés qui lui épargneraient d'avoir à persister dans son être – fût-ce en se métamorphosant. Oubliant que l'histoire est tragique, croyant pouvoir rejeter toute considération de puissance, recherchant le consensus à tout prix, flottant en état d'apesanteur, comme entrée en léthargie, non seulement elle paraît consentir à sa propre disparition, mais elle interprète cette disparition comme la preuve de sa supériorité morale. On pense évidemment au « dernier homme » dont parlait Nietzsche. C'est pourquoi la seule chose qui ne décline pas, c'est l'interrogation sur le déclin – qui se décline partout.

**Oubliant que l'histoire est tragique, recherchant le consensus à tout prix, l'Europe paraît consentir à sa propre disparition.**

Cette interrogation ne relève pas simplement de la tradition du pessimisme culturel. Il s'agit de savoir si l'histoire obéit à des lois intrinsèques excédant l'action des hommes. S'il y a déclin de l'Occident, en tout cas, ce déclin vient de loin et ne saurait se ramener à la conjoncture actuelle, la mondialisation par exemple. Le destin d'une culture est contenu dans son origine. Sa fin même est déterminée par l'origine, car c'est cette origine qui détermine sa trajectoire, sa capacité narrative et le contenu de sa narrativité. Historiquement, l'idée occidentale s'est d'abord exprimée sous une forme métaphysique, puis idéologique, puis « scientifique ». Elle s'épuise aujourd'hui, de toute évidence. L'Occident a exprimé tout ce qu'il avait à dire, il a décliné ses mythes sous toutes les formes possibles. Il s'achève dans la dissolution chaotique, l'épuisement des énergies, le nihilisme généralisé.

Toute la question est de savoir s'il existe une autre culture qui, s'étant déjà approprié la modernité, puisse proposer au monde une nouvelle forme de maîtrise de l'universel théorique et pratique, ou si la culture occidentale, parvenue en phase terminale, donnera d'elle-même naissance à une autre. Quand une culture s'achève, en effet, une autre peut toujours la remplacer. L'Europe a déjà été le lieu de plusieurs cultures, il n'y a pas de raison qu'elle ne puisse pas être encore le foyer d'une culture nouvelle, dont il s'agit alors de déceler les signes avant-coureurs. Cette nouvelle culture fera suite à la précédente, mais n'en sera pas le prolongement. Plutôt que de verser dans des lamentations inutiles, il vaut mieux avoir le regard assez aigu pour voir où – dans quelles marges – croît ce qui permet de garder espoir. On en revient à Spengler, mais avec un correctif : ce qui s'achève annonce un nouveau commencement.

**Robert de Herte**

# Sommaire

Éléments n°139 | Avril-Juin 2011

*A l'école du rythme, c'est la passionnante invitation à laquelle nous convie l'universitaire Olivier Hanse dans son dernier ouvrage. Un concept repris par l'Américaine Isadora Duncan, qui sera la première danseuse à évoluer sans tutus ni pointes, voire nue... A lire en p. 14.*

## Éditorial

« Oublier l'Occident », par Robert de Herte

03

## Cartouches

L'actualité des idées, des sciences, du cinéma, des arts et des lettres

La chronique de Michel Marmin / Faits et gestes	05
Littérature	06
Chronique de Ludovic Maubreuil	07
Cinéma / Littérature	08
Religions	10
Philosophie / Écologie	12
Histoire	14
Figures	15
Combats des idées	17
Paléontologie	18
Archéologie	19
Des bêtes et des hommes	21
Santé / Génétique	22
Changement climatique	24
Démographie	25

## Le combat des idées

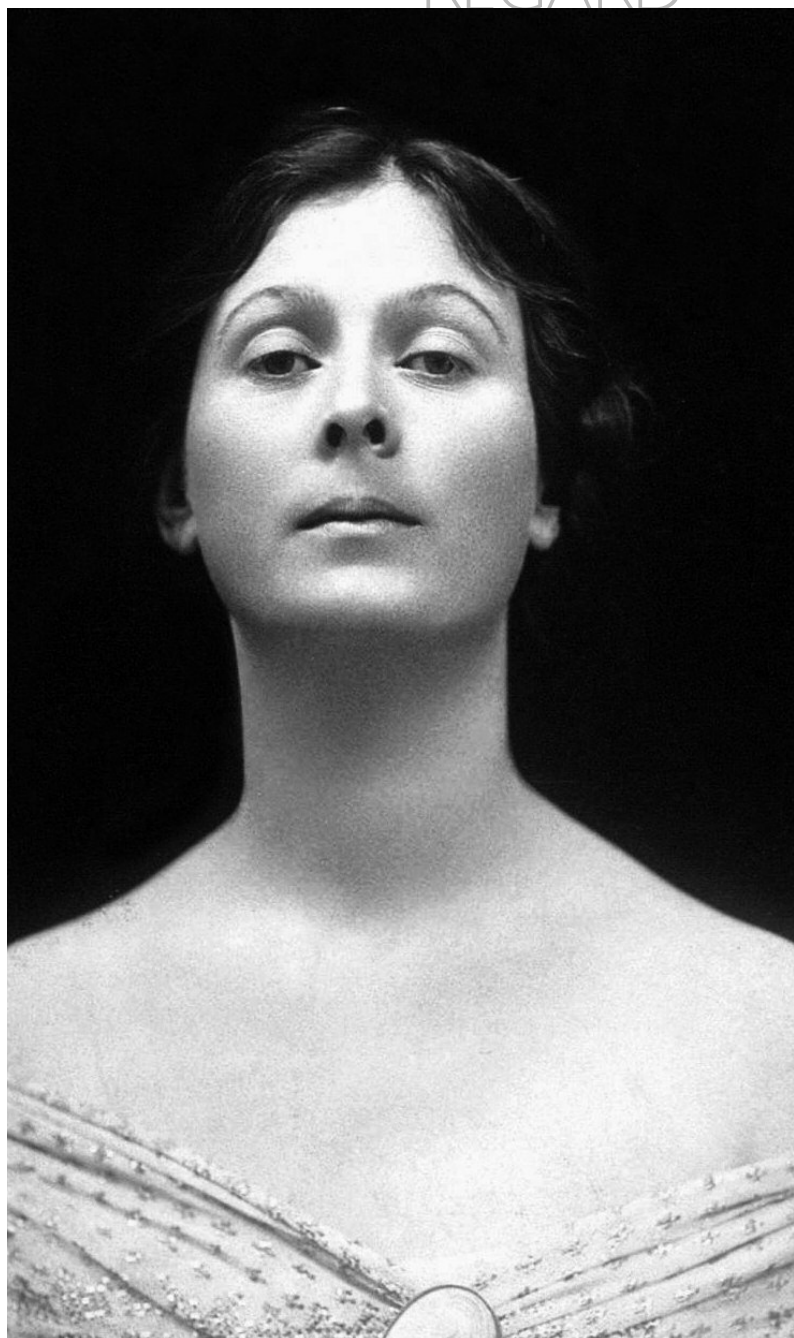
Immigration, l'armée de réserve du capital	26
Polar: Beyrouth-sur-Loire, guerre civile ?	29
Céline, le casseur de vitres	32
Saint Malaparte, comédien et martyr	36
Wagner über alles	38
Wagner et Berlioz: la mésentente cordiale	40
Le grand retour de l'ordre moral néo-bourgeois	42

## Dossier

LE DÉCLIN DE L'OCCIDENT	45
Introduction	46
Dominique Venner	47
Hervé Juvin	49
Jean-François Mattéi	52
Georges Corm	54
Costanzo Preve	58

Éphémérides	63
-------------	----

REGARD



Isadora Duncan (1877-1927)

## ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Alain de Benoist (A.B.), Pierre Bérard, François Bousquet, Pascal Eysseric, Jean-François Gautier, Christopher Gérard, Frédéric Guchemand (F. G.), Robert de Herte, Thibault Isabel, Pierre Le Vigan (P.L.V.), Michel Marmin (M.M.), Ludovic Maubreuil (L.M.), Bastien O'Danieli, Robin Turgis.

Magazine trimestriel édité par Seprecom (SARL au capital de 6800 euros). Siège social et courrier : 242 boulevard Voltaire, 75011 Paris. Courriel : [contact@revue-elements.com](mailto:contact@revue-elements.com)  
Directeur de la publication : Michel Thibault. Rédaction en chef : Pascal Eysseric. Courriel : [pascal.eysseric@revue-elements.com](mailto:pascal.eysseric@revue-elements.com) Direction artistique : Patrick Péhèle. Éditorialiste : Robert de Herte. Imprimerie : Qualibris-Hérissey (Évreux). Dépôt légal : avril 2011. Commission paritaire : 0411K84270. Ce numéro comporte un encart de vente par correspondance et d'abonnement non folioté. La reproduction des textes publiés dans « Éléments » est interdite, sauf accord. Droits réservés pour les illustrations de ce numéro. Crédits photos : Shutterstock® Images, DR, Collection privée, éditions Chiquita/Cité internationale de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême.

## Slobodan Despot, conquérant de l'Atlantide

Éditeur suisse d'origine serbe et de religion orthodoxe, Slobodan Despot est aussi un écrivain français dont les chroniques apportent du baume aux cœurs meurtris par la cruauté, la vulgarité et l'imbécillité contemporaines. Après *Balles perdues* (2002), celles qu'il a réunies dans un nouvel ouvrage gaillardement intitulé *Despotica* seront pour tout bon lecteur une invitation à se recueillir sur lui-même, à mettre au jour ses racines personnelles, à s'inquiéter de sa patrie, celle-ci ne se réduisant évidemment pas à une question de frontières. Dans sa préface, Michel Maffesoli extrait la substantifique moelle de ces chroniques en expliquant que « racines », « c'est une autre manière de dire la mémoire sédimentée », que c'est une « ambiance » grâce à laquelle il est possible de résister au totalitarisme occidental. Et de cette possibilité, Slobodan Despot fait le meilleur usage, que ce soit pour évoquer, non sans nostalgie, des temps qui, s'ils ne sont pas si anciens, paraissent aujourd'hui antiques, pour parler d'une Serbie imprévisible et mystérieuse, d'une Serbie dont la culture touche, justement, beaucoup plus directement à l'Antiquité qu'à la modernité (et beaucoup plus à Athènes qu'à Bruxelles), ou encore pour dénoncer l'Union européenne comme l'institution la moins démocratique et la plus barbare que le monde ait connue, sous le masque absolument hypocrite de la démocratie et de la civilisation. La patrie de Slobodan Despot, c'est au fond l'Atlantide que chacun porte au plus secret de lui-même et dont la révélation peut se produire sous des espèces tout à fait concrètes, un paysan sur un tracteur valant alors l'aurige de Delphes.

L'Atlantide... Ce n'est pas non plus sans émotion, comme lorsque l'on retrouve un vieil ami que l'on croyait perdu, que j'ai appris, à la lecture de ce livre, que Slobodan Despot faisait partie d'une invisible confrérie, celle des admirateurs de *L'Atlantide* de Pierre Benoit, « l'un des romans les plus exaltants qui soient ». Quel rapport entre le Hoggar et la Serbie ? Le même que celui qui, chez Barrès, unit la Lorraine et l'Oronte, autrement dit quelque chose qui échappe à la raison nationaliste comme à la raison universaliste, et qui tient à un besoin existentiel, impérieux, de ces mondes parallèles (voire de ces antipodes) que fournissent le rêve, l'art, la poésie ou la musique. Ceux qui n'ont jamais éprouvé un tel besoin ne liront probablement pas *Despotica*. Mais les autres y feront de lumineuses rencontres, parfois inattendues comme celle de Robert Plant, le chanteur de Led Zeppelin, ou celle d'Alain Robbe-Grillet, dont Slobodan Despot apprécie modérément l'œuvre littéraire tout en s'émerveillant « de l'adresse avec laquelle, des décennies durant, ce réactionnaire sardonique et lucide, aux goûts fondamentalement simples, avait réussi à embobiner l'intelligentsia de gauche dans tous les campus de la planète ». Et l'on relira avec une pure délectation intellectuelle la préface qu'il avait donnée à *La maison de servitude* d'Éric Werner, dont il fut l'éditeur.

Ces trop brèves indications auront peut-être montré que *Despotica* n'est pas sans lien avec le dossier de ce numéro d'*Éléments*. L'une des chroniques de Slobodan Despot est d'ailleurs intitulée « Qu'est-ce que l'Occident ? ». Et l'auteur, rappelant que Raymond Abellio avait fait observer que « l'Europe est fixe dans l'espace, c'est-à-dire dans la géographie, tandis que l'Occident y est mobile », de prophétiser que « le dernier et le plus féroce avatar de l'Occident sera la Chine ».

**Michel Marmin**

Slobodan Despot, *Despotica. Modes d'emploi*, Xenia  
<www.editions-xenia.com>, 176 p. 16 €.

**Anniversaire : les 300 numéros de Diorama Letterario**

La revue *Diorama letterario*, publiée à Florence sous la direction de Marco Tarchi, vient de faire paraître son 300<sup>e</sup> numéro. Ce n'est pas à un mince exploit pour cette revue de métapolitique qui, depuis plus de trente ans (le premier numéro est sorti en octobre 1976), se consacre intégralement au débat d'idées, et dont le cheminement, tout au long de ces dernières décennies, a été à bien des égards comparable à celui d'*Éléments*. C'est



d'ailleurs la traduction italienne de textes ou d'entretiens parus à l'origine dans *Éléments* qui constitue la plus grande partie de ce 300<sup>e</sup> numéro, à commencer par le grand entretien avec Alain de Benoist et Michel Marmin paru dans notre n° 136 (« La Nouvelle Droite est-elle de gauche ? ») sous le titre « La Nouvelle Droite entre quat'z'yeux ». En plus de *Diorama*, Marco Tarchi, professeur à l'Université de Florence, dirige également la revue de science politique *Trasgressioni*, qui paraît tous les trois mois. On ne saurait trop conseiller à nos lecteurs italophones de s'abonner à ces deux publications. Ils y trouveront une somme d'informations et de textes fondamentaux sans aucun équivalent. **A.B.**

*Diorama letterario*: Casella postale 1364, I-50122 Firenze. L'abonnement annuel (11 numéros) : 28 €.



**Cabaret littéraire : les nuits du Cercle Cosaque**

Animé par les fougueux Olivier Maulin (*Petit monarque et catacombes*) et Romaric Sangars (journaliste à *Chronic'art*), le Cercle Cosaque tient désormais le cap d'un rendez-vous chaque premier jeudi du mois, « Chez Barak », rue Sambre et Meuse, à Paris (10<sup>e</sup>). Gare, l'endroit est déconseillé aux abstèmes, aux fâcheux et aux tièdes. Ainsi qu'aux banquiers, aux collabos et aux gardes-barrières du système ! Romaric Sangars nous le présente :

**Pourquoi avoir créé un cabaret littéraire ?**

Pour développer un espace où évoquer la littérature contemporaine qui échappe tant aux sociologies mondaines qu'aux discours universitaires, mais qui soit au contraire vivant, spontané et dynamique. Bref, des soirées davantage dans l'esprit du *Chat Noir* que dans l'esprit culturel dominant.

**Quels sont les écrivains que vous aimeriez inviter ?**

R. S. : Ceux que nous avons déjà invités (Taillandier, Jourde), mais aussi Richard Millet, Antoine Volodine, Pierre Michon, Benoît Duteurtre, Maurice Dantec, pour les plus connus. Sacha Ramos, Jérôme Leroy, Bernard Quiriny, Alban Lefranc, entre autres, pour la jeune garde.

**Quels sont ceux que vous ne voudriez surtout pas inviter ?**

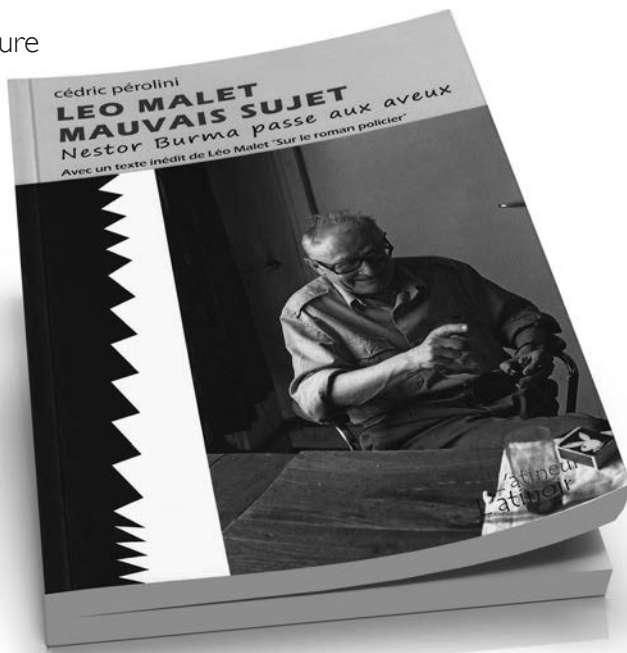
R. S. : Bégaudeau, Beigbeder, Angot, Despentès, Faïza Guène, Joy Sorman, Jean d'Ormesson, Eric-Emmanuel Schmitt, Stéphane Hessel.

**Pascal Eysseric**

Informations :  
<<http://cerclecosaque.hautetfort.com>>

Leo Malet passe aux aveux

On a beaucoup écrit sur Léo Malet (1909-1996), mais aucun chercheur n'avait jusqu'à présent envisagé l'homme et l'œuvre dans sa globalité et dans sa complexité avec un tel souci d'exhaustivité et d'approfondissement. Les quelque 300 pages du *Léo Malet mauvais sujet* de Cédric Pérolini éclairent avec une grande honnêteté intellectuelle et une belle empathie littéraire le parcours d'un homme passé de l'anarchisme au trotskisme pour finir dans une posture carrément réactionnaire, ainsi que l'évolution d'une œuvre qui mènera son auteur de l'activisme surréaliste à la création du roman noir français. Si Cédric Pérolini, peut-être un peu trop prisonnier de l'alternative gauche-droite, manifeste parfois quelque embarras face à l'itinéraire politique, il est vrai plutôt déroutant, de l'auteur de *Brouillard au pont de Tolbiac* (mais s'agit-il véritablement de « politique » ?), il met très bien en lumière, en revanche, l'unité profonde d'une œuvre dont il analyse brillamment les avatars : « Le ver du



plaisir narratif était dans le fruit défendu, ce qui lui vaudra, lorsqu'il s'y adonnera sans complexe dans ses romans policiers, d'être chassé du paradis surréaliste. » Inversement, Cédric Pérolini rappelle opportunément, après Francis Lacassin et bien d'autres (dont le *Petit Robert*), que Léo Malet, se souvenant de son passé de poète, « confie les méthodes de création surréalistes de ses amis à son détective

privé ». Les pages les plus décisives de l'ouvrage sont sans doute celle que leur auteur consacre à la triple rupture littéraire qu'ont successivement constituée, chez Léo Malet, l'importation en contrebande et sous faux nez du *hard-boiled guy* américain sous l'Occupation, la fondation du roman noir français moderne avec *120 rue de la Gare* (1943) et, avec une bonne vingtaine d'années d'avance,

la prémonition du néopolar des années 1970 dans la « Trilogie noire » : même le lecteur assidu et averti des « Nouveaux Mystères de Paris » en fera son profit. Très intéressante, et même assez convaincante, apparaît enfin la tentative d'explication psychanalytique de cette mélancolie qui est au cœur de l'homme et de l'œuvre, et dont les penchants nérophiliques sont l'une des manifestations les plus troublantes. Là, se trouve inauguré un champ d'investigation extrêmement prometteur. Le livre est complet, en annexe, par un texte pratiquement inconnu de Léo Malet, « Sur le roman policier », paru en 1956 dans *Le Monde libertaire* ; il n'avait jamais été repris et témoigne d'« une certaine forme de fidélité aux idéaux – et aux amitiés – de sa jeunesse ». Un regret toutefois : une bibliographie des travaux « malétiens » qui l'ont précédé n'eût pas déparé celui de Cédric Pérolini !

**M. M.**

Cédric Pérolini, *Léo Malet mauvais sujet. Nestor Burma passe aux aveux, L'atinoir* <www.latinoir.com>, 308 p., 9,50 €.

Jeunesses françaises

Dans ses livres, et notamment dans *Portrait d'Éric*, Éric Werner montre que la conquête de l'autonomie passe par la reconstruction de soi et que celle-ci implique un affranchissement de la figure du père. Dans un autre livre, il précise que le retour du fils prodigue n'implique nulle résipiscence : c'est au contraire la dernière étape de l'affranchissement, celle où le fils revient pour mettre le nouvel état des choses en ordre (au point). C'est à la méditation wernérienne que nous songions à la

lecture de *L'arbre à tiroirs* de Jack Forget. Ce court roman est l'histoire d'un enfant qui efface son passé pour vivre sa vie à lui, de façon quasi clandestine, dans le Paris populaire des années 1950. En fait, c'est un peu plus compliqué, et le récit est en effet un « arbre à tiroirs » : le héros, la cinquantaine atteinte, tente de retrouver les traces de sa vie antérieure à la rupture. Les souvenirs de ce passé énigmatique, mêlés à ceux de la liberté conquise, se croisent et se ramifient, et ce qui apparaissait simple devient très compliqué, très ambigu, comme la vie même. Il y avait là la matière à un roman de 1000 pages, et peut-être plus. Jack Forget, adepte de la forme concise (tels les classiques français ou les romantiques allemands), dit tout en peu de mots et laisse apercevoir les gouffres. L'écriture est belle et précise, comme dans *Le rapport du gendarme* de Simenon ou *Les gommes* de Robbe-Grillet. Le tableau du quartier des Halles (c'était avant la criminelle destruction des bâtiments de Baltard) est passionnant et précieux, animé par les courses qu'y fait l'industriel enfant, que l'on rapprochera spontanément de certains personnages

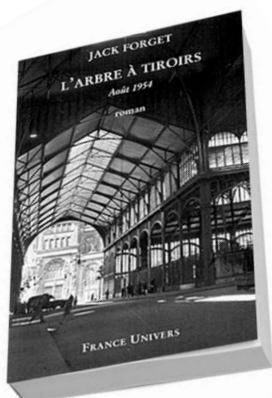
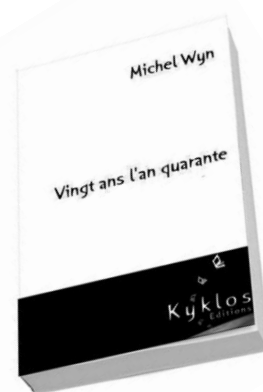
de Luigi Comencini. Un beau livre. Un autre beau livre, c'est *Vingt ans l'an quarante*, le premier roman de Michel Wyn. Le titre est explicite : une jeunesse sous l'Occupation, période fertile en fausses pistes, en chasses-trapes, en amitiés inattendues et en trahisons. Et bien entendu en péripéties et en rebondissements, matière en laquelle l'auteur est expert. Michel Wyn a prouvé à maintes reprises, à la télévision, qu'il était un conteur hors de pair. On lui doit notamment, rappelons-le, la réalisation de quelques-unes des meilleures séries jamais produites en France, par exemple *Fabien de la Drôme* (1983) ou *Julien Grevèche* (1986). Il est aussi l'un des rares cinéastes capables de faire revivre une époque sans tomber dans la reconstitution frigorifique et en évitant les anachronismes. Autant de qualités, alliées à une fraîcheur intacte, que l'on retrouve dans ce roman, où l'on voit un jeune étudiant, brûlant de servir la Résistance, s'engager dans la Milice pour mieux espionner l'ennemi. Ce qui le mettra dans une position pour le moins délicate à la Libération... C'est aussi l'histoire d'un amour, plein de naïveté et de verdeur,

que les événements briseront. Deux remarques s'imposent. La première : il y a quelque chose de stendhalien dans le personnage, et aussi dans l'écriture. Deuxième remarque : le tableau de la France occupée est d'une finesse rare et montre bien à quel point les choses étaient complexes (le pire salaud n'est pas automatiquement antipathique). La carrière littéraire de Michel Wyn commence. Souhaitons-lui longue vie !

**M. M.**

Jack Forget, *L'arbre à tiroirs. Août 1954*, France Univers <www.editionsfranceunivers.com>, 144 p., 19 €.

Michel Wyn, *Vingt ans l'an quarante*, Kyklos <www.kykloleditions.com>, 276 p., 19 €.







### Underground frelaté

Derek Jarman est un cinéaste britannique plus ou moins *underground* (autrement dit, en vogue) qui a toujours milité pour la cause homosexuelle à travers des films historiques hauts en couleurs, maniéristes et osés, naïfs et fougueux, entre la liberté narrative d'un Pasolini et les carcans formels d'un Greenaway. De *Sébastien* (1976) à *Caravaggio* (1986), on retrouvait dans ses fresques à la poésie outrée quelque fois l'esprit d'un Ken Russell, mais dans cet *Edward II* tourné quelques années avant sa mort survenue en 1994, le foisonnement esthétique laisse la place à une théâtralisation des affects, d'autant plus insupportable qu'elle s'inscrit dans une sorte d'avant-gardisme complètement frelaté, faisant naviguer ses personnages (dans un décor minimaliste) entre les conventions datées de la pièce de Marlowe et les reven-

dications fin de siècle de minorités sexuelles se piquant d'universalisme. Cette mécanique plaquée sur du vivant n'arrache pas un sourire, même quand Annie Lennox vient pousser la chansonnette en plan-séquence, durant l'idylle du roi et de son favori. **L. M.** (Carlotta)

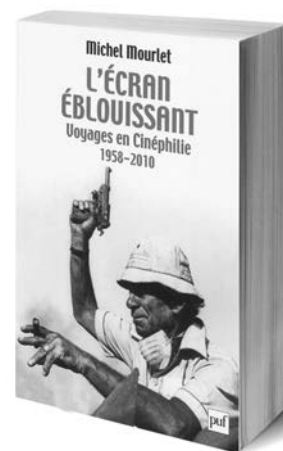
### L'écran éblouissant

Dans les années 1950, Michel Mourlet a fondé une cinéphilie radicale en mettant au jour les fondements théoriques, jusqu' alors approximatifs ou balbutiants, du septième art. L'idée de base était que le sens et la beauté d'un film sont exclusivement délivrés par la mise en scène, que celle-ci est un ordonnancement du monde visible (dont l'œil de la caméra serait l'observateur impartial), et que cet ordonnancement atteint son but lorsqu'il en résulte la fascination du spectateur. Cette théorie (ici grossièrement résumée), Mourlet l'a développée dans maints écrits, notamment ceux qu'il a réunis dans *Sur un art ignoré*. Il y revient aujourd'hui, pour l'approfondir et la nuancer, dans un ouvrage composite dont le cœur est un passionnant débat avec le philosophe Hubert Ricard. Son radicalisme, auquel nous avons très longtemps souscrit sans réserve (et auquel

nous devons le peu de choses que nous savons du cinématographe), peut toutefois, avec le recul, faire l'objet d'une discussion sur trois points importants. Premier point. Les théories de Mourlet définissent en quoi consiste la grande prose cinématographique et demeurent plus que jamais indispensables, à cet égard, à l'édification du spectateur éclairé. Elles excluent, en revanche, toutes les formes de poésie cinématographique, en particulier celle dont les images ne procèdent pas d'un ordonnancement des apparences, mais sont l'expression de l'imaginaire pur ou de l'inconscient (par exemple). Or, le cinématographe, pas plus que la littérature, ne se réduit à la prose. Deuxième point. Michel Mourlet considère que le cinéma muet est une étape primitive et transitoire, et que l'intégration du son et de la couleur aux images était inscrite dans le principe même de leur enregistrement par la caméra des frères Lumière. C'est évidemment la vérité. Toutefois Mourlet néglige un phénomène esthétique curieux, à savoir que le cinéma muet s'est, par la force des choses, constitué en art autonome et, finalement, indépendant de celui qui lui succédera à la fin des années 1920. Il y aurait alors deux histoires du cinéma à écrire, et non pas, comme le veut l'habitude, une histoire divisée en

deux parties ! Troisième point. La fascination est un concept qu'il convient peut-être d'employer aujourd'hui avec précaution, car il a été dévoyé par l'industrie de guerre hollywoodienne pour annihiler la conscience du spectateur international. Ludovic Maubreuil a très bien expliqué ça dans ses articles et dans ses livres. Le lecteur, espérons-le, aura compris que, tant par la profondeur de ses vues que par les objections que celles-ci peuvent soulever, *L'écran éblouissant* fera date, comme *Sur un art ignoré* l'avait fait lors de sa première édition, en 1965. **M.M.**

Michel Mourlet, *L'écran éblouissant. Voyages en Cinéphilie. 1958-2010*, PUF, 304 p. 25 €.



## Littérature

### La queue n'est pas celle qu'on croit!

*La Queue*... Il attire indéniablement l'œil, le titre de l'étrange document signé Paul Achard (1897-1962). Ce livre s'est à coup sûr égaré dans le rayon histoire, il faudrait le reclasser ! Puis l'on comprend la subtilité de la couverture, où un Q majuscule, transformé en phylactère, plane au-dessus d'une file de commères empressées devant l'entrée d'un magasin... Nous sommes en réalité dans les années quarante et il s'agit, non pas d'une étude sociologique sur le comportement sexuel des Français de l'époque, mais bien d'un témoignage capté sur le vif : que pouvaient bien se raconter ces milliers d'anonymes qui, durant l'Occupation, patientaient quotidiennement plusieurs heures, munis de leurs tickets de rationnement, avant d'accéder à l'étal du boucher, de la crèmière ou du boulanger ?



Ce texte, composé pour l'essentiel de discussions très vives et pleines d'esprit, vaut son pesant d'or. Ou plutôt de beurre, au vu du prix astronomique que cette denrée pouvait atteindre au marché noir. En précurseur des compilateurs qui, tel Gourio, s'attelleront à recueillir des brèves de comptoir, Achard tend l'oreille et retranscrit les rumeurs, les récriminations et les plaintes qui circulent dans

ces lieux anticonviviaux au possible. Car une fois la place prise, gare à qui voudrait doubler ! Le « chacun pour soi » est la seule règle de mise. Même la ménagère qui se présente avec une fillette à la main n'apitoie pas, suspecte qu'elle est d'avoir eu recours à un loueur d'enfants. Malgré tout, les langues se délient, il faut bien passer le temps, et comme il n'y a rien d'impoli à parler la bouche vide... Le ton n'est guère à la douceur quand il s'agit d'évoquer les épreuves et les privations. Le peuple qui s'exprime dans ces pages étale sans détour sa rançœur. Il remâche avec des trémolos dans la voix le seul thème qui occupe ses pensées : la nourriture, remembered ou rêvée, introuvable sinon sous forme de peu ragoûtants ersatz. « C'est le verbe "manger", conjugué à tous ses temps, qui revient le plus souvent, comme un leitmotiv : j'ai mangé, qu'as-tu mangé, savez-vous ce qu'il a mangé, nous n'avons pas mangé, vous avez pu manger, ils n'ont rien

mangé, j'aurais mangé, tu aurais dû manger, etc. » Jouant avec une jubilation certaine sur l'ambiguïté du mot « queue », Achard enfle les saynètes drolatiques ; elles ne sont pas sans rappeler les monologues de la nouvelle de Marcel Aymé *En attendant*, et qui sait d'ailleurs si ce texte n'a pas inspiré la démarche du journaliste ? Au-delà du divertissement, cette lecture a toutefois sa part d'accents tragiques. On y entend à chaque ligne les ventres crier famine, on y contemple à chaque page les traits tirés et les mines inquiètes que façonne le manque. À se fournir d'urgence donc, à une époque où il arrive que des Ben-Hur à caddies meurent étouffés au moment de l'ouverture d'un supermarché, pour avoir voulu être les premiers à se vautrer dans les articles en soldes.

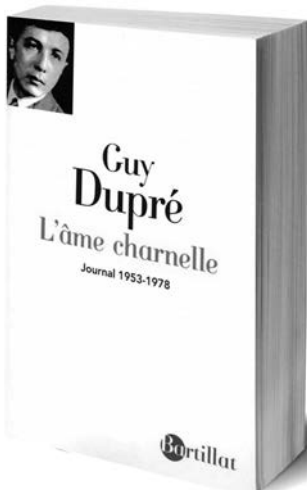
### Frédéric Guchemand

Paul Achard, *La Queue. Ce qui s'y disait, ce qu'on y pensait*, Mille et une nuits, 152 p., 4,50 €.



Guy Dupré, fils de Mars

En 1953, le tout jeune Guy Dupré publie *Les fiancées sont froides*, étrange dérive romantique, un roman fétiche, salué d'emblée par André Breton, Julien Green et, en termes ambigus, par François Mauriac. S'imposant vingt-huit ans de relatif silence (il signe des articles étincelants dans toutes les vraies revues de l'époque), il attend 1981, date mythique, pour proposer son deuxième roman, *Le grand coucher*, histoire d'un projet d'attentat contre le général de Gaulle. Paraît aujourd'hui sous l'élégante casaque des éditions de Bartillat le Journal que Guy Dupré a tenu de 1953 à 1978, interrompu entre 1965 et 1974. Texte « élégiaque et funèbre » à l'humour crypté, truffé de citations (belle — et atroce — lettre de Jünger sur la France des années trente) et d'informations rares (Paul Valéry, recruté par l'*Intelligence Service*?), *L'âme charnelle* se lit comme un appel aux armes, une incantation à la déesse Énergie : « mon plus grand péril, l'enfer tiède contre quoi j'ai à lutter, c'est bien ça : le consentement à la vie qui m'est faite et une disposition héréditaire à vivre dans l'expectative comme le jaune



dans l'œuf ». Comme ce grand insomniaque sort beaucoup, il nous fait rencontrer ses amis Raymond Abellio, Julien Green, André Fraigneau, Alfred Eibel, Jean Cocteau... Tirailé entre la convoitise et le dégoût de vivre, Guy Dupré se révèle aussi un redoutable chasseur. De là ces portraits de dames, de la mystérieuse Sunsiaré de Larcône à Madame Simone, le dernier amour d'Alain-Fournier, de Wanda à sa future épouse, Thérèse (celle qui l'enjoint à « déterrer le talent enfoui »). A part, le pudique récit de la fin maternelle, *l'âme charnelle* est surtout un hommage à la littérature en tant que guerre intérieure : « Seule la réappropriation des mots peut me donner la sensation de reboutonner ma tunique de chair ».

#### Christopher Gérard

Guy Dupré, *L'âme charnelle*, éditions de Bartillat, 288 p., 20 €.

#### Barrucand l'incendiaire!

Discrètement paru en 1900, *Avec le feu* de Victor Barrucand est l'un de ces classiques injustement oubliés, un véritable joyau de la littérature anarchiste, dans la lignée des Énergés de la Belle Époque. Les Éditions Phébus l'avaient republié en 2005 ; ils récidivent cette fois en format de poche... Victor Barrucand fréquenta durant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle quelques grands artistes et écrivains libertaires, à commencer par Félix Fénéon, mais également le peintre Signac et le compositeur Ernest Chausson. Son talent sera également reconnu par Mallarmé, dont on connaît les discrètes sympathies pour les ralliés du drapeau noir... Fervent dreyfusard et pourfendeur acerbe de l'antisémitisme, Barrucand s'installa définitivement à Alger en 1900. Il y rachètera le journal *L'Akhbar*, qu'il transformera en tribune bilingue et grâce auquel il poursuivra une campagne politique et sociale en faveur de l'assimilation des colonisés. Il sera l'ami de Lyautey et le cicérone de Gide, Barrès ou Rilke lors de certaines de leurs escapades orientales, avant de s'éteindre en mars 1934 dans un faubourg algérois et d'avoir les honneurs de funérailles nationales ! Parcours atypique donc, d'un esthète et d'un intellectuel (si tant est que ces



**Avec le feu de Victor Barrucand est l'un de ces classiques injustement oubliés, un véritable joyau de la littérature anarchiste.**

deux qualificatifs puissent faire bon ménage) farouchement indépendant. *Avec le feu* ne trahit pas ce portrait : c'est le livre d'un homme au style énergique, assoiffé de beauté autant que de liberté. L'action du roman se déroule en 1894, à l'époque où Paris vivait les derniers assauts de cette vague d'attentats perpétrés depuis deux ans par des individus aussi idéalistes que désespérés ; plus précisément encore dans le contexte du procès d'Auguste Vaillant, accusé d'avoir lancé une bombe à clous sur des députés depuis la tribune de la Chambre, afin de venger son prédécesseur Ravachol. Un attentat qui ne fera en définitive que quelques blessés, mais qui vaudra à Vaillant d'être décapité à son tour, Sadi-Carnot ayant rejeté sa grâce. L'activiste deviendra ainsi le premier guillotiné de France à ne pas avoir eu de mort d'homme sur la conscience.

Le protagoniste principal du roman de Barrucand, Brandal, et ses amis, font partie des ceux que cette mise à mort révolte. Cependant, tirailé par l'éternel dilemme entre la défense farouche de la liberté individuelle et la prise de conscience révolutionnaire et collective, le trio n'aboutira guère qu'à la critique, certes radicale mais impuissante, du système bourgeois et de sa justice inhumaine. Après avoir

échoué dans sa tentative de séduction d'une jeune fille, dans le but de l'épouser et s'établir, Brandal mènera dans le sud de la France une vie errante et solitaire dont l'issue fait de moins en moins de doute au fil du récit...

*Avec le feu* se lit avec d'autant plus d'enthousiasme et de délectation que Victor Barrucand y a déployé un art consommé du dialogue, toujours nerveux et bondissant, et une causticité digne du meilleur Darien. Et l'incendie de courir sur près de 250 pages ! Pyromanes, à vos soufflets...

#### F. G.

Victor Barrucand, *Avec le feu*, Phébus, 256 p., 11 €.



### Le dieu jaloux à l'origine de la violence monothéiste

Avec l'invention du monothéisme apparaissent deux innovations radicales : d'une part la transcendance d'un Dieu créateur projeté hors du cosmos, de l'autre, entre ce Dieu et l'homme, une relation personnelle illustrée par la Parole. De ces deux innovations a émergé un nouveau régime de vérité : la vérité révélée. L'origine réputée divine des textes sacrés constitue la source de la violence monothéiste (violence inclusive et défensive dans le judaïsme, violence exclusive et offensive dans le christianisme et l'islam) qui, au fil des siècles, n'a cessé de s'exercer contre les « idolâtres » et les « hérétiques ». De nombreux travaux, tels ceux de Jean Soler, ont été consacrés au lien entre monothéisme et violence. Celui-ci fait pourtant fréquemment l'objet d'un déni. Un déni est un mécanisme de défense qui consiste à nier une réalité jugée déplaisante ou traumatisante. C'est à ce déni que Jean-Pierre Castel consacre une enquête minutieuse, mais aussi prudente (l'auteur a beaucoup lu, mais n'est pas un spécialiste), et d'une façon générale très bien informée. Les différentes formes du déni (la violence est la chose du monde la mieux partagée, toutes les religions sont également violentes, les récits de massacres ne sont pas à prendre au pied de la lettre, la critique du monothéisme relève de l'autodénigrement occidental, etc.) sont examinées dans le détail. L'auteur explore ensuite les contrastes entre vérité révélée et vérité d'expérience, dieux personnels et dieux impersonnels, drame et tragédie, dualisme et non-dualisme, Athènes et Jérusalem, *mythos* et *logos*, identité et empathie, etc. Notant que, « chez les peuples polythéistes, l'interdiction d'honorer d'autres dieux serait apparue comme dépourvue de sens », il conclut que « la racine de la violence monothéiste



gît dans le concept de dieu jaloux, concept qui est commun aux trois religions du Livre ». La thèse de René Girard selon laquelle le christianisme est une religion de « sortie du sacrifice » est au passage contestée. Un bon travail de référence. **A. B.**

Jean-Pierre Castel, *Le déni de la violence monothéiste*, L'Harmattan (5-7 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris), 371 p., 30 €.

### La « folie » de Jésus

La question ne peut évidemment que scandaliser les croyants. Elle n'est pourtant pas nouvelle, puisqu'au



début du XX<sup>e</sup> siècle Charles Binet-Sanglé avait déjà publié un ouvrage en quatre volumes intitulé *La folie de Jésus* (Maloine, 1908-15), ouvrage que l'auteur paraît d'ailleurs ne pas connaître. Saint Paul, qui parlait volontiers de la « folie de Dieu », disait lui-même prêcher une doctrine qui n'était que « folie pour les païens » (1 Cor. 1,23), mais c'était évidemment en un tout autre sens. Frédéric Joi, lui, renoue avec ce que l'on pourrait appeler l'athéisme médical. Scrutant le texte des évangiles, il s'efforce de démontrer que Jésus était un fou, « plus précisément un psychotique au caractère anal, c'est-à-dire un paranoïaque, avec ses délires systématisés ; et plus exactement encore, un mégaparanoïaque, autrement dit un fou dont les délires, bâtis avec les matériaux de l'inconscient collectif, fascinaient des foules d'hystériques et de névrosés ». L'exercice amuse, sans convaincre vraiment. Même si l'on admet volontiers qu'un quidam qui proclamerait aujourd'hui « Je suis le pain de la vie qui descend du ciel » (Jean 6,41) ou bien « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle » (Jean 6,54) pourrait bien se retrouver devant un psychiatre, il n'en est pas moins évident qu'avec une telle approche, on pourrait aussi bien faire apparaître comme « fous » la majorité des grands personnages

dont l'histoire – à commencer par l'histoire des religions – nous a laissé le souvenir. Les nombreuses citations faites par l'auteur ne manquent toutefois pas d'intérêt. A défaut de permettre d'établir en toute rigueur un diagnostic de « folie », elles dénotent un tempérament, mais renvoient aussi à tout un contexte messianique, eschatologique et apocalyptique où l'équilibre des esprits n'était sans doute pas la vertu la plus commune. **A. B.**

Frédéric Joi, *Jésus était-il fou?* Max Milo (34 rue de Lancry, 75010 Paris), 216 p., 16 €.

### Le judaïsme selon Shmuel Trigano

Shmuel Trigano occupe, parmi les intellectuels juifs de France, une place à part. Auteur original, inclassable à certains égards, il déroute aussi parfois par son style. On le constate une fois de plus dans cet énorme livre (plus d'un millier de pages), où il se propose d'expliquer le « sens » et même la « clef du judaïsme », à partir d'une « intuition fulgurante » à ses yeux inédite. Il s'agit en fait de « construire une théorie (littéralement une « vision ») du système ju daïque » en l'envisageant tantôt comme *éthique* (le « pôle de dedans », correspondant à l'esprit) et tantôt comme *ethos* (le « pôle du dehors », correspondant à la chair) :



« L'ethos des Juifs doit être considéré en même temps que l'éthique du judaïsme ». Le trait déterminant du système « inclut le vide, l'absence, la non-maîtrise, que récapitule l'interdit de représentation ». Le *olam* est précisément la place vacante destinée à l'homme qui résulte du retrait de Dieu (« le *olam* est la manifestation pre-

mière d'un être qui se dit au futur et qui donc s'absente immédiatement »), l'interdit de représentation ayant pour but de rendre visible une présence qui ne se donne pas à voir dans le présent immédiat. De même, l'« élection » (du peuple juif) est avant tout une manière de construire l'humanité sur la base de son unité de principe, par le biais de la soustraction d'un élément. Le référent de la distinction d'Israël et des nations n'est ni la langue ni la culture, mais le rapport à la Divinité : « Le peuple d'Israël véhicule ainsi dans l'humanité la place de l'Un ». C'est pourquoi « il y a toujours «peuple juif» même lorsque ce peuple s'éloigne du judaïsme », le principe qui le régit pouvant se définir comme un « principe d'étrangeté, principe gouvernant son rapport à lui-même et au monde ». L'ouvrage abonde en formules de ce genre. L'auteur rappelle que « la société juive pourrait être définie comme une société textocentrique ». On est ici loin, cependant, de l'exégèse biblique ou de la traditionnelle « science du judaïsme », mais tout autant du judaïsme libéral ou orthodoxe. La question de savoir de quelle autorité Trigano se réclame reste ouverte. Peut-être propose-t-il tout simplement un idéal-type personnel. **A. B.**

Shmuel Trigano, *Le judaïsme et l'esprit du monde*, Grasset, 1055 p., 25 €.

### L'universalisme au cœur du monothéisme chrétien

Comment les chrétiens doivent-ils faire face à l'ordre politique ? Dans ce cours donné à Salzbourg en 1962 (où il prenait indirectement position dans le débat entre Erik Peterson et Carl Schmitt), Joseph Ratzinger, le futur Benoît XVI, répondait à la question en s'interrogeant sur la notion, fondamentale à ses yeux, d'unité du genre humain. Sa réflexion s'appuyait principalement sur Origène et sur saint Augustin. Pour le premier, le plus grand mérite du christianisme était d'avoir libéré les hommes de la « prison du fait national ». Pour le second, qui ne voulait pas transformer l'eschatologie en utopie politique (pour l'Église, la « politique chrétienne » ne relève pas de l'eschatologie, comme chez Joachim de Flore, mais de la théologie morale), la cité terrestre, réalité de second rang, ne devait en aucun cas être confondue avec la Cité de Dieu. Le texte de ce



cours, il faut bien le dire, ne fait pas grande impression. Il a en revanche l'avantage de bien montrer en quoi et pourquoi l'universalisme est au cœur du monothéisme chrétien : l'idée même de Dieu unique implique l'unité essentielle de la « famille humaine ». De cette « foi en l'unité de l'homme dans le Corps du Christ » surgiront tous les avatars profanes de l'idéologie du Même. Dans la Bible, l'homme initial, Adam, éclate après le péché originel en se dispersant en peuples, ce qui veut clairement dire que le pôle de l'unité prévaut sur celui du multiple (l'affirmation des différences accompagne une entrée dans l'histoire assimilée à la Chute). Dès lors, comme l'écrit l'abbé Éric Iborra dans sa présentation, « l'œuvre de la

rédemption est ce mouvement inverse qui consiste à revenir de cet état de dispersion et de division à l'unité initiale, à la fois politique et anthropologique, dans la personne du nouvel Adam, le Christ [...] L'Église n'est alors rien d'autre, dans l'histoire, que l'acte de passer du multiple à l'un, du divisé au réconcilié. Son être tient entier dans ce passage, affirme Ratzinger ». « L'Église est la nouvelle *Cosmopolis* », écrit en effet ce dernier. Inutile d'aller plus loin, la messe est dite ! **A. B.**

Joseph Ratzinger, *L'unité des nations*, L'Homme nouveau (10 rue Rosenwald, 75015 Paris), 122 p., 19 €.

### L'éternel renouveau païen

« La littérature européenne et les autres arts majeurs, la peinture, la sculpture et la musique de notre vieux continent, sont essentiellement païens et marginalement chrétiens » ! Jacques Marlaud avait illustré cette affirmation dans une thèse de doctorat soutenue en Afrique du Sud en 1984, dont le texte, assorti d'une belle préface de

Jean Cau, avait été publié à Paris deux ans plus tard. La voici rééditée, et c'est une réédition qui vient à son heure. Dans l'avant-propos de cette nouvelle édition, où Giono et Ramuz sont abondamment cités, l'auteur constate en effet que la nécessité de revigorer un « imaginaire collectif désenchanté par plusieurs siècles de castration de consciences » est aujourd'hui plus évidente que jamais. A la question de l'identité, ajoute-t-il, « la recherche païenne se propose de répondre en affirmant les droits et les bienfaits des enracinements ethniques, des tradi-



tions locales et régionales, sans toutefois céder à l'identitarisme mesquin, au racisme et au nationalisme paranoïdes, propres aux sociétés recomposées ». A défaut de pouvoir vivre le paganisme, il est toujours possible aujourd'hui de le penser. Marlaud s'y emploie en définissant la « conception païenne de la vie », en en repérant les manifestations chez quelques auteurs classiques (Lamartine, Leconte de Lisle, Vigny, Stendhal, D.H. Lawrence, Valéry, etc.), en passant en revue les résurgences du polythéisme dans la littérature et la philosophie contemporaines (de Montherlant à Clément Rosset, de Louis Pauwels à Pierre Grippari), enfin en s'efforçant de cerner une « troisième voie » susceptible de s'imposer après le « crépuscule de l'idole occidentale ». Le paganisme, conclut-il, est éternel en raison de son inactualité même : il n'est pas d'hier, d'aujourd'hui ni de demain, mais de toujours ! Une belle synthèse.

**A. B.**

Jacques Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, L'Encre (10 rue Primatice, 75013 Paris), 283 p., 27 €.

## Polémiques



### Un livre trompeur contre l'« Européisme »

Sous l'Occupation, le Groupe Collaboration, fondé le 24 septembre 1940, fut principalement animé par l'écrivain Alphonse de Châteaubriant, par ailleurs directeur de l'hebdomadaire *La Gerbe*, assisté de René Pichard du Page et de Jean Weiland. Les Jeunes de l'Europe nouvelle (JEN) en étaient une émanation. Très lié à Otto Abetz, qui animait déjà avant la guerre le Comité franco-allemand, cette organisation, qui prétendait se tenir à l'écart des partis politiques, avait pour principale activité l'organisation de conférences dont elle éditait ensuite le texte sous forme de brochures. Julien Prévotaux s'est mis en devoir d'en retracer l'histoire, qui n'est pas sans intérêt.

Malheureusement, on s'aperçoit vite que le sujet abordé n'est qu'un prétexte. Au motif que le Groupe Collaboration s'était engagé dans la défense d'une « Europe nouvelle » au service de l'Allemagne, le véritable objectif de l'auteur est de discréditer la construction européenne entreprise après 1945. L'Europe ayant été un thème privilégié de la Collaboration, il s'ensuivrait que tout « européisme » aurait des racines sulfureuses ! « Le processus européen, écrit l'auteur, suit la même pente que le projet nazi : il détruit l'État-nation pour établir définitivement la paix [...] Cela semble montrer que le principe démocratique n'est pas le fondement de l'identité de l'européisme ». Et plus loin : « La construction européenne d'après-guerre, si elle n'en est pas la copie "exacte" [sic], est tributaire des concepts et des plans faits pendant la guerre ». Alphonse de Châteaubriant, inspirateur de Jean Monnet et de Robert Schuman, il fallait y penser ! Des thèses du même acabit ont été soutenues par John Laughland ou Pierre Hillard. On constate alors que le titre du livre est trompeur. On croyait avoir affaire à une étude historique, on

n'a entre les mains qu'un maigre pamphlet dont l'argument central ne vaut pas mieux que la propagande de Goebbels. **A. B.**

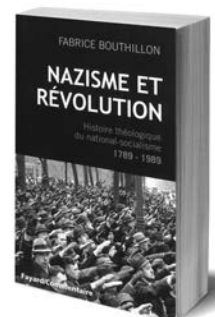
Julien Prévotaux, *Un européisme nazi. Le Groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, François-Xavier de Guibert, 273 p., 23 €.

### Une extravagante « théologie du nazisme »

Au départ, on s'interroge sur le sous-titre : une « histoire théologique du national-socialisme » commençant en 1789, que faut-il entendre par là ? La lecture achevée, on se le demande encore. La thèse de l'auteur, pour autant que c'en soit une, est que la Révolution française a « séparé la Gauche de la Droite », créant ainsi une « béance » politique que Hitler, après d'autres, a voulu combler. Moyennant quoi, le lecteur a droit à une histoire de l'Allemagne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle que n'apporte pas de révélations particulières (l'auteur nie toutefois que l'Allemagne ait jamais suivi une « voie particulière »), mais débouche sur des conclusions parfaitement extravagantes. En « visant à réunifier les deux

dimensions locale et universelle de l'homme que 1789 avait disjointes », écrit Fabrice Bouthillon, le projet politique hitlérien manifestait la « prétention de refonder l'humanité, et par là, de s'égaliser au divin ». Explication : « Le nazisme veut réconcilier les valeurs universelles de la Gauche et les valeurs de la Droite, et il est incarné dans un homme ; on ne voit pas alors comment le statut de cet homme, dans lequel le Ciel rejoint la Terre, pourrait ne pas être, plus ou moins [sic], christique ». Le dernier chapitre s'intitule « Et le Bunker était vide ». Le livre aussi. Totale. **A. B.**

Fabrice Bouthillon, *Nazisme et révolution. Histoire théologique du national-socialisme, 1789-1989*, Fayard, 331 p., 19,90 €.





**Pierre Manent : la cité, l'Empire, l'Église et la nation**

Conservateur libéral (de l'espèce aronienne) à l'esprit fin, Pierre Manent retrace l'histoire de l'Occident à travers la succession de quatre formes politiques : la cité, l'Empire, l'Église et la nation. Cette succession n'est pas seulement chronologique, elle est aussi causale. La politique conçue comme le gouvernement de la chose commune apparaît avec la cité, ce surgissement d'un souci de « production du commun » correspondant à une véritable mutation anthropologique. Par leurs querelles intestines, les cités suscitent la naissance de l'Empire, qui garantira l'unité et la paix jusqu'à ce que l'Église reprenne à son compte sa visée « universelle », sans parvenir à en triompher totalement. L'incapacité de l'Église à réduire l'écart entre le monde réel et ses aspirations idéales aboutira à la naissance de l'État-nation moderne. Le principe du « mouvement occidental », c'est donc la politique. L'État souverain visait à l'origine à résoudre le problème de l'anarchie des autorités. Mais il n'en est plus capable aujourd'hui. « Nous assistons, dit Manent, à un divorce de plus en plus profond entre le processus de civilisation et le dispositif politique ». En fait, nous en revenons à une situation d'indétermination politique comparable à celle qui a précédé l'époque moderne, mais avec cette différence essentielle que ce n'est pas l'excès de formes politiques concurrentes qui menace, mais plutôt leur disette : « Au moins en Europe, sa terre natale, la forme nation est discréditée, délégitimée, sans qu'aucune autre soit en voie d'élaboration ». L'idée d'une « gouvernance mondiale » reste une

chimère, car la notion même d'humanité, aujourd'hui immédiatement opposée à toute action politique effective, « est dépourvue de portée politique ». Pierre Manent n'apporte toutefois pas de solution. Dans la vaste fresque qu'il propose, on notera les pages pénétrantes qu'il consacre à la « critique du paganisme », notamment chez saint Augustin. **A. B.**  
Pierre Manent, *Les métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*, Flammarion, 424 p., 23 €.

**L'irrésistible mouvement de fond de la visée technicienne**

Le terme *Gestell*, dans le sens si particulier où Heidegger n'a cessé de l'employer à partir de 1949, pose depuis longtemps un problème de traduction. La notion d'« arraisonnement », proposée par André Préau, n'est pas mauvaise, mais laisse supposer qu'une quelconque rationalité dirigerait un processus global qui peut aussi se décrire comme « interpellation », « sommation » ou « réquisition ». Heidegger fait usage de ce mot pour décrire la façon dont les techniques matérielles se déploient pour mettre en forme le monde à l'époque moderne. Valentina Tironi, maître d'œuvre de ce livre, a eu la bonne idée de confronter le terme à ce que Michel Foucault comprenait comme « dispositif », en l'occurrence l'ensemble des techniques immatérielles, normatives et disciplinaires, qui vont aujourd'hui jusqu'à englober le domaine de la vie, donnant ainsi naissance au biopouvoir. L'ouvrage présente donc des déclinaisons possibles du binôme *Gestell*/dispositif dans différents champs d'application, de l'anthropologie au politique, du langage à l'informatique et aux nanotechnologies. Les différences apparaissent rapidement, puisque Heidegger situe la crise de la technique dans le cadre d'une réflexion plus générale sur la métaphysique occidentale, contrairement à Foucault, qui ne se défait pas



d'un certain positivisme. Les deux auteurs se réfèrent également aux Grecs dans une perspective qui n'est pas la même. Une certaine complémentarité se fait jour néanmoins pour décrire ce que François Fédier a nommé l'« irrésistible mouvement de fond inhérent à la visée technicienne », la question centrale étant celle d'une histoire du sujet depuis l'individuation antique jusqu'à la subjectivation moderne. **A. B.**

Valentina Tironi (éd.), *Du « Gestell » au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*, Éditions Modulaires Européennes (Rue de Hanret 40, B-5380 Fernelmont), 165 p., 15 €.

**Le bien commun contre l'idéologie des droits de l'homme**

A une époque où le politique est plus que jamais dominé par les puissances économiques et financières, et où le toujours plus de croissance s'impose comme une fin en soi, la seule référence non économique qui subsiste est celle des droits individuels. Toute référence à la notion fondamentale de bien commun est ainsi évacuée.



François Flahaut reprend à nouveaux frais l'étude de cette notion, dont le premier théoricien fut Aristote et qui semble aujourd'hui s'être évaporée sous l'effet d'une conception individualiste et économiste de l'homme et de la société. Critiquant avec beaucoup de rigueur l'idéologie des droits de l'homme, il montre que celle-ci, ordonnée à la seule « dignité » individuelle, et donc désarmée devant la question de ce qui relie les hommes entre eux, ne permet pas de penser le bien commun. Il rappelle aussi que le bien commun, qu'on peut définir comme le bien premier de chacun des membres d'une société – comme « ce qui soutient la coexistence, et par conséquent l'être même des personnes » –, ne se confond nullement



avec l'intérêt général ou la simple addition des utilités particulières : les biens communs ne sont pas des biens négociables ou marchands, leur quantité disponible n'étant pas réduite par le nombre de leurs « usagers ». Il affirme enfin, à juste titre, que la notion de bien commun, loin d'être « dépassée », s'impose au contraire toujours à ceux qui veulent penser la société. Un retour au bien commun, ajoute-t-il, imposerait pour commencer de « mettre en question l'orthodoxie économique dont les États-Unis constituent, en quelque sorte, le Vatican ». A signaler aussi, un récent numéro de la *Revue française d'histoire des idées politiques*, consacré à la façon dont l'idée de bien commun a été perçue en Europe entre le VI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles. **A. B.**

François Flahaut, *Où est passé le bien commun? Mille et une nuits*, 253 p., 14 €. *Pouvoir d'un seul et bien commun (VI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, n° spécial de la *Revue française d'histoire des idées politiques* (82 rue Bonaparte, 75006 Paris), 32, 2<sup>e</sup> sem. 2010, 220 p., 35 €.

**L'amour, de Platon à Comte-Sponville**

L'amour étant une grande question humaine, c'est aussi une grande question philosophique. Et comme toute question intime, elle a parfois été esquivée et pensée « en creux ». La philosophe Catherine Merrien a passé en revue Platon, Lucrèce, Augustin, Montaigne, Descartes, Rousseau, Kant, Schopenhauer, Nietzsche et André Comte-Sponville, ce dernier par ailleurs préfacier du livre. Une approche difficile, mêlant des époques et des conceptions très différentes. Avec quelques précautions, l'enquête se révèle pourtant fructueuse. L'amour, c'est le désir, qui est lui-même un manque (*eros*), mais qui peut devenir une plénitude, un flux, un don (*philia*), évoluant parfois vers l'amour du prochain, à la fois abandon et charité (*agapè*). L'amour est la condition de tout. Pour com-

prendre l'amour, il faut aimer comprendre. Dans ce panorama philosophique, Lucrèce se distingue par ses positions radicalement anti-amour : il faut se borner à satisfaire son désir avec, si possible, des partenaires différents pour éviter toute passion. Un ouvrage utile, même si on peut regretter, comme Comte-Sponville, l'absence d'Aristote et de Spinoza. Voir celle de Montherlant. **P. L. V.**

Catherine Merrien, *L'amour. De Platon à Comte-Sponville*, Eyrolles, 215 p., 13,90 €.



Et si le flirt « bien mené » était une « maieutique » ?

La philosophie n'a d'intérêt que s'il elle se nourrit des expériences réelles de chacun. Pour Frédéric Schiffter, le flirt, « bien mené », peut être « une maieutique ». Son programme : maintenir une distance par rapport aux passions, mais développer la lucidité et l'attention aux choses. Comme le souhaitait Fernando Pessoa : essayer d'avoir « une vie suffisamment lente pour être toujours au bord de l'ennui, suffisamment méditée pour n'y tomber jamais ». Après une dizaine de livres brefs et corrosifs tels son essai sur *Le bluff éthique*, Schiffter s'attache dans son dernier ouvrage à brosser le portrait des écrivains qui lui paraissent le mieux penser la vie : Nietzsche, Pessoa, Proust, Schopenhauer, l'Éclésiaste, Montaigne, à qui il consacre son meilleur chapitre, Chamfort, Freud, Rosset, Ortega y Gasset. Ce ne sont pas les professeurs de morale qui attirent Schiffter, mais les écrivains dont les idées ne sont compréhensibles qu'en fonction de l'idée de soi qu'ils portent. En d'autres termes, quelles sont les « circonstances vitales » à l'origine d'une pensée ? Frédéric Schiffter porte ainsi, loin des rationalisations *a posteriori*, un regard empreint de lucidité tra-



dit et l'attention aux choses. Comme le souhaitait Fernando Pessoa : essayer d'avoir « une vie suffisamment lente pour être toujours au bord de l'ennui, suffisamment méditée pour n'y tomber jamais ». Après une dizaine de livres brefs et corrosifs tels son essai sur *Le bluff éthique*, Schiffter s'attache dans son dernier ouvrage à brosser le portrait des écrivains qui lui paraissent le mieux penser la vie : Nietzsche, Pessoa, Proust, Schopenhauer, l'Éclésiaste, Montaigne, à qui il consacre son meilleur chapitre, Chamfort, Freud, Rosset, Ortega y Gasset. Ce ne sont pas les professeurs de morale qui attirent Schiffter, mais les écrivains dont les idées ne sont compréhensibles qu'en fonction de l'idée de soi qu'ils portent. En d'autres termes, quelles sont les « circonstances vitales » à l'origine d'une pensée ? Frédéric Schiffter porte ainsi, loin des rationalisations *a posteriori*, un regard empreint de lucidité tra-

gique sur les hommes, à l'image de celui de Montaigne. « C'est défigurer Montaigne que d'en faire le précurseur des Lumières. Montaigne est un penseur tragique. La lucidité le retient d'éclairer les hommes. » **P. L. V.**

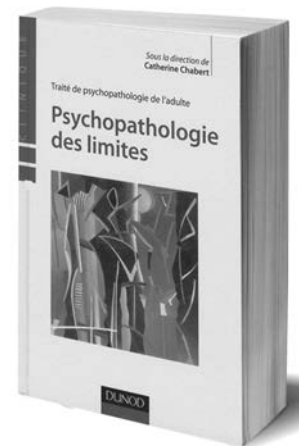
Frédéric Schiffter, *Philosophie sentimentale*, Flammarion, 187 p., 17 €.

La terreur d'exister aux sources de la psychose

Avec ce tome sur les psychoses s'achève un projet ambitieux, coordonné par Catherine Chabert, de *Traité de psychopathologie de l'adulte* en 4 tomes, qui abordait, dans les volumes précédents, les névroses, le narcissisme et la dépression, et la psychopathologie des limites. Cette somme, et singulièrement ce dernier volume, accorde une large place à la psychanalyse sans la réduire le moins du monde à une approche sectaire et en évitant tout jargon. Un effort de pédagogie et de popularisation des concepts remarquable. Sur les psychoses, en tant qu'atteinte identitaire de nature dissociative, les auteurs s'attachent aux confins de l'entrée dans les psychoses, dont le fondement est au fond le thème très philosophique de l'irruption de la « terreur d'exister ». La seconde partie du volume est consacrée au processus de la schizophrénie, de la fissuration du

moi aux sources du délire en passant par la rupture du sentiment de continuité et l'installation d'une étrange souffrance, comme étrangère à elle-même. Si certains chapitres sont assez théoriques et peuvent nécessiter un gros travail d'appropriation intellectuelle pour un non-spécialiste, d'autres, tels « L'extrême » de François Pommier, ou « Phobies et paranoïa » de Françoise Cochard, allient expériences, témoignages de terrain et analyse de fond. Un ouvrage non seulement fin et complet, mais aussi profondément émouvant. **P. L. V.**

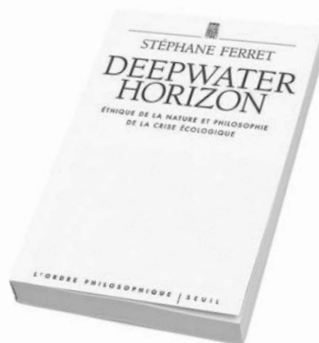
Catherine Chabert., *Les psychoses, Traité de psychopathologie de l'adulte*, Dunod, 461 p., 45 €.



## Écologie

Les bases philosophiques de l'écologie radicale

Voici trois livres qui ont en commun de s'interroger sur les bases proprement philosophiques de ce que peut être une écologie radicale (par opposition au simple « environnementalisme »). Le plus intéressant est celui de Stéphane Ferret, qui oppose avec clarté les métaphysiques anthropocentriques (christianisme, cartésianisme, kantisme, humanisme) aux métaphysiques acentriques, polycentriques, holistes ou cosmocentriques, qui sont les seules à considérer l'homme comme un fragment du monde : « Les premières hissent le drapeau du "Je", autrement dit du sujet [...] Les secondes brandissent l'étendard du "Il", c'est-à-dire de l'ob-

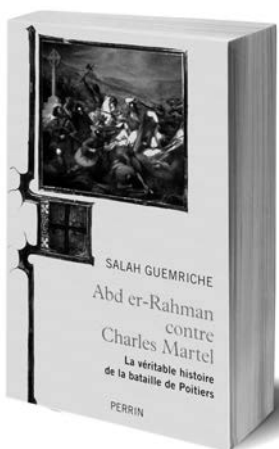


jet ». La notion-clé est ici celle de « valeur intrinsèque ». Il s'agit de savoir si les êtres de nature, les existants non humains, et la nature elle-même, ont une valeur en eux-mêmes, indépendante des intérêts de notre espèce, qui interdise de les considérer comme de simples moyens appro-

priables. L'écologie radicale répond à juste titre par l'affirmative, mais cette position se heurte au fait que seul l'homme est en mesure d'attribuer de la valeur et d'énoncer des obligations morales, y compris envers ce qui n'est pas lui. Comment accepter cette particularité sans faire de l'homme une exception absolue ? Tel est le problème. Stéphane Ferret récuse tout projet de déconstruction intégrale du sujet, tel celui proposé aux États-Unis par Holmes Rolston III, mais les solutions qu'il propose ne parviennent pas à s'émanciper du vocabulaire des « droits ». Anne Frémaux n'a pas tort de voir dans la crise écologique le symptôme d'une crise beaucoup plus vaste, ce qui la conduit à prendre position pour l'« idéal raisonnable de décroissance ». Quant au recueil de

textes de John Baird Callicott, il a l'avantage de présenter au lecteur français une approche détaillée de l'« éthique de la terre » (*land ethic*), telle qu'elle s'est développée outre-Atlantique dans le sillage des thèses de l'ingénieur forestier Aldo Leopold (1887-1948). Là encore, la question de la valeur intrinsèque (dont il est donné ici une preuve phénoménologique et une preuve téléologique) apparaît comme centrale. **A. B.**

Stéphane Ferret, *Deepwater Horizon. Éthique de la nature et philosophie de la crise écologique*, Seuil, 330 p., 21 €. Anne Frémaux, *La nécessité d'une écologie radicale. La pensée à l'épreuve des problèmes environnementaux*, Sang de la Terre (B.P. 60 001, 75 560 Paris CEDEX 12), 191 p., 14 €. John Baird Callicott, *Éthique de la terre*, Wildproject (148 rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris), 317 p., 22 €.



**La bataille de Poitiers : bilan critique**

« En l'an 732, Charles Martel écrasa les Sarrasins à Poitiers » : des générations d'écoliers ont appris cela. Mais qu'en fut-il vraiment de cette bataille de Poitiers devenue, malgré les réserves de certains historiens, une sorte de mythe national (tandis que pour Hitler, grand admirateur de la civilisation arabe d'Espagne, « il eût beaucoup mieux valu que le mahométisme l'emportât ») ? Elle trouve son origine dans le mariage d'une chrétienne, Lampégie d'Aquitaine, fille du duc Eudes de Toulouse, avec Munuza, gouverneur musulman de la province arabo-berbère de Septimanie (l'actuel Languedoc-Roussillon), mariage qui scandalisa aussi bien l'émir d'Espagne Abd er-Rahman, pour des raisons religieuses, que Charles, le duc des Francs, pour des raisons politiques. La bataille, qui eut sans doute lieu le 25 octobre 732, fut glorieuse, mais n'eut pas l'importance qu'on lui a donnée. Défaite moins grave pour les Sarrasins que celles de Toulouse (721) ou de Covadonga (722), elle ne mit nullement fin à l'occupation musulmane de la Gaule, puisque les Sarrasins s'emparèrent en 736 d'Arles et d'Avignon, poussant même jusqu'à Autun, et que la Septimanie ne fut libérée que vingt-sept ans plus tard, une présence arabe étant encore attestée au XI<sup>e</sup> siècle dans le Jura. Quant à Charles Martel, fils naturel de Pépin d'Herstal, que le pape Grégoire II aurait surnommé le « Marteau de Dieu », mais qui s'appelait en réalité Karl Martieaux (*Martellus*, simple variante de Martial ou de Martin), ce n'est pas tant les Sarrasins qu'il combattit au cours de sa vie, mais avant tout ses éternels ennemis païens de Germanie, ceux de la Frise,

de la Souabe, de la Bavière et de la Saxe principalement. Ironie de l'histoire : c'est juste après Poitiers que les Francs résolurent de se doter, à l'exemple des Arabes, d'une cavalerie mobile. Salah Guemriche raconte toute cette histoire avec autant d'érudition que de sens du récit. **A. B.** Salah Guemriche, *Abd er-Rahman contre Charles Martel. La véritable histoire de la bataille de Poitiers*, Perrin, 311 p., 23 €.

**La jeunesse allemande entre randonnée et révolution**

A ceux pour qui l'histoire des mouvements de jeunesse en Allemagne se résume à la seule et belle aventure du Wandervogel, fondé dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle par Karl Fischer et Hermann Hoffmann, le livre de Philippe Martin apprendra certainement beaucoup de choses, en particulier sur les conséquences multiples du conflit qui, dès l'origine, opposa ceux pour qui « l'essentiel était la randonnée, et les organisations qui plaidaient sous des formes variées en faveur d'une *Lebensreform*, la recherche d'un autre façon de vivre ». L'ouvrage souffre néanmoins d'un double déséquilibre, d'abord parce que plus des trois-quarts de ses pages sont en fait consacrés à la Jeunesse hitlérienne – qui est, elle, décrite jusque dans ses moindres détails –, ensuite parce que celle-ci est implicitement présentée comme l'aboutissement somme toute logique de l'histoire de la *Jugendbewegung*, alors que c'est au contraire parmi les mouvements de jeunesse, en particulier ceux de la jeunesse *bündisch*, que l'on enregistra certaines des plus fortes oppositions à l'embrigadement nazi (la *Gleichschaltung*). Symbolique est à cet égard la figure mythique d'Eberhard Köbel, dit « tusk », qui fut l'un des animateurs de la Deutsche



Freischar, apparue en 1926, puis le fondateur de la Deutsche Jungenschaft vom 1.1., mais dont il n'est pas indiqué ici qu'il fut emprisonné dès janvier 1934 et prit le chemin de l'exil quelques mois plus tard. Sur les *Bündische* eux-mêmes, l'auteur rappelle à juste titre qu'ils exercèrent sur le mouvement une influence décisive après la célèbre rencontre du Hohe Meissner (1913), mais il reste assez succinct sur les points essentiels qui les opposaient au milieu *völkisch*. Rien, ou presque, n'est dit non plus sur les plus importants théoriciens de la *Jugendbewegung*, tels Hans Blüher et Gustav Wyneken. La consultation de la bibliographie donne à penser que l'auteur ne lit pas l'allemand. On déplore aussi l'absence d'un index. **A. B.** Philippe Martin, *A la recherche d'une éducation nouvelle. Histoire de la jeunesse allemande, 1813-1945*, Éditions du Lore (La Fosse, 35250 Chevaigné), 477 p., 30 €.

**Le rythme vital contre la civilisation mécanisée**

La notion de « rythme » devient autour de 1900 un concept à la mode en Allemagne. Conséquence du travail industriel et d'une éducation trop centrée sur le développement de l'intellect, l'« arhythmie » des individus est alors présentée comme le symptôme d'une civilisation mécanisée et décadente, que son adhésion à la conception linéaire de l'histoire, portée notamment par le christianisme, a coupé des rythmes de la nature. De cette idée fondamentale vont naître quantité d'expériences communau-

taires visant à accomplir une véritable « réforme de la vie » (*Lebensreform*). Il faut être reconnaissant à Olivier Hanse d'aborder de façon si bien informée, quoique aussi critique, un sujet dont les Français ignorent à peu près tout. Le « mouvement du rythme », qui se réfère fréquemment à Bachofen et à Nietzsche, mais aussi au psychanalyste Wilhelm Fließ et au psychologue Wilhelm Wundt, aura comme principaux théoriciens Ludwig Klages (1872-1956) et son disciple le gymnaste et musicien Rudolf Bode (1881-1970), pour qui tout ce qui est « rythmique » et « naturel » exprime les « valeurs de l'âme », par opposition aux « valeurs de l'esprit », valeurs « régulières », « abstraites », « artificielles » et donc « sans vie ». Selon Klages, c'est d'ailleurs la confusion du rythme vital (*Rhythmus*) avec la mesure rationnelle (*Takt*) qui explique la façon dont l'homme moderne laisse libre cours au pillage de la nature au nom d'intérêts matériels égoïstes. Mais la vogue du concept de rythme, lié à la « culture du corps », eut aussi une influence considérable à la fois dans le domaine de la pédagogie et dans le domaine artistique, en particulier celui de la gymnastique et de la danse, comme en témoigne l'essor de la rythmique et de la « danse libre » telle que la concevaient Émile Jacques-Dalcroze, Rudolf Laban ou Isadora Duncan. Une lecture passionnante. **A. B.** Olivier Hanse, *A l'école du rythme... Utopies communautaires allemandes autour de 1900*, Publications de l'Université de Saint-Etienne (35 rue du Onze Novembre, 42023 Saint-Etienne CEDEX 2), 305 p., 18 €.



Isadora Duncan



## Codreanu l'homme qui parlait à l'archange Saint-Michel

Le mouvement roumain de la Légion de l'archange Michel, plus connu sous le nom de « Garde de Fer » et dont la figure la plus emblématique fut Corneliu Codreanu, défie les classifications habituelles. Ce fut à bien des égards un mouvement fasciste, mais avec de surcroît un antisémitisme qu'on ne retrouve pas, au moins jusqu'en 1938, dans le fascisme italien. En revanche, à la différence du nazisme, il ne professait aucune forme de racisme. Il a par ailleurs toujours manifesté son attachement à la monarchie, alors même que le roi lui fut constamment hostile. Enfin, il n'a cessé de s'affirmer comme essentiellement chrétien (orthodoxe), avec une tendance mystique et sacrificielle accentuée à l'extrême (« Qui sait mourir ne sera jamais esclave »). « On pourrait parler de populisme religieux », écrit Michel Bertrand, qui lui consacre un livre remarquablement documenté, mais il est clair que cette formule est encore trop vague. Les frères Tharaud, eux, évoquaient un « dressage héroïque de l'âme ».

Sur le plan politique, la Garde de Fer s'appuyait sur la paysannerie et son clergé rural, et sur la jeunesse étudiante où le Capitaine (Codreanu) acquit une immense

popularité après avoir eu, en prison, sa première « vision de l'archange Michel » en octobre 1923. Son unité de base, le « nid » (*cuib*), n'a jamais eu d'équivalent dans aucun autre parti. Après l'assassinat de Codreanu en 1938, le mouvement, dirigé par Horia Sima, fut associé quelque temps au pouvoir dont s'était emparé l'ancien commandant en chef de l'armée, Ion Antonescu, mais celui-ci fit volte-face quelques mois plus tard avec la bénédiction de Hitler. Les principaux dirigeants du mouvement furent alors pourchassés, arrêtés et incarcérés. En 1941, Horia Sima et plusieurs de ses compagnons furent déportés en Allemagne et incarcérés dans les camps. En 1945, au moment des procès de Nuremberg, le Mouvement légionnaire fut exclu de la liste des partis poursuivis pour crimes de guerre, ce qui lui permit de se reconstituer timidement à l'étranger. Empruntant aux sources les plus directes, l'ouvrage de Michel Bertrand est certainement l'un des meilleurs, sinon le meilleur, que l'on ait à ce jour consacré à cet étrange mouvement dont l'influence politico-intellectuelle ne saurait être sous-évaluée. **A. B.**

Michel Bertrand, *Codreanu et la Garde de Fer. Histoire d'une tragédie (1920-1945)*, Akribieia (45/3 route de Vourles, 69230 Saint-Genis-Laval), 465 p., 30 €.



## Jaime Semprun l'anachronique

Directeur des éditions de l'Encyclopédie des nuisances, qu'il avait fondées en 1993 et qui avaient pris la suite de l'*Encyclopédie des nuisances* (quinze



fascicules parus entre 1984 et 1992), Jaime Semprun est mort le 3 août 2010, à l'âge de soixante-trois ans. Pour lui rendre hommage, ses amis publient cette plaquette où l'on trouve un beau texte (« Andromaque, je pense à vous ! ») écrit à l'occasion du premier anniversaire de la mort de la mère de l'auteur, l'actrice et dramaturge Loleh Bellon, ainsi que quelques notes inachevées relatives à la peinture. On retrouve bien sûr dans ces pages éparses – ces « fragments retrouvés » – l'indépendance d'esprit, l'originalité de pensée et le style inimitable de l'un des critiques les plus lucides de notre temps. « Comme un févreux se tourne et cherche, dans le

lit, la fraîcheur du drap, nous sommes en quête de talismans pour traverser cette éprouvante fin de civilisation, ce déluge de feu, ces calamités inouïes », écrit Semprun, qui précise que certains « débris de l'ancien monde, fragments d'épaves rejetés à notre rivage désolé » peuvent être de tels « talismans », mais que c'est probablement la peinture qui est la plus « apte, plus que tout autre art, à dispenser de tels charmes ». Semprun, en même temps, était bien conscient que le devoir, pour un artiste, est d'« être anachronique » : « Quand c'est contemporain, ce n'est pas de l'art ; quand c'est de l'art, ce n'est pas contemporain ». A quoi s'ajoutait ce jugement définitif : « Le monde frappé par l'usure vélocité de la camelote, c'est le monde moderne, pas l'ancien ». **A. B.**

Jaime Semprun, *Andromaque, je pense à vous !*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances (41 rue Mazarine, 75006 Paris), 29 p., 7 €.



## Denis de Rougemont, le grand européen non conformiste

Théoricien du fédéralisme, observateur attentif de l'histoire européenne (*Vingt-huit siècles d'Europe*), partisan de l'Europe des régions, Denis de Rougemont fut incontestablement l'un des grands précurseurs d'une construction européenne qu'il aurait toutefois aimé voir s'accomplir à partir de la culture, et non de l'économie ou du commerce. On peut aussi le rattacher à la mouvance des « non-conformistes des années 1930 », puisqu'il fut dans sa jeunesse très proche de revues comme *Esprit* (Emmanuel Mounier) et *L'Ordre nouveau* (Robert Aron, Alexandre Marc). Hostile à la civilisation industrielle et au gigantisme urbanistique, il fut enfin, au soir de sa vie, très actif dans les milieux écologistes, participant notamment à la fondation du Groupe de Bellerive. Plusieurs biographies lui ayant été consacrées, Anne-Caroline Graber a voulu s'attacher à dépeindre ses idées et la portée actuelle de sa pensée plutôt que son cheminement personnel. Le gros ouvrage qui résulte de cet effort ne manque pas de qualités. On y voit bien comment Denis de Rougemont a acquis très vite la conviction que l'État-nation jacobin risque toujours de dégénérer en totalitarisme, et comment il sut opposer la pensée d'Althusius à celle de Jean Bodin. Réalisant le principe de l'unité

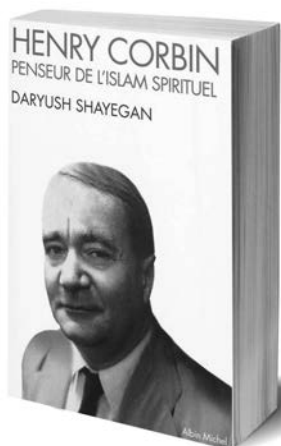
dans la diversité, le fédéralisme était à ses yeux la seule forme politique radicalement opposée au totalitarisme. Sa philosophie, d'inspiration personaliste, empruntait aussi beaucoup aux idées de Proudhon. Tout cela est bien exposé. On regrette toutefois que, prenant prétexte de l'importance que Denis de Rougemont donnait à la notion de liberté, l'auteur lui attribue avec insistance un « libéralisme » dont il était pourtant loin de partager toutes les options. **A. B.**

Anne-Caroline Graber, *Denis de Rougemont : une philosophie politique et une pensée européenne pour éclairer notre temps*, Slatkine (5 rue des Chaudronniers, CP 3626, CH-1211 Genève 3), 624 p., 70 €.



## Henry Corbin, l'orientaliste mystique

Élève du grand Louis Massignon, à qui il succéda en 1954 à l'École pratique des hautes études, Henry Corbin (1903-1978) fut un penseur multi-forme de premier plan qui reste au-



aujourd'hui encore trop méconnu. Dans le domaine des études islamiques, qu'il renouvela en profondeur, il s'intéressa tout particulièrement à l'ésotérisme et à la mystique du shi'isme, ainsi qu'au soufisme, mais il fut également un familier de Rudolf Otto, de Karl Barth et de Heidegger (qu'il rencontra pour la première fois en 1934 et dont il fut le premier traducteur en France), puis de Denis de Rougemont, de Nicolas Berdiaev, d'Alexandre Koyré et d'Alexandre Kojève, avant de côtoyer après la guerre, dans le cadre du cercle d'Eranos, des hommes comme Karl Kérényi, Mircea Eliade, Adolf Portmann et Gilbert Durand. En tant qu'orientaliste, il consacra une grande partie de sa vie à l'étude de l'œuvre de Shihâboddîn Yahyâ Sohrawardî (1155-1191), sur qui il commença à publier dès 1933 et qui devint bientôt son « maître invisible ». L'originalité de Sohrawardî fut d'intégrer la sagesse théosophique des anciens Perses zoroastriens dans la philosophie islamique. Lui confirmant que tout mode d'être requiert son propre mode de comprendre, la pensée de Sohrawardî ouvrit toutes grandes à Corbin les portes du monde de *l'imaginal*. L'étude de la fonction médiatrice et herméneutique dans l'Imâmologie lui révéla l'importance de la notion de *ta'wil*, de « reconduction à la source », c'est-à-dire de retour à l'intériorité. « Ce que je cherchais chez Heidegger, ce que j'ai compris grâce à Heidegger, devait-il déclarer à la fin de sa vie, c'est cela même que je cherchais et que je trouvais dans la métaphysique irano-islamique ». Daryush Shayegan retrace avec bonheur l'itinéraire spirituel de Henry Corbin, soulignant notamment la façon dont la tradition « théophanique », irréductible au

mouvement négateur du nihilisme, se distinguait chez lui tout aussi bien de l'« idolâtrie métaphysique » que de l'incarnation historicisante ou du monothéisme abstrait. **A. B.** Daryush Shayegan, *Henry Corbin, penseur de l'islam spirituel*, Albin Michel, 429 p., 18,50 €.

### Georges Valois : un « caméléon » en quête perpétuelle

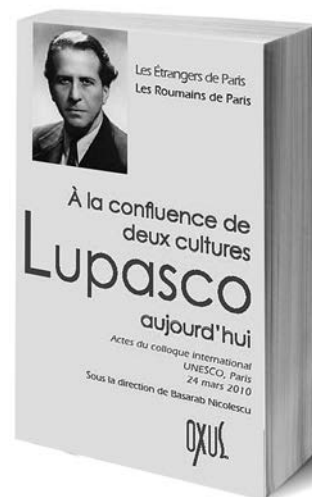
Passé de l'anarchisme à l'Action française, dont il fut une figure éminente, fondateur en 1925 d'un parti fasciste qui n'eût guère plus d'un an d'existence (le Faisceau se désintégra dès juillet 1926, suite au retour au pouvoir de Raymond Poincaré), rallié ensuite à l'antifascisme militant, puis à la République syndicale, aux « Chantiers coopératifs » et à l'abondantisme, avant de mourir en déportation à Bergen-Belsen, Georges Valois fut-il un « caméléon », comme on l'a dit parfois ? « Valois brûle avec allégresse ce qu'il a adoré la veille », observe Olivier Dard, qui ajoute qu'il fut un « homme en quête perpétuelle ». Allen Douglas précise néanmoins qu'à côté des ruptures, il y eut aussi des continuités, à commencer par une hostilité à la « ploutocratie » qui ne s'est jamais démentie, ainsi qu'en témoigne le titre de ses souvenirs : *L'homme contre l'argent*. Valois n'avait en fait que mépris envers ceux pour qui l'essentiel est la prise du pouvoir. Le plus important pour lui « n'était pas de prendre tout simplement le pouvoir, mais de créer à l'intérieur de la société et de son temps les institutions de la société de demain ». Il fut par ailleurs un éditeur de grand talent (la Nouvelle Librairie nationale et la Librairie Valois furent l'une et l'autre des succès). Les excellentes études réunies dans cet ouvrage collectif, issu d'un colloque



organisé à l'Université Paul Verlaine de Metz, ne se bornent pas à retracer son itinéraire politique et intellectuel. Elles s'interrogent aussi sur les réceptions de son œuvre et les usages qui en furent faits, tant en France que dans l'aire francophone et dans l'Europe latine, soit qu'il ait été lu pour lui-même, soit qu'on l'ait interprété à travers le prisme d'auteurs (Georges Sorel, Charles Maurras) ou de groupements (le Cercle Proudhon) auquel il fut associé. Les noms de Rolão Preto pour le Portugal, de Victor Pradera pour l'Espagne et de Mario Vana pour l'Italie sont ici à citer. Une importante contribution à l'étude des « relèves » de l'entre-deux-guerres. **A. B.** Olivier Dard (éd.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, Peter Lang (Hochfeldstraße 32, CH-3012 Berne), 261 p., 45,80 €.

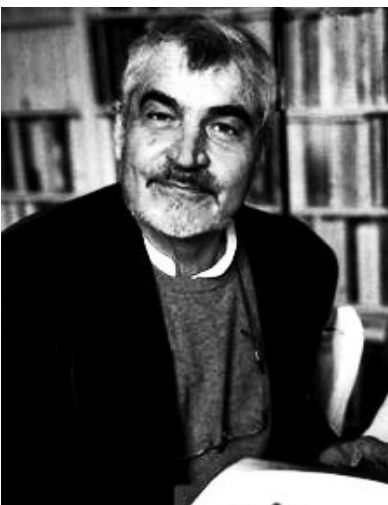
### Stéphane Lupasco le « présocratique involontaire »

« Son appétit de boyard moldave était sans limites », dit Adrian Cioroianu. Philosophe et épistémologue français d'origine roumaine, Stéphane Lupasco (1900-1988), défini par son ami Constantin Noica comme un « présocratique involontaire », fut en fait l'un des plus profonds penseurs du XX<sup>e</sup> siècle, ce que beaucoup, hélas ! ont déjà oublié (à supposer qu'ils l'aient jamais su). Sa logique générale du contradictoire, qui n'est pas sans évoquer le taoïsme ou le discours héraclitéen, se fondait sur l'axiome du « tiers inclus » (ou « état T ») et sur la dialectique du couple potentialisation-actualisation, ce qui lui permettait de distinguer « trois matières » : la matière physique ou microscopique,



gouvernée par la dynamique homogène de l'entropie, la matière biologique ou macroscopique, gouvernée par la dynamique hétérogène de la négentropie, et la matière psychique, caractérisée par la tension contradictoire des deux précédentes. Cette logique pouvait ensuite s'appliquer aussi bien à la sociologie qu'à la physique, à la linguistique, à l'art ou aux mathématiques. Selon Lupasco, par exemple, c'est aujourd'hui la dynamique homogène qui domine nos sociétés, ce qui s'exprime au plan politique dans la notion d'égalité, au plan religieux dans les doctrines du salut et de la damnation, au plan philosophique par l'idée de tiers exclu (*tertium non datur*). Représentant les actes d'un colloque organisé à l'Unesco, ce recueil collectif n'est certes pas une introduction didactique à l'œuvre de Lupasco, mais les contributions qu'il rassemble ont au moins le mérite de témoigner de l'influence que celui-ci exerça sur des esprits aussi différents que Gaston Bachelard, André Breton, Benjamin Fondane, Georges Mathieu (qui fit sa connaissance par l'intermédiaire de Cioran), Eugène Ionesco, Marc Beigbeder ou Edgar Morin. **A. B.** Basarab Nicolescu (éd.), *A la confluence de deux cultures. Lupasco aujourd'hui*, OXUS (ZI de Bogues, Rue Gutenberg, 31750 Escalquens), 334 p., 19 €.





## Comment en sortir ? Le pari de la décroissance

Théoricien de la décroissance, Serge Latouche rappelle que celle-ci implique, bien entendu, de sortir de la société de consommation. Oui, mais comment y parvenir dans un monde qui fait tout pour nous en dissuader (un monde où « il s'agit toujours de changer le pansement plutôt que de penser le changement ») ? « La décroissance, souligne Latouche, est à la fois un défi et un pari. Un défi aux croyances les mieux installées, parce que ce slogan constitue une insupportable provocation et un blasphème pour les adorateurs du progrès et du développement. Un pari parce que, si nécessaire qu'elle soit, rien n'est moins sûr que la réalisation du projet d'une

société autonome de sobriété ». Les conséquences logiques de la « catastrophe productiviste » ont beau s'annoncer chaque jour plus clairement, l'addiction à la marchandise reste en effet la règle. Comment parvenir alors à la « démocratie

écologique » et à une « société d'abondance frugale » ? Latouche indique des pistes à suivre pour relocaliser les activités, réduire le gaspillage d'énergie, restaurer l'agriculture paysanne, retrouver une empreinte écologique soutenable. On pourra lui reprocher une vision un peu idéalisée d'une « convivialité » qui ne correspond malheureusement pas toujours à la nature humaine, mais nombre de ces indications pratiques peuvent être prises en compte dès aujourd'hui. Sur un plan plus général, Latouche oppose à juste titre l'« acquiescement à l'être » à la « soumission à l'étant ». Observant que le projet moderne repose sur l'*imunitas* du marché, par opposition à la *communitas*, il sait bien aussi que la seule façon d'en finir avec la logique de l'illimité, c'est-à-dire de combattre l'uniformisation planétaire engendrée par la mondialisation, est de rompre avec « l'impérialisme de l'économie, pour retrouver le social et le politique ». Autant de raisons de lire son livre.

**A. B.**

Serge Latouche, *Sortir de la société de consommation*, Les Liens qui libèrent (13 quai de Conti, 75006), 221 p., 18 €.



## Aux sources du cauchemar américain

On reproche parfois aux critiques de l'Amérique de n'y avoir jamais mis les pieds. Tomislav Sunic, lui, non seulement y a mis les pieds, mais y a vécu pendant plusieurs années. C'est l'une des deux raisons qui donnent le plus de poids à son témoignage, l'autre étant que ce diplomate croate a aussi passé toute sa jeunesse à l'intérieur du système communiste, ce qui lui permet de faire des comparaisons. S'appuyant notamment sur les travaux d'Alexandre Zinoviev, l'auteur montre précisément qu'entre l'*Homo americanus* et l'*Homo sovieticus*, les différences ne sauraient cacher une certaine parenté, puisque qu'ils « furent et sont toujours tous deux des produits du rationalisme, des Lumières, de l'égalitarisme et de la croyance au progrès ». Ce sont finalement des « frères jumeaux ». Thomas Molnar, en son temps, avait appelé à la mise en place d'une « américanologie » capable de faire pendant à la so-

viétologie. C'est dans cette voie que s'engage résolument Tomislav Sunic en se penchant tour à tour sur les origines du « politiquement correct » et le rôle de l'Amérique dans son perfectionnement, sur les origines bibliques du fondamentalisme américain, ou encore sur l'« étrangeté de la démocratie américaine ». Concernant la politique étrangère des États-Unis, il soutient que « les interventions militaires américaines n'ont jamais eu pour seul objectif l'impérialisme économique », mais plutôt le désir de « rendre le monde plus sûr pour la démocratie ». Observant l'optimisme technologique des Américains et leur prétention à détenir « des recettes générales pour tout (pour enseigner la démocratie en Afrique et en Europe, pour avoir des rapports sexuels sans risque, pour devenir riche, pour permettre à l'Europe de l'Est postcommuniste de trouver la formule de la réussite politique et économique, etc.) », il écrit qu'« *Homo americanus* parvient nécessairement à la conclusion que la seule façon d'atteindre le bonheur est de placer son bien-être matériel au-dessus de tous les autres buts ». Mais il est aussi conscient que, si l'Amérique fut à l'origine une ex-croissance de l'Europe, c'est aujourd'hui plutôt l'Europe qui est en passe de devenir une ex-croissance du « rêve américain ». Henry Miller parlait, lui, de « cauchemar climatisé ».

**A. B.**

Tomislav Sunic, *Homo americanus, rejeton de l'ère postmoderne*, Akribieia (45/3 route de Vourles, 69230 Saint-Genis-Laval), 286 p., 35 €.



## Alain Soral contre l'Empire

Un livre sympathique. Assez mal fichu au demeurant, partant dans tous les sens, mêlant constamment considérations historiques et références à la



politique politicienne la plus triviale, avec au passage quelques contresens étonnants (en pp. 21-22, Carl Schmitt est cité comme admirateur de la théorie de la « guerre juste », dont il n'a au contraire cessé de dénoncer le retour en y voyant la matrice de la guerre totale), mais sympathique quand même. Au-delà de ses propos éruptifs, volcaniques, et parfois obsessionnels, Alain Soral a en effet le grand mérite d'avoir compris qu'à notre époque l'unique vrai clivage est celui qui oppose les adversaires et les soutiens des puissances d'argent. D'où cet essai de récapitulation d'un parcours « allant de la Tradition au marxisme et du marxisme à la Tradition, qui seul permet la mise à jour [mise au jour ?] Du processus de domination oligarchique engagé depuis plus de deux siècles en Occident ».

L'ouvrage présente, entre autres, une « généalogie de la banque » opposant avec netteté la société du don à la société de l'argent, qui explique comment la spirale de l'endettement des États répond à une stratégie qui vient de loin. Conscient du caractère obsolète du clivage droite-gauche, Soral prend parti pour une « jonction populiste du prolétariat et de la classe moyenne » inspirée de Proudhon, c'est-à-dire, selon la formule qui lui est chère, pour l'union de la « gauche du travail » (mais l'idéologie du travail ne mérite-t-elle pas d'être critiquée elle aussi ?) et de la « droite des valeurs » (mais lesquelles ?). Le « lutisme de classe » est dénoncé au passage, en référence à Péguy. L'avenir de l'islam en France est résumé d'une formule : « Musulmans patriotes contre islamo-racailles ». L'auteur conclut sur une alternative — « gouvernance mondiale ou révolte des nations » — qui explique sans doute le choix (contestable) du mot « Empire » pour qualifier l'ennemi. **A. B.**

Alain Soral, *Comprendre l'Empire. Demain la gouvernance globale ou la révolte des nations ?* Éditions Blanche (38 rue La Condamine, 75017 Paris), 239 p., 15 €.



**Les australopithèques avaient bon pied**

On s'est longtemps demandé si les australopithèques, espèce à laquelle appartenait la célèbre « Lucy » (*Australopithecus afarensis*), avaient un pied flexible identique à celui des chimpanzés ou un pied muni d'une voûte plantaire comparable à celle des hommes. L'étude, réalisée sous la direction du paléontologiste Carol Ward, de l'Université du Missouri à Columbia, d'un os de métatarse ayant appartenu à un australopithèque ayant vécu il y a 3,2 millions d'années à Hadar, en Éthiopie, a permis de lever le doute. Les australopithèques possédaient déjà une voûte plantaire « humaine », ce qui signifie qu'ils ne se déplaçaient pas dans les arbres, mais étaient capables de marcher et de courir sur leurs deux jambes comme le font les humains.

Sources : *Science*, 9 février 2011 ; *Nature*, 10 février 2011.

**Australie : découverte du premier tyrannosaure**

La découverte par des chercheurs anglais, Roger Benson, de l'Université de Cambridge, et Paul Barrett, du Museum d'histoire naturelle de



Londres, sur le site de Dinosaur Cove, au sud de l'Australie, d'un os de 30 cm appartenant à un ancêtre du *Tyrannosaurus rex*, le plus impressionnant des dinosaures, remet en question l'idée selon laquelle cette espèce n'aurait jamais habité dans l'hémisphère sud. Tous les restes de *Tyrannosaurus rex* retrouvés à ce jour l'ont été en effet dans l'hémisphère

nord. Le dinosaure auquel appartenait cet os, qui a reçu le nom de NMV P186069, vivait il y a 110 millions d'années, mesurait 3 m de long et ne pesait que 80 kg environ, tandis que le *Tyrannosaurus rex*, qui vivait à la fin du Crétacé, il y a 70 millions d'années, mesurait 12 m de long et ne pesait pas moins de 4 tonnes. Reste à savoir pourquoi ce n'est apparemment que

dans l'hémisphère nord que cette espèce de dinosaures a donné naissance à des prédateurs géants.

Source : *Science*, 25 mars 2010.

**Éthiopie : premières traces de « boucherie » en Éthiopie**

Deux os d'antilope vieux de 3,4 millions d'années, portant d'indubitables marques de coupe, de grattage et de percussion provoqués par des outils fabriqués par des humains, ont été retrouvés dans un dépôt volcanique situé à Dikika, dans la région de l'Afar, au nord de l'Éthiopie, par une équipe de chercheurs dirigée par Zeresenay Alemseged, de l'Académie des sciences de Californie à San Francisco. Il s'agit d'une découverte d'importance, car elle recule de près d'un million d'années les premières traces de « boucherie » connues à ce jour. Les os en question, qui ont été brisés pour en extraire la moelle, ont très probablement été travaillés par des australopithèques du type *Australopithecus afarensis*, seuls hominidés vivant alors dans la région, ce qui constitue la preuve que ceux-ci utilisaient des outils et consommaient de la viande.

Source : *Nature*, 12 août 2010.

Linguistique



**L'anglais « nuit gravement à la pureté » de la langue chinoise**

Soucieuses de préserver la langue chinoise (*zhong wen*), les autorités de Pékin ont décidé d'interdire l'utilisation d'anglicismes ou d'abréviations en anglais dans les publications en mandarin. Selon une directive émise par l'Administration générale de la presse

et de l'édition, l'usage croissant de mots et d'abréviations de langue anglaise « nuit gravement à la standardisation et à la pureté de la langue écrite et orale chinoise », exerce une « influence néfaste sur la société » et « détruit un environnement linguistique et culturel sain et harmonieux ». Certains termes étrangers pourront néanmoins être utilisés, à condition d'être suivis d'une traduction ou d'une explication en chinois. Les sociétés, journaux, magazines, livres et sites Internet qui contreviendront à cette directive s'exposeront à des sanctions administratives. Ces mesures interviennent dans le contexte d'une « crise du chinois » due au fait que les nouvelles générations, qui n'écrivent plus à la main, connaissent de moins en moins les idéogrammes et les caractères de leur langue. Selon un sondage récent, 80 % des Chinois pensent que leur langue est en crise, 52 % d'entre eux estimant que la raison principale en est

que « les Chinois font désormais plus attention à l'anglais qu'au chinois ».

Source : AFP, 22 décembre 2010 ; *China Daily*, 23 décembre 2010.

**Arabe parlé et arabe littéraire : deux langues différentes !**

On sait que la langue arabe se différencie entre l'arabe parlé dans la vie quotidienne, dont il existe un grand nombre de dialectes locaux, et un arabe littéraire ou MSA (Modern Standard Arabic), qui est enseigné dans les écoles. Une étude sur le statut cognitif de ces deux formes, réalisée à l'Université de Haïfa sous la direction de Raphiq Ibrahim, a maintenant montré que la disparité existant entre elles est si grande qu'on peut la comparer à celle qui existe entre deux langues différentes. Les processus cognitifs mis en œuvre dans le cerveau de quelqu'un dont l'arabe parlé est la langue maternelle pour apprendre

l'arabe littéraire, sont en effet de même nature que ceux exigés pour l'acquisition d'une langue étrangère, l'hébreu par exemple. Cette découverte, qui peut expliquer certaines difficultés liées à l'apprentissage de l'arabe littéraire, pourrait avoir aussi des conséquences pour son enseignement.

Source : *Psychology Research and Behavior Management*, novembre 2009.



### Révélation ADN : le pharaon Akhenaton a trompé ses deux femmes avec sa sœur !

Une étude menée par des généticiens allemands et égyptiens a comparé l'ADN de la momie de Toutankhamon, devenu pharaon en 1333 av. notre ère, à celui de onze momies royales de la même époque. Les résultats ont confirmé que Toutankhamon était le fils du pharaon Akhenaton, ce que l'on savait déjà, mais la surprise est venue de l'identification de sa mère. Celle-ci, dont la momie se trouve dans la tombe 35 de la vallée des Rois, se trouve être en effet la propre sœur d'Akhenaton. « Jusqu'ici, a précisé Marc Gabolde, de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, nous connaissions deux épouses d'Akhenaton : Kiya et Néfertiti, la seule à avoir porté le titre de grande épouse royale. Il semblait donc naturel que Toutankhamon fût le fils de cette dernière. Mais ni Kiya ni Néfertiti ne peuvent avoir été des sœurs d'Akhenaton,



car dans ce cas leur ascendance royale serait mentionnée à côté de leur nom. Le scénario désormais le plus plausible est que, Néfertiti n'ayant pu donner de fils à Akhenaton, celui-ci se soit uni à l'une de ses sœurs ». Les sœurs en question étaient au nombre de quatre : Satamon, Iset, Henouttaneb et Nebetah.

Source : *JAMA*, 638, 2010.

### Australie : la plus vieille hache du monde a 35 000 ans

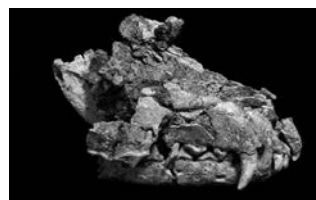
La plus ancienne hache du monde a été découverte dans la péninsule de Burrup, au nord de l'Australie occidentale, par une équipe d'archéologues dirigée par Bruno David. Cette hache de pierre, à la surface soigneusement polie, a pu être datée de - 35 000 ans. Le site où elle se trouvait fait partie du territoire d'Arnhem, qui

est encore aujourd'hui considéré comme sacré par les Aborigènes australiens. Jusqu'ici, les plus anciennes haches que l'on connaissait, vieilles de 20 000 à 30 000 ans, avaient toutes été retrouvées en Europe.

Source : Physorg.com, 5 novembre 2010.

### Le renard, plus veul ami de l'homme ?

Des anthropologues de l'Université de Cambridge et de l'Université de Toronto ont mis au jour dans le nord de la Jordanie le plus ancien cimetière connu à ce jour au Proche-Orient. Situé sur le site d'Uyun al-Hammam, qui avait été découvert en l'an 2000 par une expédition dirigée par Edward Banning et Lisa Maher, il a pu être daté d'environ 16 500 ans. Détail intéressant : l'une des tombes contenait le squelette presque complet d'un renard commun, tandis qu'une autre contenait également des ossements de renard recouverts d'ocre rouge. Ces renards ont de toute évidence été inhumés en même temps que leurs propriétaires, ce qui donne à penser que le renard a pu, longtemps avant le chien, figurer parmi les animaux familiers des humains. A signaler également que les plus anciens restes de chien domestique connus en Amérique du Nord ont été retrouvés récemment dans la grotte de Hinds, au sud-ouest du Texas, qui était habitée par l'homme il y a 9 400 ans. L'analyse ADN a confirmé qu'il s'agissait bien d'un chien domestique, et non d'un coyote ou d'un loup. En Europe occidentale, les plus vieux restes de chien domestique ont été découverts en Belgique et en République tchèque. Ils étaient respective-



ment âgés de 31 000 et 26 000 ans. Sources : Physorg.com, 2 février 2011 ; *American Journal of Physical Anthropology*, à paraître.

### Des pigments animaux et végétaux utilisés il y a 4000 ans

On pensait jusqu'à présent que les connaissances chimiques et le savoir-faire nécessaire pour extraire des pigments à partir des plantes ou des insectes ne remontaient pas au-delà de 1 200 av. notre ère. Il s'avère maintenant qu'elles étaient déjà présentes chez les Égyptiens il y a 4 000 ans. En utilisant des techniques de micro-analyse par laser, Marco Leona, du Metropolitan Museum de New York, a pu établir que des pigments animaux ou végétaux ont été utilisés pour peindre des objets retrouvés en Égypte sur un site daté de 2 120 av. notre ère. Certains de ces pigments, d'origine asiatique, auraient pu être apportés en Afrique du nord par des marchands indiens.

Source : *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 10 août 2009.

### Le peuplement des Philippines

Un petit os révolutionne l'histoire des Philippines. Il s'agit d'un os de l'orteil du pied droit qui a été découvert dans les grottes de Callao, près de Penablanca, à 335 km au nord de Manille, par une équipe d'archéologues dirigée par Armand Mijares, de l'Université des Philippines, dans un site vieux de quelque 67 000 ans. La datation a été faite dans un laboratoire français. Cet os est de 47 000 ans plus ancien que les restes de l'homme de Tabon, retrouvés en mai 1962 sur l'île de Palawan, que l'on considérait jusqu'ici comme le premier humain ayant habité les Philippines. L'archipel des Philippines, qui est entouré d'eau, aurait donc été colonisé beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait par des hommes venus du continent asiatique ou des îles de l'Asie du sud-est. D'autres recherches doivent maintenant être entreprises dans les grottes de Callao, qui sont fouillées depuis les années 1970.

Source : *Journal of Human Evolution*, août 2010.

### Stonehenge : un nouveau sanctuaire

Un Stonehenge-bis ? A 900 m à peine du célèbre sanctuaire néolithique de Stonehenge, en Grande-Bretagne, une équipe d'archéologues conduite par Henry Chapman, de l'Université de Birmingham, a mis au jour une nouvelle structure circulaire où se dressaient autrefois un ensemble de poteaux de 2 à 3 m de hauteur. Les trous creusés pour ces poteaux étaient eux-mêmes entourés d'une série de trous plus petits, eux aussi disposés en cercle. Ce site présente une certaine ressemblance avec le site de Woodhenge, un monument situé à proximité qui se composait de six anneaux de poteaux en bois entourés d'un remblai de terre. L'an dernier, les chercheurs avaient aussi identifié sur le rivage de la rivière Avon les traces d'un petit cercle de pierres levées, dit « Bluehenge » parce qu'il fut construit avec des pierres de couleur bleue, qui pourrait avoir servi de point de départ à des processions qui, à l'époque protohistorique, se terminaient à Stonehenge. La nouvelle structure semble s'être située sur le même itinéraire, mais son rôle exact est inconnu.

Source : Physorg.com, 22 juillet 2010.



### Vikings : le mystère de « la pierre du soleil » éclairci

Des textes anciens, telle la saga du roi Olaf et diverses sagas islandaises, rapportent que les Vikings parvenaient à se repérer au cours de leurs plus lointaines expéditions maritimes même lorsque le soleil était entièrement caché par les nuages, en utilisant une « pierre du soleil » (*sólársteinn*). La nature exacte de cet objet mystérieux, qui remplaçait en quelque sorte le compas magnétique, alors inconnu en Europe, a fait l'objet de nombreuses spéculations. En 1967, l'ar-



La pierre du soleil d'après l'archéologue Thorkild Ramskou

chéologue danois Thorkild Ramskou avait suggéré que la « pierre du soleil » était un minéral cristallisé transparent permettant de polariser la lumière solaire par n'importe quel temps, plus précisément un cryolithe islandais également appelé spath, qui est un cristal de calcite biréfringent comparable au quartz (dont il diffère cependant par sa composition). Une équipe de chercheurs dirigée par Gábor Horvárg, de l'Université Eötvös de Budapest, et Susanne Lkesson, de l'Université de Lund, ont décidé de tester cette hypothèse. Au cours d'une traversée de l'Atlantique, ils ont constaté qu'en utilisant un cristal de ce genre, il était effectivement possible de polariser la lumière du soleil même lorsque celui-ci est entièrement dissimulé. Le mystère de la *sólarsteinn* semble ainsi éclairci.

Sources : Physorg.com, 3 février 2011 ; *Philosophical Transactions of the Royal Society B*, 12 mars 2011.

### Angleterre : une gravure de la culture campaniforme

Une très belle gravure néolithique, d'un type jusqu'ici inconnu dans l'est de l'Angleterre, a été découverte sur une dalle rocheuse d'une carrière de grès située aux abords du village d'Over, dans le Cambridgeshire. Le motif représenté, une double paire de cercles concentriques réunis entre eux



©Université de Cambridge

de la grandeur d'une main, n'est pas facilement interprétable, mais évoque d'anciennes représentations de spirales, voire de labyrinthes. Selon Chris Evans, directeur de l'unité archéologique de Cambridge, qui n'a pas hésité à parler de « trouvaille fantastique », il serait caractéristique de la culture campaniforme ou culture à gobelets, dont les membres fabriquaient des poteries du type « *grooved ware* » (céramique rubannée) il y a 4 500 ans.

Source : Université de Cambridge, 16 juillet 2010.

### Grèce : mise au jour de la plus vieille enceinte du monde

Un ancien mur de pierre édifié il y a 23 000 ans, qui bloquait en partie l'entrée d'une grotte située près de Kalambaka, en Thessalie, non loin du célèbre site monastique des Météores, a été récemment mis au jour par des archéologues travaillant pour le ministère grec de la Culture. Quoique fouillé depuis déjà 25 ans, ce site n'a apparemment pas encore révélé tous ses secrets. Quant à cette muraille de pierre, il s'agirait de la plus ancienne construction de ce genre découverte à ce jour.

Source : Physorg.com, 22 mars 2010.

### Allemagne : une reine saxonne identifiée

La reine saxonne Eadgyth (Edith) était la fille d'Alfred le Grand et la demi-sœur d'Atheistan, qui fut le premier roi d'Angleterre. Elle épousa en 929 le roi Othon de Saxe, à qui elle donna deux enfants, et mourut en 946, âgée de seulement trente-six ans. Inhumés d'abord au lieu de son décès, ses restes furent par la suite transférés à trois reprises avant d'être placés en 1510 dans la cathédrale de Magdebourg. Ce sont ces ossements, redécouverts récemment, qui ont fait l'objet d'une étude réalisée par une équipe de chercheurs de l'Université de Mayence. Afin d'être sûrs que ces restes étaient bien ceux de la reine Eadgyth, les dents qui s'y trouvaient ont été confiées à un laboratoire spécialisé de Bristol. L'examen de leur émail a confirmé qu'elles appartenaient à une femme morte vers l'âge

de trente-cinq ans, qui avait passé son enfance dans la région du Wessex, au sud de l'Angleterre. L'émail dentaire contient en effet une combinaison spécifique d'isotopes de strontium qui reflète la teneur en strontium de la géologie de la région où les sujets ont passé leur enfance. L'émail des dents retrouvées dans la tombe de la reine Eadgyth diffère totalement de celui des autres individus inhumés dans la cathédrale de Magdebourg, ce qui confirme que les ossements étaient bien authentiques.

Source : Physorg.com, 26 novembre 2010.

### Suisse : une porte vieille de 5 000 ans !

Ce qui pourrait bien être la plus ancienne porte d'habitation connue à ce jour a été découverte en Suisse, près du lac de Zurich, par une équipe d'archéologues dirigée par Niels Bleicher. Les restes de cette porte, décrite comme « aussi solide qu'élégante » et dont les planches et les joints étaient particulièrement bien conservés, ont pu être datés par la dendrochronologie de 3 063 av. notre ère. Les archéologues ont également retrouvé les vestiges d'au moins cinq villages néolithiques, vieux de - 3 700 à - 2 500 ans, dont les habitants avaient apparemment le souci de se protéger des vents froids soufflant sur le lac durant l'hiver en calfeutrèrent soigneusement leurs maisons.

Source : Associated Press, 20 octobre 2010.

### Corée : des bateaux vers le Japon à portée de rames

L'une des plus vieilles rames en bois fabriquées par l'homme a été découverte par des archéologues sud-coréens sur un site néolithique vieux de 7 000 ans, situé à Changnyeong, à 240 km au sud-est de Séoul. Cette rame, qui était dans un excellent état de conservation, mesurait 1,81 m de longueur et avait été taillée dans du bois de pin. Cette trouvaille tend à montrer que, dès le néolithique, des bateaux étaient utilisés pour relier la péninsule coréenne au Japon. La plus ancienne rame connue à ce jour, vieille de 8 000

ans, a été découverte en Chine en 2005, dans la province du Zhejiang. Source : Physorg.com, 17 août 2010.

### Pérou : le plus vieux collier d'or a 4 000 ans

Le plus vieil objet d'or jamais découvert en Amérique a été retrouvé sur un site funéraire proche du bassin du lac Titicaca, au Pérou. Il s'agit d'un collier vieux de 4 000 ans comprenant neuf pièces d'or perforées pour être portées autour du cou, associées à de la turquoise et à des émeraudes. Chaque pièce d'or pesait de 1,5 à 5,2 grammes. Cette découverte montre que l'or était utilisé pour exprimer un statut symbolique dans cette région du monde à une date plus reculée qu'on ne le pensait jusqu'à présent. La question de savoir si ce collier a été fabriqué par des chasseurs-cueilleurs locaux ou acheté à un voyageur étranger reste ouverte.

Source : *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 31 mars 2008.



### Les premiers vêtements datent de plus de 170 000 ans

Une étude sur les poux réalisée sous la direction d'un chercheur de l'Université de Floride, David Reed, montre que les hommes « modernes » portaient déjà des vêtements il y a 170 000 ans. L'étude a consisté à décrypter l'ADN du pou afin de savoir à quel moment sont apparus les poux des vêtements, qui sont génétiquement différents des poux du crâne. Jusqu'à présent, la date d'apparition des premiers vêtements n'avait pu être déterminée, ceux-ci n'étant jamais conservés sur les sites archéologiques vieux de plus de quelques centaines d'années.

Source : *Molecular Biology and Evolution*, 6 janvier 2011.



### Espérance de vie : même chez les moustiques les femelles vivent plus longtemps

Les femmes vivent en moyenne cinq ou six ans de plus que les hommes. En Angleterre, à l'âge de 65 ans, les femmes ont encore une espérance de vie moyenne de 20,2 ans, contre 17,6 ans pour les hommes. Dans la population âgée de 85 ans, on compte six femmes pour quatre hommes. Chez les centenaires, la proportion dépasse deux pour un. C'est aussi la raison pour laquelle on compte beaucoup plus de veuves que de veufs. Dans le passé, on avait tenté d'expliquer cette plus grande longévité féminine par le fait que les femmes travaillaient moins ou dans des conditions moins dures que les hommes, ou encore qu'elles menaient une vie plus saine (elles buvaient moins, fumaient moins, se nourrissaient mieux). Mais si cette explication avait été la bonne, l'alignement de plus en plus marqué du mode de vie féminin sur le mode de vie masculin, ainsi que l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, auraient dû réduire cet écart, ce qui n'a pas été le cas.

Dans la plupart des espèces animales, une plus grande longévité féminine est aussi la règle : les femelles chimpanzés vivent en moyenne 59 ans, les mâles 45 ans seulement ; le moustique mâle ne vit qu'une semaine, alors que la femelle vit un mois. Des études de laboratoire ont également montré qu'il suffit d'enlever les ovaires d'une femelle pour réduire son espérance de vie. Chez les animaux domestiques, la castration des mâles tend à augmenter leur durée de vie, ce qui est également le cas des castrats chez l'homme. Au Japon, les souris « super femelles » qui ont été créées avec un matériel génétique provenant exclusivement d'autres femelles, battent tous les records de longévité.

Tous ces faits donnent à penser que la plus grande longévité féminine est directement liée à la physiologie spécifique des femmes. C'est à partir de

là que Thomas Kirkwood, directeur de l'Institute for Ageing and Health de l'Université de Newcastle, en Angleterre, a émis une théorie nouvelle. Les femmes jouant dans la procréation un rôle plus important que les hommes, elles auraient de ce fait une plus grande capacité naturelle de régénérer les cellules de leur organisme. Leurs cellules, en d'autres termes, seraient génétiquement programmées pour durer plus longtemps. C'est ce qui expliquerait pourquoi il existe une corrélation négative entre un haut niveau de testostérone (l'hormone mâle) et la durée moyenne de vie.

Source : *Scientific American*, novembre 2010.

### Pourquoi l'effet placebo améliore-t-il la santé des malades ?

On connaît depuis longtemps l'« effet placebo » : quand on administre à un malade une substance neutre, sans aucun ingrédient actif, son état s'en trouve néanmoins souvent amélioré du seul fait qu'il pense avoir reçu un médicament. L'effet placebo est souvent invoqué pour montrer la dimension psychosomatique d'un certain nombre d'affections. Ce qu'on ignorait, c'est que le même effet peut également s'observer lorsque le malade sait très bien qu'on lui a administré un placebo, et non un véritable médicament ! Ted Kaptchuk et ses collaborateurs de la Harvard Medical School de Boston ont recruté 80 sujets souffrant d'un syndrome d'irritation intestinale provoquant chez eux des douleurs ab-

dominales chroniques et leur ont indiqué qu'ils allaient prendre des pilules de type placebo. Trois semaines plus tard, la majorité des patients ont déclaré qu'ils se sentaient mieux.

Sources : *news.science-mag.org*, 22 décembre 2010 ; *Daily Mail*, 17 février 2011.



### Chimpanzés : les femelles jouent à la poupée et les mâles se battent

Plusieurs semaines durant, une équipe de primatologistes dirigée par Richard Wrangham, de l'Université de Harvard, a passé plus de douze heures par jour à observer un groupe de 68 chimpanzés vivant dans les forêts tropicales du parc national Kibale, en Ouganda. Ils se sont ainsi aperçus que la plupart des femelles qui jouent avec une branche ou un bâton ont tendance à l'emmener partout avec elles, à le presser sur leur abdomen et à le bercer comme elles le font habituellement avec leurs petits, tandis que les mâles utilisent plutôt les bâtons comme ou-

tils ou tout simplement pour se battre. Cette intéressante observation tend à montrer que, chez l'homme, le caractère « sexué » des jeux de la petite enfance, notamment la préférence des filles pour les jeux de poupée, ne résulte nullement de l'éducation ou de l'assimilation de stéréotypes socio-culturels, mais trouve son origine dans une propension naturelle propre à chacun des deux sexes.

Source : *Science Now*, 20 décembre 2010.

### Les femmes voient mieux de près et les hommes de loin

Les processus cérébraux qui gouvernent la capacité visuelle ne sont pas exactement les mêmes chez les deux sexes. Une étude réalisée sous la direction de la psychologue Helen Stanley, du Hammersmith & West London College, montre que les hommes ont en moyenne une meilleure vision à distance que les femmes, tandis que les femmes ont une capacité supérieure pour la vision de près. Cette différence pourrait avoir été héritée de l'époque où les hommes se livraient surtout à la chasse, qui exige de pouvoir observer les proies de loin, tandis que les femmes s'occupaient de la cueillette.

Source : *British Journal of Psychology*, 30 juillet 2009.



## Sommeil : les carnivores dorment plus que les omnivores

**LES OISEAUX**, les tortues, les chauve-souris, les mammifères, ont un point commun : ils dorment. L'homme passe même endormi le tiers de sa vie. Mais à quoi sert le sommeil ? Les chercheurs ne le savent toujours pas avec certitude. Diverses théories ont bien sûr été émises. Les plus communes allèguent un besoin de « maintenance » du cerveau, dont certaines fonctions physiologiques ou neurologiques (notamment celles liées à la mémoire et à l'apprentissage) ne pourraient s'accomplir à l'état de veille. Les anthropologues, de leur côté, ont fait observer que, du point de vue de la sélection naturelle, le sommeil a quelque chose de négatif : les espèces qui dorment sont plus vulnérables aux prédateurs. Et pourtant, le sommeil a été sélectionné positivement au cours de l'évolution. Pourquoi ? Selon Jerome Siegel, du Centre de recherche sur le sommeil de l'Université de Californie à Los Angeles, la fonction première du sommeil serait d'accroître l'efficacité de la vie consciente chez les animaux, et en particulier d'améliorer ou de réguler leurs réactions vis-à-vis du monde extérieur. Cette « inactivité adaptative » n'aurait donc rien à voir avec le cerveau, pas plus qu'avec la longévité. Siegel observe d'ailleurs que le temps de sommeil ne dépend pas du volume du cerveau : les babouins, par exemple, ont autant besoin de sommeil que les cochons d'Inde. Quant aux éléphants, ils dorment très peu, tandis que certaines chauve-souris peuvent dormir jusqu'à 20 heures par jour. Siegel s'interroge aussi sur les espèces qui, telles les jeunes dauphins ou les baleines, ne dorment pratiquement pas, tandis que certains oiseaux migrateurs peuvent voler des jours durant sans éprouver le besoin de dormir. D'une façon générale, souligne-t-il, les carnivores dorment plus que les omnivores, qui dorment eux-mêmes plus que les herbivores.

Sources : *Nature Reviews Neuroscience*, 20 août 2009 ; *LiveScience*, 25 août 2009 ; *Science Now*, 9 novembre 2010.



## Troubles mentaux aux États-Unis : les femmes plus touchées que les hommes

Selon une étude publiée par le groupe d'assurance United Health Group Inc., plus de la moitié des Américains devraient dès 2 020 souffrir du diabète ou se trouver dans un état de santé pré-diabétique, ce qui représentera un coût d'environ 500 milliards de dollars pour les services de santé. Cette prévision a été confirmée par un organisme public, le Center for Disease Control and Prevention, qui estime à 32 millions au moins le nombre d'Américains adultes souffrant aujourd'hui du diabète, leur nombre étant appelé à doubler d'ici à 2 050. En 2008, 68,3 % des Américains présentaient déjà un état d'obésité ou de surpoids, causé le plus souvent par un diabète de type 2, dont les complications entraînent fréquemment des problèmes circulatoires, des maladies du foie et des dommages neurologiques. Par ailleurs, d'après une enquête réalisée sous la direction de Peter Delany, de la Substance Abuse and Mental Health Services Administration, 45 millions d'Américains adultes, soit près de 20 % de la population du pays, souffrent aujourd'hui de troubles mentaux plus ou moins sévères. Les 18-25 ans sont les plus atteints, et les femmes sont en moyenne plus touchées que les hommes (23,8 % contre 15,6 %).

Sources : AFP, 19 novembre 2010 ; Physorg.com, 24 novembre 2010.

## Cancer de la prostate : tout dépend de la longueur du... doigt !

Les hommes dont l'index est significativement plus long que l'annulaire ont trois fois plus de chances d'échapper au cancer de la prostate que les hommes dont l'index est au contraire plus court. Telle est la conclusion d'une enquête menée par Ros Eeles, de l'Institut de la recherche sur le cancer de Grande-Bretagne, qui a porté

entre 1994 et 2009 sur 4 500 sujets, dont 1 500 étaient atteints du cancer de la prostate. Chez plus de la moitié de ces derniers, l'index était plus court que l'annulaire. La longueur relative des deux doigts en question, qui est fixée dès avant la naissance, dépend du niveau d'hormones sexuelles auquel l'embryon est exposé dans l'utérus maternel : plus l'embryon reçoit de testostérone et plus son index sera court. Chez l'adulte, le psoriasis est fréquemment associé à un faible taux de testostérone, la calvitie et une barbe abondante dénotant au contraire un taux élevé. Cette constatation confirme des enquêtes antérieures qui avaient établi l'existence d'une corrélation positive entre le taux de testostérone et le cancer de la prostate.

Source : AFP, 1<sup>er</sup> décembre 2010.

## Les pesticides à l'origine de la baisse de fertilité en occident

On sait que la fertilité masculine est en baisse, depuis quelques décennies, dans presque tous les pays occidentaux. On sait aussi qu'elle va de pair avec une baisse du niveau de testostérone chez les hommes et une augmentation significative des cancers des testicules. Cette évolution ayant été trop rapide pour avoir été causée par des facteurs génétiques, les chercheurs s'intéressent aux causes environnementales. Parmi celles-ci figurent les pesticides utilisés massivement par l'agriculture intensive qui, selon une étude réalisée par des chercheurs de l'Université de Londres, passent ensuite dans la nourriture et



23 pesticides utilisés couramment en Europe provoquent une chute de la testostérone et menacent directement la fertilité masculine, selon l'Université de Londres.

jouent un rôle de perturbateurs endocriniens, aussi bien chez l'embryon que chez l'adulte. Sur 134 pesticides couramment utilisés en Europe, 37 ont été sélectionnés. Des tests pratiqués in vitro ont ensuite montré que 23 d'entre eux ont un caractère anti-androgène : ils provoquent une chute de la testostérone et menacent donc directement la fertilité masculine. Les fongicides (fludioxonil, fenhexamide, imazalil, etc.), employés en mélange avant la récolte pour prévenir le développement des champignons parasites sur les fruits et les légumes, sont particulièrement visés, ainsi que certains insecticides, comme le fenitrothion. Andreas Kortenkamp, du Centre de toxicologie de l'Université de Londres, estime que l'effet dévastateur des pesticides sur la fertilité masculine a été largement sous-estimé jusqu'à présent, ce qui explique que la plupart d'entre eux n'ont jamais fait l'objet de tests particuliers.

Source : *Scientific American*, 15 février 2011.

## Espérance de vie : nous vivons plus longtemps... en mauvaise santé

L'espérance de vie est une chose, la santé en est une autre. Aux États-Unis, entre 1970 et 2005, la probabilité pour un homme de 65 ans de vivre au-delà de 85 ans a doublé (40 % de chances aujourd'hui contre 20 % il y a quarante ans), mais un jeune de 20 ans a toutes chances de vivre moins longtemps en bonne santé qu'il y a dix ans, alors même que son espérance de vie s'est accrue. Plus précisément, alors qu'en 1998 un



homme de 20 ans pouvait en moyenne espérer vivre encore 45 ans sans être victime d'un cancer, d'un accident cardiovasculaire ou d'un diabète, cette espérance s'est abaissée à 43,8 ans en 2006 et n'a cessé de diminuer depuis. En d'autres termes, nous vivons plus longtemps... mais moins longtemps en bonne santé. Ce sont là les résultats d'une vaste enquête, réalisée par deux chercheurs de l'Université de Californie du Sud, Eileen Crimmins et Hiram Beltrán-Sánchez, qui montre, non seulement que la morbidité, définie comme la période de l'existence où l'on est malade ou privé de mobilité fonctionnelle, n'a cessé de s'accroître au cours des dernières décennies, mais aussi que les maladies qui sont aujourd'hui la cause de la majorité des décès sont toutes en expansion.

Source : *Journal of Gerontology*, décembre 2010.

## La taille, un marqueur de la santé chez les femmes

La taille humaine n'est pas seulement un indicateur global de santé, ce que l'on savait déjà, c'est aussi chez les parents un marqueur de la santé future de leurs enfants. Une enquête réalisée à l'École de santé de l'Université de Harvard sous la direction de Emre Özalpin, Kenneth Hill et S.V. Subramanian, révèle que le risque pour une mère ayant une taille inférieure à 1,40 m de voir son enfant mourir avant l'âge de cinq ans est 40 % plus élevé que pour une femme mesurant au moins 1,60 m de hauteur. Ce surcroît de risque atteint même 60 % pour les 30 premiers jours suivant la naissance. L'enquête a porté sur des données provenant de 54 pays, qui concernaient plus de 750 000 mères et 2,6 millions d'enfants. Les résultats confirment l'importance des régimes de nutrition favorisant la croissance, en particulier chez les jeunes filles.

Source : *Journal of the American Medical Association*, 21 avril 2010.



L'Université de Bonn, en Allemagne, à la pointe de la recherche scientifique sur l'altruisme !

### La générosité : une question de gènes ?

Le gène appelé COMT est le régulateur d'un enzyme qui rend inactif certains messagers du cerveau, le plus connu de ces messagers étant la dopamine. Ce gène existe dans l'espèce humaine sous deux formes différentes, à peu près également distribuées : COMT-Val et COMT-Met. Chez les porteurs de la variante COMT-Val, la tendance à inactiver la dopamine est quatre fois plus forte que chez les porteurs de la variante COMT-Met. Une équipe de chercheurs de l'Université de Bonn, dirigée par Martin Reuter, a alors procédé à une curieuse expérience. Elle a consisté à faire passer un test à 100 participants et, pour les dédommager de leur temps, à donner à chacun d'eux la somme de 5 euros. Les participants se voyaient ensuite proposer de faire anonymement le choix entre repartir avec cette somme ou en faire don à une œuvre charitable. Surprenant résultat : les porteurs de la variante COMT-Val se sont révélés deux fois plus généreux que les porteurs de COMT-Met. L'expérience confirme les bases génétiques de l'altruisme, qui avaient déjà été mises en évidence par l'étude des jumeaux.

Source : *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, novembre 2010.

### Les gauchers moins aptes à la lecture que les droitiers

Comme la plupart des hommes sont droitiers et que l'hémisphère gauche du cerveau contrôle la partie droite du corps, et vice-versa, il s'ensuit que c'est l'hémisphère gauche qui est dominant pour l'essentiel de nos fonctions motrices. Mais cet hémisphère gauche contrôle aussi l'aptitude au

langage. Or, nombre de gauchers souffrent de certains troubles du langage, comme la dyslexie ou le bégaiement. Après avoir scanné le génome de 192 enfants ayant des difficultés à lire, des chercheurs du Wellcome Trust Centre for Human Genetics de l'Université d'Oxford ont maintenant identifié une variante de gène (PCSK6) qui semble causer à la fois la dyslexie et déterminer l'utilisation préférentielle de la main droite ou de la main gauche. C'est la première fois qu'un lien génétique entre l'usage de la main, l'asymétrie cérébrale et l'aptitude à la lecture est ainsi découvert.

Source : *Human Molecular Genetics*, 5 novembre 2010.

### L'homme plus proche de l'orang-outan que du chimpanzé

Réalisé pour la première fois par une équipe comprenant Devin Locke, de l'École de médecine de l'Université Washington de St. Louis (Missouri), ainsi que Mikkel Schierup et Thomas Mailund, de l'Université d'Aarhus (Danemark), le décodage intégral du génome de l'orang-outan a réservé des surprises aux chercheurs. Il s'avère en effet que certaines régions du génome humain (représentant 0,5 % du total de ce génome) sont, contrairement à ce que l'on pensait, plus proches du génome de l'orang-outan que de celui du chimpanzé, tandis que d'autres régions du génome du chimpanzé sont également plus proches du génome de l'orang-outan que de celui de l'homme. Au total, les génomes de l'homme et de l'orang-outan sont identiques à 97 %, alors que les génomes de l'homme et du chimpanzé le sont à 99 %. Il semble par ailleurs que l'ADN de l'orang-outan, qui s'est révélé inhabituellement stable, ait évolué beaucoup

moins rapidement que ceux des hommes et des chimpanzés. Enfin, les deux principales espèces d'orang-outans, celle de Sumatra (*Pongo abelii*) et celle de Bornéo (*Pongo pygmaeus*), ne se seraient séparées qu'il y a 400 000 ans, et non un million d'années comme on le croyait jusqu'ici, les orang-outans de Sumatra présentant en outre une diversité génétique plus grande que ceux de Bornéo. L'orang-outan, le plus sédentaire des grands singes (son nom signifie en malais l'« homme de la forêt »), est apparu il y a environ 15 millions d'années. Après l'homme, le chimpanzé et l'orang-outan, les deux prochaines espèces dont on s'apprête à séquencer le génome sont les gorilles et les bonobos.

Sources : *Genome Research*, 26 janvier 2011 ; *Nature*, 27 janvier 2011.

### Il ne faut pas confondre les Suédois et les Finnois !

Selon la plus vaste enquête de ce genre réalisée à ce jour sur la population suédoise, les habitants du Nord de la Suède diffèrent génétiquement de façon significative des habitants du Sud de ce pays. Réalisée conjointement par l'Université d'Helsinki et le Karolinska Institutet de Stockholm, cette enquête, qui a porté sur plus de 350 000 marqueurs génétiques (« snips ») présents dans le génome de 1 525 Suédois, a également confirmé que les Suédois méridionaux sont génétiquement plus proches des Norvégiens, des Danois, des Hollandais, des Allemands ou des Britanniques que des Finnois (qui parlent de surcroît une langue finno-ougrienne). La variation génétique entre le Nord et le Sud, qui est évidemment graduelle, résulte apparemment d'une différence de populations ancestrales encore accentuée par l'histoire du pays.

Source : *PLoS ONE*, 11 février 2011.



### Sécurité routière : vérifiez vos gènes avant de prendre le volant

Les mauvais conducteurs doivent-ils s'en prendre à leurs gènes ? Une enquête menée par le neurologue Steven Cramer, de l'Université de Californie à Irvine, vient en tout cas de montrer que les individus dont le cerveau possède une variante de gène limitant l'apport d'une protéine appelée BDNF (Brain-derived Neurotrophic Factor) obtiennent régulièrement des résultats de plus de 20 % inférieurs à la moyenne dans tous les tests de simulation de conduite. L'enquête a porté sur 29 personnes, dont 22 possédaient cette variante. Elle a aussi révélé que les porteurs avaient beaucoup plus de mal à mémoriser leurs erreurs et à les corriger lorsqu'ils étaient testés de nouveau. Steven Cramer estime qu'environ 30 % des Américains présentent une déficience d'apport de cette protéine dans la stimulation de leur cerveau.

Sources : *Cerebral Cortex*, octobre 2009 ; *Science Daily*, 28 octobre 2009.

### Les œstrogènes contre les bactéries pathogènes

Les femmes semblent posséder un meilleur système immunitaire que les hommes. Chez elles, la production naturelle d'œstrogène bloquerait en effet la production de l'enzyme Caspase-12, dont on sait qu'il diminue les réactions innées de l'organisme aux bactéries pathogènes. Une expérience réalisée sous la direction de Maya Saleh, de l'Université McGill, a consisté à implanter la forme humaine de l'enzyme Caspase-12 à des souris, mâles et femelles. Les mâles sont aussitôt devenus plus vulnérables aux infections, ce qui n'était pas le cas des femelles. Le fait qu'un gène humain ait été employé pour cette expérience conduit les chercheurs à estimer que ces résultats peuvent être extrapolés à l'homme.

Source : McGill University Health Centre, 13 mai 2009.





**Chine : le boum des ventes de voitures neuves**

Le nombre de voitures utilisées en Chine était en 2009 de 170 millions, en augmentation de 9,3 % par rapport à l'année précédente. Les ventes de voitures neuves ont également augmenté de 13,6 millions, soit 46 % de plus qu'en 2008. Cette expansion du parc automobile chinois, qui n'en est encore qu'à ses débuts (la Chine compte 1,3 milliard d'habitants), détériore sérieusement la qualité de l'air. En 2009, les voitures circulant en

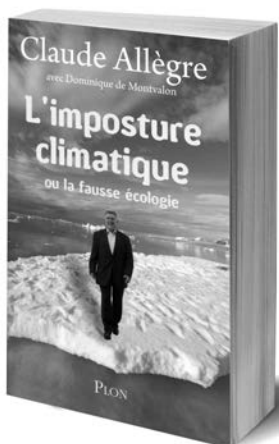
Au salon de l'automobile de Pékin, les constructeurs se frottent les mains : les ventes de voitures ont augmenté de 13,6 millions, d'une année sur l'autre.

Chine ont rejeté 51 millions de tonnes de déchets dans l'atmosphère, dont plus de 40 millions de tonnes de monoxyde de carbone, près de 5 millions de tonnes d'hydrocarbure et environ 6 millions de tonnes d'oxyde de nitrogène.

Source : AFP, 5 novembre 2010.

**Claude Allègre : une éthique scientifique en question**

En avril 2010, plus de 600 chercheurs s'étaient adressés à leur ministre de tutelle, Valérie Pécresse, pour lui faire connaître leur désaccord avec les vues exprimées par Claude Allègre dans son livre *L'imposture climatique*. Dans cet ouvrage, où il contestait de façon radicale les travaux du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), l'ancien ministre de l'Éducation nationale bafoyait, selon eux, les « principes de



base de l'éthique scientifique ». Pour en avoir le cœur net, Valérie Pécresse avait demandé à l'Académie des sciences de donner son avis. Le rapport de l'Académie, rendu fin octobre dernier après avoir été adopté à l'unanimité, donne entièrement raison aux chercheurs. Dans ses conclusions, il confirme une « augmentation du réchauffement climatique de 1975 à 2003 » et l'attribue principalement à la hausse « de la concentration de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère et, à un moindre degré, des autres gaz à effet de serre ». Quant à l'activité solaire, « elle ne peut être dominante dans le réchauffement observé depuis 1975 ». En d'autres termes, les transformations climatiques actuelles sont incontestables, et résultent fondamentalement de l'activité humaine. Cela ne convaincra évidemment pas les « climatosceptiques », tels les responsables américains du Tea Party qui déclaraient solennellement, à peu

dans ce qui reste aujourd'hui de leurs habitats pourrait aboutir, d'ici à la fin du siècle, à la disparition de 75 % des gorilles et de 50 % des chimpanzés. Selon le principal auteur de l'enquête, Julia Lehmann, de l'Université de Roehampton, l'extinction des grands singes africains pourrait même se produire encore plus tôt, en raison de l'intensification de la chasse et des destructions opérées par les hommes. Source : *Journal of Biogeography*, 22 juillet 2010.

**Gaz à effets de serre : ça baisse en Europe et ça explose en Inde et en Chine**

La récession provoquée par l'actuelle crise financière mondiale n'a pas fait diminuer la pollution. Le bulletin annuel de l'Organisation météorologique mondiale (OMM) révèle en effet que les principaux gaz à effet de serre ont atteint en 2009 le plus haut niveau jamais observé depuis les débuts de l'époque industrielle. Par rapport à 2006, les émissions ont baissé en Europe de 8,6 %, mais elles ont augmenté de 24,9 % en Inde et de 32,5 % en Chine. A l'échelle de la planète, les émissions de carbone ont à elles seules augmenté de 5,2 %. Selon l'OMM, le forçage radiatif total induit par l'ensemble des gaz à effet de serre persistant a augmenté de 27,5 % entre 1990 et 2006. Les principaux gaz à effet de serre sont la vapeur d'eau, le dioxyde de carbone, le méthane, l'oxyde nitreux et l'ozone. S'y ajoutent les gaz industriels, comme les halocarbones lourds et l'hexafluorure de soufre. Source : AFP, 31 janvier 2011.



près au même moment, que « la régulation du dioxyde de carbone dans l'atmosphère doit être laissée à Dieu et non au gouvernement » ! Sources : AFP, 29 octobre 2010.

**Gorilles et chimpanzés : vers une disparition prochaine**

Le réchauffement climatique va-t-il faire disparaître les grands singes ? Après s'être livrés à une observation approfondie des conditions de vie de 20 populations naturelles de grands singes (chimpanzés et gorilles), des chercheurs de l'Université de Bourne-mouth, de l'Université de Roehampton et de l'Université d'Oxford affirment que l'élévation de la température et la raréfaction des pluies



**La moitié de la population mondiale vit dans les villes**

En 1950, 29 % seulement de la population mondiale habitait dans des villes. Cette proportion est aujourd'hui de 50,5 % et pourrait atteindre 70 % dès 2 050. Aux États-Unis, la population urbaine, qui est actuellement de 261 millions d'individus, devrait atteindre 308 millions en 2 025. En Amérique latine, où 80 % de la population est déjà concentrée dans les villes (contre 41 % en 1950), la population urbaine devrait atteindre 650 millions d'individus à la même date. Mais c'est en Asie que la croissance urbaine est la plus spectaculaire : la population des villes, qui comprenait 234 millions d'individus en 1950, a dépassé le milliard en 1990 et devrait atteindre 3,4 milliards en 2 025. En Europe, on s'attend à une croissance un peu plus modérée : au cours des vingt prochaines années, la population urbaine devrait passer de 920 millions d'individus à 1,1 milliard. Quant à l'Afrique, elle n'est encore urbanisée qu'à hauteur de 40 %. En 2006, la population urbaine de la planète consommait déjà les deux tiers de l'énergie totale disponible et était responsable de 70 % des émissions de dioxyde de carbone dans l'atmosphère.

Source : *Nature*, 20 octobre 2010.



**Les Américains rapetissent !**

Les Américains, qui constituaient la population la plus grande du monde à l'époque de la révolution industrielle, sont devenus en l'espace d'un siècle de plus en plus gros et de plus en plus petits. Selon John Komlos, président de l'Institut d'histoire économique de l'Université de Munich, alors que la taille moyenne a augmenté aux Pays-Bas de près de 20 cm



depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle n'a augmenté aux États-Unis que de 5 cm. A l'heure actuelle, la population américaine est l'une des plus petites de tous les pays industrialisés. Cette évolution négative n'est pas sans inquiéter les spécialistes, la taille étant un indicateur traditionnel de l'état de santé.

Source : AFP, 1<sup>er</sup> novembre 2010.

**Grande-Bretagne : Mohamed devant Oliver, Jack et Harry**

Selon le démographe David Coleman, de l'Université d'Oxford, la population d'origine européenne de la Grande-Bretagne, qui représentait encore 87 % des habitants en 2006, ne devrait plus en représenter que 72 % en 2 031 et 56 % en 2 056. Les Européens seraient en minorité en Angleterre à partir de 2 066 et ne représenteraient plus que 25 % de la population en 2 106. Ces estimations, largement spéculatives comme toutes les projections à long terme, s'appuient sur les données actuelles relatives à l'immigration et aux comportements démographiques des minorités. Le taux de natalité est aujourd'hui de 1,6 enfant par femme dans la population anglaise d'origine européenne, alors qu'il est respectivement de 2,2, 2,3 et

5 enfants par femme dans les populations d'origine africaine, indienne et pakistanaise. Nul ne sait cependant si ces comportements se maintiendront à l'avenir. Aux États-Unis, les Blancs devraient être en minorité à partir de 2 042. En Angleterre et au Pays de



Mohamed, banquier à la City de Londres.

Galles, Mohamed a été le prénom masculin le plus attribué en 2009, suivi par Oliver, Jack et Harry. Sources : *Population and Development Review*, 2010, 36 ; *Daily Mail*, 27 octobre 2010.

**États-Unis : les Juifs sont plus nombreux qu'en Israël**

Une équipe de démographes et de géographes de l'Université de Miami et de l'Université du Connecticut, menée par Ira Sheskin, a publié un rapport sur la population juive améri-

Les États-Unis comptent désormais plus de Juifs vivants sur son sol qu'Israël. Ci dessus, à New York, une des nombreuses manifestations de soutien à Israël. Ici des Juifs américains, originaires de Boukhara (Tadjikistan).

caine qui montre que les Juifs vivant aux États-Unis, évalués à environ 6,5 millions de personnes, sont désormais plus nombreux que les Juifs vivant en Israël. Ce rapport, intitulé *Jewish Population in the United States 2010*, contredit les estimations des spécialistes israéliens, qui estiment à 5,3 millions le nombre des Juifs américains. L'écart s'expliquerait par des raisons de méthodologie. Les villes dont la population juive a le plus augmenté depuis 1997 sont Philadelphie et Portland. Les deux seules communautés juives qui ont décliné sont celles de Buffalo, dans l'État de New York, et de Dayton, dans l'Ohio.

Source : University of Miami, 21 octobre 2010.



# Immigration, l'armée de réserve du capital

**En 1973, peu de temps avant sa mort, le président Pompidou reconnaissait avoir ouvert les vannes de l'immigration à la demande d'un certain nombre de grands patrons, tel Francis Bouygues, désireux de bénéficier d'une main-d'œuvre docile, bon marché, dépourvue de conscience de classe et de toute tradition de luttes sociales, afin d'exercer une pression à la baisse sur les salaires des travailleurs français, de réduire leurs ardeurs revendicatrices, et subsidiairement de briser l'unité du mouvement ouvrier. Ces grands patrons, soulignait Pompidou, en « veulent toujours plus ».**

# Alain de Benoist

**Quarante ans** plus tard, rien n'a changé. A un moment où plus aucun parti de gouvernement ne se risquerait à demander qu'on accélère encore le rythme de l'immigration, seul le patronat se prononce en ce sens, tout simplement parce que c'est toujours son intérêt. La seule différence est que les secteurs économiques concernés sont désormais plus nombreux, dépassant le secteur industriel ou la restauration pour s'étendre à des professions autrefois épargnées, telles

que les ingénieurs ou les informaticiens.

La France, on le sait, a fait massivement appel à l'immigration dès le XIX<sup>e</sup> siècle. La population immigrée représentait déjà 800 000 personnes en 1876, 1,2 million de personnes en 1911. D'abord centre d'attraction des émigrations italienne et belge, l'industrie française a par la suite attiré les Polonais, puis les Espagnols et les Portugais. « Cette immigration, peu qualifiée et non syndiquée, va permettre à l'employeur de se soustraire aux

contraintes croissantes du droit du travail »<sup>1</sup>. En 1924, une Société générale d'immigration (SGI) est même créée à l'initiative du Comité des houillères et des gros exploitants agricoles du Nord-Est. Elle ouvre des bureaux de placement en Europe, qui fonctionnent comme une pompe aspirante. En 1931, on comptera 2,7 millions d'étrangers en France, soit 6,6 % de la population totale. La France affiche alors le plus fort taux d'immigration du monde (515 pour 10 000 habitants). « Un bon moyen pour toute une partie du patronat de faire pression à la baisse sur les salaires [...] Dès cette époque, le capitalisme cherche à mettre en concurrence la force de travail en faisant appel à des armées de réserve salariales »<sup>2</sup>.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les immigrés vont de plus en plus fréquemment venir des pays du Maghreb,

Le temps est loin où Georges Marchais, secrétaire général du PCF, écrivait au recteur de la mosquée de Paris une lettre ouverte, publiée dans *L'Humanité* (6 juin 1981) : « La cote d'alerte est dépassée. C'est pourquoi nous disons : il faut arrêter l'immigration sous peine de jeter de nouveaux travailleurs au chômage. »



**L'immigration** a donc au départ été un phénomène patronal. Elle continue de l'être aujourd'hui. Ceux qui veulent toujours plus d'immigration, ce sont les grandes entreprises.

Algérie d'abord, puis Maroc. Des camions affrétés par les grandes entreprises (surtout dans le secteur automobile et le bâtiment) viennent par centaines les recruter sur place. De 1962 à 1974, près de deux millions d'immigrés supplémentaires vont ainsi gagner la France, dont 550 000 recrutés par l'Office national d'immigration (ONI), organisme géré par l'État, mais contrôlé en sous-main par le patronat. Depuis lors, la vague n'a cessé de s'amplifier.

### Laissez passer les hommes pour mieux rentabiliser les capitaux

« Quand il y a pénurie de main-d'œuvre dans un secteur, explique François-Laurent Balssa, de deux choses l'une, soit on augmente les salaires, soit on fait appel à la main-d'œuvre étrangère. C'est généralement la seconde option qui restera privilégiée par le Conseil national du patronat français (CNPF), puis, à partir de 1998, par le Mouvement des entreprises (Medef) qui prend sa succession. Choix témoignant d'une volonté de profits à court terme, qui devait retarder d'autant l'amélioration des outils de production et l'innovation en matière industrielle. Dans le même temps, en effet, l'exemple du Japon montre que le refus de l'immigration au profit de l'emploi autochtone a permis à ce pays d'accomplir sa révolution technologique avant la plupart de ses concurrents occidentaux »<sup>3</sup>.

L'immigration a donc au départ été un phénomène patronal. Elle continue de l'être aujourd'hui. Ceux qui veulent toujours plus d'immigration, ce sont les grandes entreprises. Cette immigration est conforme à l'esprit même du capitalisme, qui tend à l'abolition des frontières (« laissez faire, laissez passer »). « Obéissant à la logique du dumping social, poursuit François-Laurent Balssa, un marché du travail "low cost" s'est ainsi créé avec des "sans-papiers" peu qualifiés faisant office de bouche-trou. Comme si les grands patrons et l'extrême gauche s'étaient donné la main, les uns pour démanteler l'État-social, à leurs yeux trop coûteux, les autres pour abattre l'État-nation, trop archaïque »<sup>4</sup>. C'est la raison pour laquelle le parti communiste et la CGT – qui ont radicalement changé d'orientation depuis – ont combattu jusqu'en 1981 le principe libéral de l'ouverture des frontières, au nom de la défense des intérêts de la classe ouvrière.

« Laissez passer les hommes, mais aussi les capitaux et les marchandises ; telle est la doctrine de la Commission européenne. Mieux : laissez passer les hommes pour



La main d'œuvre immigrée en général, et clandestine en particulier, est l'une des armes clefs du capitalisme mondialisé. Ici, à Londres, un Pakistanais se transforme en panneau de signalisation.

mieux rentabiliser le mouvement des capitaux et des marchandises », écrit également Éric Zemmour, qui rappelle que « les mouvements migratoires très importants de ces vingt dernières années ont été une des composantes majeures d'une croissance économique sans inflation, puisque ce flot continu de travailleurs à bas prix a pesé comme une chape de plomb sur les salaires des travailleurs occidentaux »<sup>5</sup>. Michèle Tribalat, elle, observe de son côté que « l'immigration modifie la répartition du gâteau économique, et cet indéniable constat a beaucoup à voir avec le fait que certains sont favorables à une forte immigration quand d'autres cherchent à la réduire ou à l'arrêter »<sup>6</sup>.

Pour une fois bien inspiré, le libéral Philippe Nemo confirme ces observations : « Il y a en Europe des responsables économiques qui rêvent de faire venir en Europe une main-d'œuvre bon marché capable, d'abord, d'occuper certains emplois pour lesquels la main-d'œuvre locale est insuffisante, ensuite de peser sensiblement à la baisse sur les salaires des autres travailleurs européens. Ces lobbies, qui ont tous les moyens de se faire entendre tant des gouvernements nationaux que de la Commission de Bruxelles, sont donc favorables tant à l'immigration en général qu'à un élargissement de l'Europe qui faciliterait considérablement les migrations du travail. Ils ont raison du point de vue qui est le leur, c'est-à-dire selon une logique purement économique

[...] Le problème est qu'on ne peut raisonner ici selon une logique seulement économique, puisque l'afflux en Europe de populations exogènes a aussi des conséquences sociologiques lourdes. Si les capitalistes en question prêtent peu d'attention à ce problème, c'est peut-être qu'ils jouissent en général des bénéfices économiques de l'immigration sans en subir eux-mêmes les nuisances sociales. Grâce à l'argent gagné par leurs entreprises, dont la rentabilité est ainsi assurée, ils peuvent habiter les beaux quartiers, en laissant leurs compatriotes moins fortunés se débrouiller, dans les banlieues déshéritées, avec les populations allogènes »<sup>7</sup>.

Telle est aussi l'opinion des experts. C'est ce qu'a montré, en 2009, un rapport du Conseil d'analyse économique (CAE), organisme dépendant directement des services de Matignon. Intitulé *Immigration, qualification et marché du travail*, ce document explique d'abord que la notion de « pénurie de main-d'œuvre », traditionnellement alléguée pour justifier le recours à l'immigration, ne signifie à peu près rien en période de chômage. « Du point de vue de la science économique, la notion de pénurie n'est pas évidente », peut-on lire dans le texte, car le « fait que certains natifs rejettent certains types d'emploi peut simplement signifier que les travailleurs ont de meilleures opportunités que d'occuper ces emplois, et donc que les salaires correspondants devraient augmenter pour qu'ils soient pourvus » (p. 45). Ce qui montre très clairement que la pénurie ne se forme que lorsqu'un secteur n'offre pas des salaires suffisants – et que le recours à l'immigration est en fait un moyen de ne pas augmenter les salaires, quitte à créer artificiellement une « pénurie » que l'on comblera en allant chercher ailleurs une main-d'œuvre acceptant d'être sous-payée. Le rapport conclut d'ailleurs que, « dans le cas du marché du travail, cela signifie qu'à la place de l'immigration des années 1960 on aurait pu envisager une hausse du salaire des moins qualifiés » (p. 46). Le même document recense une série d'études qui ont tenté, en France et à l'étranger, de chiffrer l'impact de l'immigration sur les salaires : « Atlonji et Card trouvent qu'une hausse de la proportion d'immigrés d'un point de pourcentage

1. François-Laurent Balssa, « Un choix salarial pour les grandes entreprises », in *Le Spectacle du monde*, octobre 2010, p. 42.

2. Ibid., p. 43.

3. Ibid., p. 44.

4. Ibid., p. 45.

5. *Le Spectacle du monde*, septembre 2010, pp. 16-17.

6. Michèle Tribalat, *Les yeux grands fermés. L'immigration en France*, Denoël, Paris 2010.

7. Philippe Nemo, entretien en ligne, site <Le Temps d'y penser>, 29 septembre 2010.

réduit le salaire de 1,2 % [...] Boris conclut son étude en affirmant qu'entre 1980 et 2000, l'immigration aurait accueilli l'offre de travail d'environ 11 %, ce qui aurait réduit le salaire des natifs d'environ 3,2 % » (pp. 37-38).

Depuis le début des années 2000, l'apport annuel de l'immigration à la population française est d'environ 350 000 personnes, pour la plupart d'origine extra-européenne (dont 200 000 entrées régulières dans le cadre de l'immigration professionnelle ou du regroupement familial, 50 000 demandeurs d'asile et 80 000 naissances d'origine étrangère). Le nombre d'immigrés devenus français augmentant chaque année de près de 150 000, un bon tiers de la population française devrait, au milieu de ce siècle, être issue de l'immigration.

## Olivier Besancenot, Laurence Parisot, même combat!

Selon les chiffres officiels, les immigrés vivant dans un ménage ordinaire représentent aujourd'hui 5 millions de personnes, soit 8 % de la population française en 2008. Les enfants d'immigrés, descendants directs d'un ou deux immigrés, représentent 6,5 millions de personnes, soit 11 % de la population. Les clandestins sont évalués entre 300 000 et 550 000 personnes. (Les expulsions de clandestins coûtent 232 millions d'euros par an, soit 12 000 euros par reconduite). Jean-Paul Gourévitch, de son côté, évalue la population d'origine étrangère vivant en France en 2009 à 7,7 millions de personnes (dont 3,4 millions de Maghrébins et 2,4 millions d'originaires de l'Afrique subsaharienne), soit 12,2 % de la population métropolitaine actuelle. En 2006, cette population immigrée contribuait à hauteur de 17 % à la natalité.

Or, si l'immigration rapporte au secteur privé beaucoup plus qu'elle ne lui coûte, elle coûte en revanche au secteur public beaucoup plus qu'elle ne lui rapporte.

Le coût global de l'immigration a en effet été chiffré. Selon une étude de Contribuables Associés rédigée par Jean-Paul Gourévitch, *Le coût de la politique migratoire de la France*, les dépenses que l'État consent pour l'immigration se montent aujourd'hui à 79,4 milliards d'euros par an, dont près des trois-quarts (58,6 milliards) relèvent des coûts sociaux. Les recettes s'élevant à 48,9 milliards d'euros, dont les deux tiers sont dus à la fiscalité directe (État et collectivités locales) et aux impôts indirects (TVA et TIPP), le déficit global pour les finances publiques se monte à 30,4 milliards d'euros, soit 1,56 point de PIB. On notera que le coût non marchand de l'immigration n'est pas pris en compte ici. Gourévitch précise que « les études conduites outre-Manche et outre-Atlantique montrent



A l'instar du patronat français, Francis Bouygues (buste des Ateliers du Prisme de Jean Tesar) a longtemps plaidé pour le regroupement familial, notamment dans la fameuse émission *Les dossiers de l'écran* (1970). Un vœu comblé par le président Giscard d'Estaing qui promulguera la loi de 1976.

que l'immigration n'a pas d'effet globalement positif sur les finances publiques tant que l'immigration de peuplement, qui coûte à l'État plus qu'elle ne rapporte, reste supérieure à l'immigration de main-d'œuvre, qui rapporte un peu plus qu'elle ne coûte quand elle n'est pas clandestine »<sup>8</sup>. Il ajoute que si, aux déficits dus à l'immigration, on ajoute ceux qui résultent de l'expatriation, soit plus de 11 milliards d'euros de dépenses et de manque à gagner pour l'État, « le coût de la politique migratoire de la France s'établit aujourd'hui à 38,3 milliards d'euros, soit presque deux points de PIB »<sup>9</sup>.

La France connaît donc aujourd'hui une immigration de peuplement, conséquence directe du regroupement familial. Mais les immigrés constituent plus que jamais l'armée de réserve du capital. On ne peut qu'être frappé de voir comment les réseaux « sans-papieristes » de l'extrême gauche, qui croient trouver dans les immigrés un prolétariat de substitution, servent les intérêts du patronat. Réseaux mafieux, passeurs d'hommes et de marchandises, grands patrons, militants « humanitaires », employeurs « au noir » : tous sont adeptes de l'abolition des frontières par le libre-échange mondial. Olivier Besancenot, Laurence Parisot, même combat!

Révéléateur, par exemple, est le fait que Michael Hardt et Antonio Negri, dans leurs livres-manifeste *Empire et Multitude*<sup>10</sup>, se prononcent pour une « citoyenneté mondiale » et lancent un appel à la suppression des frontières qui aurait pour premier effet d'accélérer l'installation dans les pays développés de masses de travailleurs à bas salaires provenant du Tiers-monde ou des pays émergents. Qu'aujourd'hui, la plupart des migrants doivent leur déracinement

aux dislocations sans fin induites par la logique du marché global, que ce déracinement soit précisément ce que recherche le capitalisme pour mieux adapter l'homme au marché et enfin, subsidiairement, que l'attachement territorial fasse partie des motivations humaines, ne gêne aucunement ces deux auteurs, qui notent au contraire, avec satisfaction, que « le capital lui-même a exigé une mobilité croissante de la main-d'œuvre et des migrations continues à travers les frontières nationales »<sup>11</sup>. Le marché mondial constituerait, de leur point de vue, le cadre naturel de la « citoyenneté mondiale ». Parce qu'il « exige un espace lisse de flux non codés et déterritorialisés », le marché mondial est censé servir les intérêts de la « multitude », car « la mobilité comporte un prix à payer pour le capital qui est le désir accru de libération »<sup>12</sup>.

L'inconvénient de cette apologie du déracinement, pris comme condition première d'un « nomadisme » libérateur, est qu'elle repose sur une vision totalement irréaliste de la situation concrète des migrants. Comme l'écrivent Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, « Hardt et Negri s'illusionnent sur la capacité des flux d'immigration à être à la fois la source d'une nouvelle possibilité de valorisation du capital et la base d'un enrichissement des perspectives de la multitude. Les migrations ne sont, en effet, rien d'autre qu'un moment d'une concurrence universelle et, en soi, migrer n'est pas plus émancipateur que de rester chez soi. Le sujet "nomade" n'est pas plus enclin à la critique et à la révolte que le sujet sédentaire »<sup>13</sup>. Robert Kurz ajoute : « Aussi longtemps, que des hommes quitteront leurs proches et iront, même au risque de leur vie, chercher du travail ailleurs – pour être à la fin broyés par la moulinette du capitalisme –, ils ne seront pas plus porteurs d'émancipation que les autovalorisateurs postmodernes de l'Occident : ils n'en constituent que la variante misérable »<sup>14</sup>. Qui critique le capitalisme en approuvant l'immigration, dont la classe ouvrière est la première victime, ferait mieux de se taire. Qui critique l'immigration en restant muet sur le capitalisme devrait en faire autant. ▀

8. Jean-Paul Gourévitch, « La réalité de l'immigration », in *La Nef*, mai 2010, p. 14.

9. *Ibid.*, p. 15.

10. Michel Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Exils, Paris 2000;

*Multitude*, La Découverte, Paris 2004.

11. *Empire*, op. cit., p. 481.

12. *Ibid.*, pp. 403-404 et 312.

13. Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, *L'évanescence de la valeur. Une présentation critique du groupe Krisis*, L'Harmattan, Paris 2004, p. 126.

14. Robert Kurz, « L'Empire et ses théoriciens », in Anselm Jappe et Robert Kurz, *Les habits neufs de l'Empire. Remarques sur Negri, Hardt et Rufin*, Lignes-Léo Scheer, Paris 2003, pp. 114-115.

En direct de nos banlieues à

# Beyrouth-sur-Loire

guerre civile au prochain épisode ?

**Vous pensiez tout connaître des quartiers « sensibles » ? Pour son premier polar, Pierric Guittaut nous emmène en enfer, à *Beyrouth-sur-Loire*. Un joli petit coin de France, où les petites frappes monnaient les incendies de centres commerciaux, les hommes politiques agissent en soudards, les animateurs « sociaux » se vendent aux plus offrants et les flics noient leur cynisme dans l'alcool... Cet ex-animateur de « suivi scolaire » et journaliste dans un quotidien régional signe un petit bijou à l'écriture sèche et noire. Un livre d'hommes, comme il existe des boissons d'hommes. Du brutal, on vous dit.**

# Propos recueillis par Pascal Eysseric

## ***Beyrouth-sur-Loire*, c'est le début de la guerre civile ?**

Où, je crois qu'on peut envisager le roman sous cet angle. Dans une réalité « alternative » qui nous mènerait au pire (et à laquelle j'aimerais consacrer une trilogie de romans noirs), *Beyrouth-sur-Loire* est la première étape, celle du constat amer, violent et sans concessions de la fin de la « France » en tant que nation.

La « nation France » est morte un soir de novembre 2005 en banlieue est parisienne. Il ne nous reste malheureusement plus aujourd'hui que le « marché France », et la grande tâche du ou des futur(s) gouvernement(s) sera de nous convaincre de nous en contenter, pour justement éviter la guerre civile.

**Certains vous ont comparé à ADG, mais pour tout dire, nous, on vous voit plutôt en digne successeur d'André Héléna, avec vos personnages de perdants et de poissards. Et vous, vous vous voyez comment ?**

Je pense que la comparaison avec ADG est très flatteuse, mais usurpée. J'ai une bonne douzaine de ses polars chez moi, mais le maître avait un style canaille, un humour féroce et une gouaille que je n'ai pas. De plus, il appartenait à la fameuse génération du « néopolar », celle où les auteurs croyaient encore en l'engagement politique, ce qui n'est pas mon cas. Peu m'importe que mes lecteurs vo-



© Damien DAVID

Après ce premier coup de maître, Pierric Guittaut poursuivra sa trilogie noire, avec la parution fin 2011 du deuxième tome des aventures du commissaire Carpentel et du lieutenant libanais Jeddoun.

**« Tout le monde s'est mis d'accord sur un point: il est urgent de ne rien faire et le premier qui rompt le silence sur les banlieues est un nazi. Point final. »**

tent à l'extrême droite ou à l'extrême gauche. Mon seul « engagement » – et je le considère même comme un devoir chez un auteur de roman noir –, c'est de ne pas mentir à mes lecteurs, d'être totalement sincère dans mon processus d'écriture.

Pour André Héléna, j'avoue ne pas encore connaître son travail. On l'a comparé

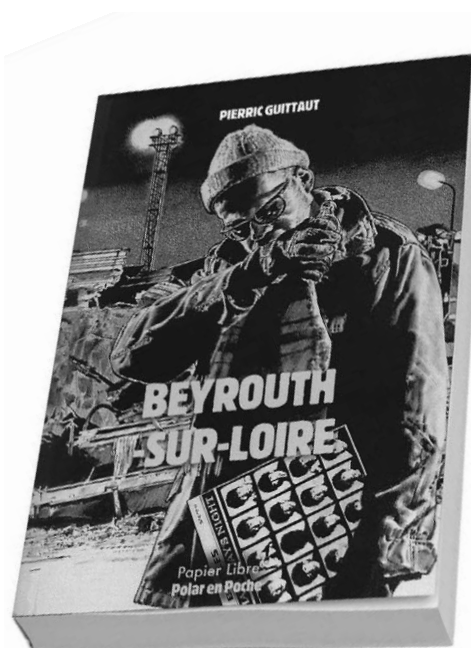
à David Goodis en son temps, alors je serais tenté de dire que c'est encore trop flatteur. Je me considère plus comme un petit bâtard improbable de James Ellroy et de Jean-Patrick Manchette: fasciné par la modernité d'Ellroy, son approche sans concessions (*Lune sanglante*, quelle claque!), et influencé par la vision sociale de Manchette, son angle plus intellectuel et plus « français » si on peut dire, sans trop de vantardise cocardière. Évidemment, je n'arrive pas encore à la cheville ni de l'un ni de l'autre, mais ce serait malhonnête de nier que ces deux auteurs en particulier m'ont nourri lors de l'écriture de *Beyrouth-sur-Loire*.

Mon maître absolu chez les auteurs américains classiques, c'est Charles Williams. Il est pour moi meilleur que Raymond Chandler, Dashiell Hammett, David Goodis ou Jim Thompson, qui ne sont pourtant pas des branques. *Je t'attends au tournant*, c'est la quintessence du roman noir des années cinquante: un bled poussiéreux, un *loser*, une blonde volcanique, une brune faussement naïve, un paquet d'oseille et un vieux mari. Classique mais imparable. Quant à *La fille des collines*, son premier roman (dont François Guérif vient de publier une nouvelle traduction chez Rivages), c'est un petit bijou: simple, intemporel, magnifique. Il faut lire et relire Charles Williams!

## Émeutes communautaires, meurtre de Juifs, magouilles politiques... Vous auriez pu choisir des thèmes moins explosifs pour votre premier roman. Pourquoi ce choix ?

La question n'est pas de savoir pourquoi moi j'évoque ces problématiques dès mon premier roman, mais plutôt pourquoi 98 % des auteurs de romans noirs français ne le font jamais? Si on envisage le roman noir comme un genre littéraire qui évoque en filigrane les problématiques sociales derrière une intrigue policière, alors comment ne pas parler des banlieues, du communautarisme, de la corruption politique, de l'individualisme, dans un roman noir qui se voudrait français?

Quand j'ai décidé d'écrire un roman noir, c'était tout bonnement impossible pour moi, après avoir vécu plusieurs années dans une « cité » et avoir connu l'envers du décor des milieux associatifs et politiques locaux, de ne pas parler de cette expérience.



« Je ne crois pas aux thèses rousseauistes. Les salauds, les lâches et les hypocrites constituent 75 % du genre humain, toutes classes sociales confondues. »

## Enfin, ce sont les méchants qui gagnent à la fin, de toute façon, il n'y a pas un seul gentil. Comment expliquez-vous cela ?

La véritable intrigue de ce roman est liée aux personnages, à leurs conflits et leur évolution. C'est cette tension, ce rapport de force permanent qui m'a intéressé et qui, je pense, traduit bien l'évolution de la société française. Nous vivons de plus en plus une guerre permanente et individuelle de chacun contre tous, au travail, sur la route, entre voisins, entre parents même. Dans ce genre de conflit, les « bons » et les gens honnêtes, assez minoritaires, n'ont aucune chance. C'est donc assez réaliste d'assister à une victoire temporaire des personnages les plus négatifs à la fin du roman.

D'une manière plus générale, je ne crois pas aux thèses rousseauistes. Les salauds, les lâches et les hypocrites constituent pour moi 75 % du genre humain, toutes classes sociales confondues et quel que soit le modèle social dans lequel ils vivent. Et je crois encore moins à l'« éducation du peuple », concept totalitaire qui ne peut qu'aboutir à des « camps ».

## Dans cette descente aux enfers, tout le monde en prend pour son grade: journalistes, policiers, politiques, militants associatifs, habitants, etc. Mais qui sont les responsables de ce désastre ?

Je ne suis ni sociologue ni politicien, mais j'y vois pour ma part la conjoncture de deux facteurs aggravants: la lâcheté politique et l'aberration idéologique.

Les politiques n'ont jamais eu le courage de s'attaquer vraiment au problème des banlieues quand les premières émeutes ont commencé à se généraliser au début des années quatre-vingt-dix. La droite parce que c'est elle qui a autorisé le regroupement familial dans les années soixante-dix et parce qu'elle avait besoin de ces populations pour faire tourner les usines, le bâtiment, tout en maintenant les salaires très bas dans un contexte de mondialisation croissante, et la gauche parce qu'elle était confronté à un « bug » de son système idéologique: les pauvres et les immigrés ne peuvent pas être coupables, c'est impossible voyons, c'est forcément la faute aux autres (blancs et riches si possible).

Tout ce petit monde s'est mis d'accord sur un point: il est urgent de ne rien faire et le premier qui rompt le silence sur les banlieues est un nazi. Point final.

Le passage au quinquennat n'a rien arrangé non plus. Désormais, on « gouverne » deux ans sur un mandat de cinq ans et le reste est passé à former des gouvernements et préparer des élections, sous l'œil vigilant des grands groupes industriels qui vous ont mis au pouvoir, et avec la superstructure ubuesque de Bruxelles en guise d'épée de Damoclès à chaque projet de loi.

Impossible dans ce cadre d'engager des réformes en banlieue qui nécessitent à la fois un vrai programme, un certain courage politique, des finances conséquentes et beaucoup de temps pour concrétiser une vision à long terme... On se contente donc de subventions et de « plans » à retombées purement électorales – et puis après tout, les pauvres, qu'ils soient noirs ou blancs, c'est bon pour le système ultra libéral, votre dernier dossier l'a très bien démontré.

## Votre description des quartiers sensibles s'appuie-t-elle sur une expérience vécue ou est-elle le fruit de votre imagination et de vos lectures ?

« **Je t'attends au tournant**, de Charles Williams, c'est la quintessence du roman noir des années cinquante: un bled poussiéreux, un *looser*, une blonde volcanique, une brune faussement naïve, un paquet d'oseille et un vieux mari. Classique mais imparable. »



© Damien DAVID

« **On s'est arrangé** pour discréditer l'honneur, lui donner un petit air pétainiste et réactionnaire, et ériger en modèle des personnages sans foi ni loi. »

J'ai vécu et travaillé plusieurs années dans des « quartiers nord ». Logé dans un F2 HLM de 36 m<sup>2</sup> avec ma future épouse, avec des voisins issus pour la majorité de l'immigration et une vieille Citroën comme première voiture. Ma femme allait bosser en vélo au McDo du coin et on gagnait à tous les deux 200 francs de moins que le seuil de pauvreté de l'époque pour un couple. C'est donc une expérience vécue au cœur et dans laquelle j'ai beaucoup puisé pour écrire mon roman. Le « quartier »,

c'était une ville dans la ville, avec sa mentalité propre et ses règles non écrites. Je m'y suis fait des amis, j'y ai passé des moments mémorables, mais j'ai aussi subi son ambiance parfois délétère, sa tension sous-jacente permanente. On s'y sent bien la plupart du temps, dans une ambiance assez chaleureuse et solidaire, et puis parfois un minot essoufflé vient vous dire qu'il y a une bagarre générale au Point Rencontre Jeunesse, ou que des Gitans se sont tirés dessus, ou encore que le centre commercial est en train de cramer! Quant on y est, on s'y habitue et ce n'est pas si impressionnant que ça vu de l'intérieur, mais ce sont des quartiers qui finissent par vous imprégner, par déteindre sur vous, et il devient très difficile d'échapper à la catégorisation mentale: « le quartier contre le centre-ville ». D'ailleurs, le centre-ville, on finit par ne plus y mettre les pieds. Le plus dur, c'est le rapport de force permanent généré par la mentalité des « lascars ». Les temps sont durs pour les faibles ou les solitaires en banlieue.

Au final, et même si ça fait dresser les cheveux sur la tête à certains, je pense que ce roman est un point de vue non négligeable sur la banlieue « provinciale » et la fameuse politique de la Ville entre 1995 et 2005...

**Michel Jeddoun, l'ancien milicien des Forces libanaises au cœur sec et à l'âme déchirée, est-il appelé à survivre à cette première aventure traumatisante ou est-il définitivement condamné ?**

Le lieutenant est parti se cacher au Liban. Il sera simplement évoqué dans le second volet de la trilogie, qui se déroule en 2016 à quelques mois de l'Euro de football en France et qui devrait paraître fin 2011 (avec le commissaire de police Antoine Carpentel comme figure centrale)... Par contre, Michel Jeddoun sera de retour dans le dernier épisode, qui devrait se situer à l'horizon 2020 et dont la rédaction devrait bientôt débiter.

**N'y a-t-il pas une once d'honneur à Beyrouth-sur-Loire? D'ailleurs, cette ville existe-t-elle ?**

L'honneur, un sentiment bien trop gênant pour nos sociétés de turbo-capitalisme! Il constitue un frein sérieux à la marchandisation à outrance: imaginez qu'on com-

mence à penser aux enfants qui fabriquent nos baskets en Asie ou à l'avenir des ouvriers des usines que nos fonds de pension délocalisent à tour de bras... On s'est donc arrangé pour discréditer le sens de l'honneur, lui donner un petit air pétainiste et réactionnaire, et ériger en modèle pour la jeunesse des personnages sans foi ni loi, motivés par la seule réussite spectaculaire (au sens debordien du terme). Rappeurs pour les années quatre-vingt-dix et stars de la « télé-réalité » pour les années 2000. Leur point commun? Être totalement dénués de neurones, de dignité et d'un quelconque sens de l'honneur.

*Beyrouth-sur-Loire* est donc un aperçu du résultat logique d'une société sans honneur, et je suis d'accord avec vous: ce n'est pas très beau à voir... Évidemment, cette ville n'existe pas en tant que telle. Je l'ai situé en bord de Loire pour l'ancrer dans l'inconscient collectif français, pour parler au plus grand nombre et bien montrer que cette problématique ne concerne pas que les grands ensembles parisiens, lyonnais ou marseillais, mais toutes les villes de France désormais. Cette ville cumule aussi tous les handicaps possibles pour proposer au final un tableau très sombre de tout ce qui pourrait aller de travers dans une agglomération de cent mille habitants. C'est donc une dystopie sociale réaliste, mais pas un documentaire. Pour le titre du roman, il s'est imposé de lui-même en référence au personnage central et à son passé de milicien au Liban, tout en évoquant le lent processus de « libanisation » qui affecte aujourd'hui la société française. Je crois qu'il perpétue la tradition des titres de romans noirs en France, où l'on trouve beaucoup de jeux de mots ou de constructions inusitées. ▶

***Beyrouth-sur-Loire* de Pierric Guittaut, Papier Libre, 240 p., 8,90 €.**



## Céline



## le casseur de vitres

En moins de 48 heures et sous la pression de Serge Klarsfeld, le ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand, a retiré Louis-Ferdinand Céline des Célébrations nationales. En revanche, Paul Ramadier, le « créateur de la vignette automobile », figure toujours parmi les impétrants. Et Hervé Bazin, et Henri Troyat... La France sait reconnaître ses grands hommes. **# Robin Turgis**

Dans ses *Entretiens avec L.-F. Céline*, Robert Poulet perçoit celui-ci comme « le seul casseur de vitres qui [...] n'ait pas fait secrètement accord avec un vitrier »<sup>1</sup>. Pour André Smith, « ce mot donne le ton de l'œuvre célinienne. Il annonce combien le côté nihiliste des romans et des pamphlets ne débouche sur rien »<sup>2</sup>. Et d'énumérer toutes les facettes (politique, sociale, religieuse) de l'humanité dont Céline désespère.

Pourtant, la superbe image de Robert Poulet peut s'interpréter tout autrement que par cette platitude sur un prétendu nihilisme sans recours de Céline – au sens, apparemment, où l'on dirait aujourd'hui : c'est seulement « négatif », puisque ça « ne débouche sur rien ». L'optimisme est, en effet, bien absent de l'œuvre célinienne<sup>3</sup>, mais ce qu'éclaire le « mot » de Robert Poulet, ce sont bien plutôt les raisons du vent de libération, du sentiment d'exaltation joyeuse que suscite la lecture de *Voyage au bout de la nuit*.

Il n'est que trop vrai que prétendre « dé-

boucher sur quelque chose », lorsqu'on se mêle de casser les vitres qui nous emprisonnent, ou, si l'on préfère, qui nous séparent, de l'autre côté du mur de verre, de la « vraie vie », suppose un accord secret avec les raccommodeurs de géolè; suppose, avec l'espoir de tirer au passage un petit profit personnel de ses gesticulations, la reddition préalable au sort commun de l'humanité.

Casser les vitres sans faire affaire, c'est autre chose. Il y faut une vraie révolte, une lucidité qui démasque l'amère réalité, jusqu'à l'insupportable. Mais c'est aussi la seule ouverture possible vers ce à quoi aspirent les êtres qui ne se satisfont pas du carcan des résignés : l'émotion enfin libérée, l'accès à la vie et aux vivants – la poésie.

### La gauche s'étonne : Céline a soigné gratuitement des pauvres!

La première pierre, le casseur de vitres ne l'a-t-il pas jetée envers ses futurs confrères, lorsqu'ils agissent en corps constitué? Dans

sa thèse sur Semmelweis (1924), Céline montre comment les médecins, ces prétendus ennemis de la camarade, amènent un individu singulier à la mort après l'avoir conduit à la folie. La relation par Céline des derniers instants de *Semmelweis* annonce son œuvre future : « Il paraissait évanoui, perdu dans l'ombre, quand une dernière révolte, tout près de la fin, lui rendit la lumière et la douleur. Soudain il se dressa sur son lit [...] ». « Non, non », hurla-t-il plusieurs fois. Il semble qu'il n'y eut au fond de cet être aucune indulgence pour le sort commun, pour la Mort, et rien de possible en lui qu'une foi immense dans la vie. »

Mais au-delà de la société des médecins, c'est la société humaine tout entière qui se fait complice de la mort. Dès la Révolution française, les vitriers du futur sont en embuscade derrière les casseurs de vieux carreaux : la religion de l'Homme sera celle du sort commun. Dans *Mea Culpa*, Céline, médecin singulier (oh combien!) et écrivain singulier (oh combien!), désigne ses enne-

« **Le Panthéon?** Soit! J'accepte!... la rhonoration officielle!... assez déshonoré vivant! ma rue! mon avenue!... Oh mais attention! Pas tout seul!... Altruiste, ma loi! je veux encore deux millions d'autres rues pour deux millions d'héros 14!... et inaugurées en gaiété!... Gaiété ma force!... »

Féerie pour une autre fois

mis qui ne font qu'un : l'Homme collectif : « Voilà des siècles qu'on le fait reluire [l'Homme], qu'on élude son vrai problème pour tout de suite le faire voter... Depuis la fin des religions, c'est lui qu'on encense et qu'on soûle à toute volée de calembredaines. C'est lui toute l'Église. » Pour le faire voter, mais aussi pour l'envoyer au casse-pipe. Car le paradoxe de cet Homme placé sur piédestal, c'est qu'il est aussi ce manant qui doit choisir son maître et aller se faire tuer gratis, la fleur au fusil, en 14 comme en 39. Quand Céline répète que « la mort est la vérité de la vie », c'est en ce sens-là : cet Homme n'est sur terre que pour mourir. Que pourrait-il vouloir d'autre, lui qui a renoncé à sa singularité pour une royauté fantoche ?

Avec Ubu, Alfred Jarry a parfaitement incarné, non un futur dictateur, comme on le pense communément, mais bien cet Homme-roi dans son obésité vacharde et totalitaire. Car cet Homme cocufié est aussi prêt à commettre toutes les saloperies envers celui qui ne lui ressemble pas. Et comment pourrait-il en être autrement puisqu'en échange de sa soumission, il est inattaquable ? La religion de l'Homme se veut au-delà de toute critique : prenant celui-ci à la fois pour objet et pour sujet, elle veut son bien, et seulement son bien, ici et maintenant.

Face à cette prétention totalitaire, qui-conque entend parler le langage du particulier est contraint d'user d'humour, et même, à la mesure du Sacro-Saint auquel il s'oppose, d'humour noir. C'est ainsi que les humoristes noirs sont nombreux tout au long des deux siècles succédant à la Révolution française ; parfois même la précèdent-ils comme la face obscure et implicitement critique des « Lumières ». André Breton en a dressé une intéressante anthologie, dans laquelle Céline est absent. Pourtant, Céline est un humoriste que nul ne saurait nier, et souvent un humoriste noir ; qu'on se souvienne, dans *Voyage*, de cette description de la distribution de viande animale après la boucherie humaine.

Dans son anthologie, Breton cite Swift : « J'ai toujours détesté toutes les nations, professions ou communautés, et je ne puis aimer que des individus. J'abhorre et je hais surtout l'animal qui porte le nom d'homme, bien que j'aime de tout mon cœur Jean, Pierre, Thomas, etc. »<sup>4</sup> Transposée, cette citation pourrait presque entièrement s'appliquer à Céline. On s'étonne parfois que cet « abominable personnage nihiliste et antisémite » ait eu une attitude si bonne ou si amicale envers ses ma-



En 2011, la République honore ses morts sous l'œil vigilant de Serge Klarsfeld (en bas) : Paul Ramadier (ci-dessus) y a droit, pas Céline l'infréquentable !

lades ou relations diverses (n'en excluant ni Juifs ni résistants). On s'étonne surtout, chez les « gens de gauche », qu'il ait pu soigner gratuitement des pauvres qui s'appelaient forcément Jean, Pierre ou Thomas, et non pas pompes à fric, comme chez certains médecins qui se prennent pour des vitriers. Ces gens ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre, que dans la vie quotidienne, Céline se comportait comme tout un chacun (ou comme tout un chacun devrait se comporter) avec les individus réels qu'il rencontrait, et qu'à l'image de Swift, il n'avait de haine que pour les entités abstraites... et ceux qui identifient leur propre être à ces entités.

Pour Céline, la religion de l'Homme trouve sa vérité et son terme dans le communisme : « Ce qui séduit dans le Communisme, l'immense avantage à vrai dire, c'est

qu'il va nous démasquer l'Homme, enfin ! » Dans *Mea culpa*, il décrit le « grand mensonge » du système soviétique : l'idéologie supposée généreuse de la Communauté humaine réalisée pare de ses atours l'exploitation la plus brutale. Mais la source du mal ne se trouve pas essentiellement dans le décalage entre communismes « réel » et « idéal », mais plutôt dans le *communisme même*, idéal compris. Le communisme est le règne de l'Homme – de l'Homme délivré de ses chaînes, de toutes les fausses obligations qui lui pesaient, et qui entend bien vivre enfin selon sa nature, en compagnie de tous ses semblables. C'est l'Homme collectif accompli. Et il apparaît pour ce qu'il est : la somme des *petits hommes* interchangeable, membres indifférenciés de l'espèce. Céline décrit ainsi le petit homme : « Il a le goût des fausses valeurs, il est singe. Il est corrompu... Il est fainéant d'âme... il n'aime que ce qui est cher ! ou à défaut ce qui lui semble tel ! Il vénère la force. Il méprise le faible. Il est crâneur, il est vain ! Il soutient toujours le "faisan". Visuel avant tout, faut que ça se voye. Il va au néon comme la mouche. » On pense à Nietzsche, dont le Zarathoustra prophétise : « Hélas, le temps est proche du plus misérable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même. Voici ! Je vous montre le dernier homme... »

Dans *Les beaux draps*, enfin, Céline va affiner le tableau en prônant un *communisme Labiche* comme contribution à la Révolution nationale ! Ce « communisme Labiche », c'est « tout le monde petit propriétaire », autrement dit la vérité du communisme matérialiste : l'égalitarisme dans la médiocrité, le « partage » de l'avidité mesquine. « Voyons mesquin, voyons médiocre, s'écrie-t-il, nous serons sûrs de ne pas nous tromper. Voyons le malade tel qu'il se trouve, point comment les apôtres *l'imaginent*, avide de grande transformation. » Le communisme Labiche, c'est le rêve réalisé du petit homme, tel que le communisme marxiste l'a dévoilé. Faisons donc mine de le satisfaire, pour nous débarrasser de

1. Robert Poulet, *Mon ami Bardamu. Entretiens familiaux avec L.F. Céline*, Plon, Paris 1971.

2. André Smith, « Céline et la notion de complot », in *Études littéraires*, 1971, repris dans *Le Petit Célinien*, n° 73, 75 et 76 <<http://lepetitcelinien.blogspot.com>>. Le même auteur avait publié en 1963 un livre au titre explicite : *La nuit de Louis-Ferdinand Céline*.

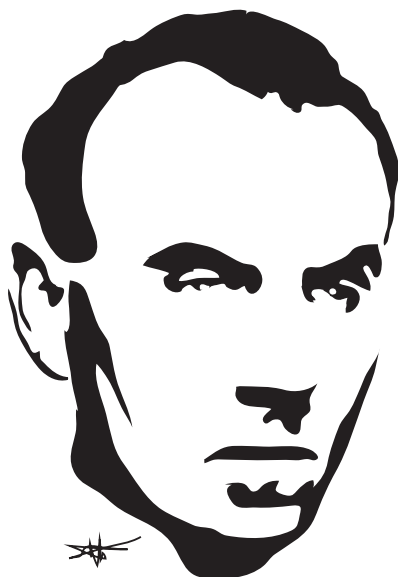
3. Dans *Mea culpa* (suivi de *La vie et l'œuvre de Semmelweis*, Denoël et Steele, Paris 1937), Céline écrit : « Massacres par myriades, toutes les guerres depuis le Déluge ont eu pour musique l'Optimisme... Tous les assassins voient l'avenir en rose ; ça fait partie du métier. »

4. André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Jean-Jacques Pauvert, Paris 1966.

l'obsession de ses revendications! et passer à ce qui importe vraiment... À savoir: « En chacun délivrer l'artiste! lui rendre la clef du ciel ».

Là encore, Céline rejoint Nietzsche, qui savait que le véritable nihilisme, l'annihilation dans le sort commun, est le fait du troupeau que ses bergers mènent à l'abattoir, non pas des révoltés qui veulent « dépasser l'homme » – qu'il n'est pas le fait des casseurs de vitres, mais des zélés raccommodeurs. De même que Nietzsche exhibe le « dernier homme » pour appeler la venue du « Surhomme », c'est-à-dire de celui qui surmonte l'humanité collective (et non pas, comme on le prétend souvent, d'un avatar biologique de l'espèce!), de même, le petit homme du communisme Labiche une fois repu, pourrait apparaître l'homme-poète, artiste, qu'il bridait...

Cette poésie qui vit enfouie en chacun et qui lutte contre le petit homme pour éclore, dans plusieurs lettres Céline en parle comme d'un « secret ». Ainsi écrit-il à la pianiste Lucienne Delforge à propos de son jeu: « Enfin, tout est possible, sauf que je t'oublie, ton terrible secret, petite fée des airs. » Et de surenchérir après un concert: « Ce fut tout à fait admirable – un profond enchantement. La maîtrise, la sécurité, la fougue, tout y est. Enfin surtout cet appel magique, ce secret dont j'ai tant besoin. Je ne sais pas ce que je deviendrais si tu venais à ne plus jouer »<sup>5</sup>. De même s'adressait-il au musicologue André Cœuroy en ces termes: « C'est avec joie que je reçois votre livre sur le Peuple et la Musique [...] En le parcourant je vois déjà que vous touchez au grand secret [...] Un tel sujet c'est le monde! "Donnez-moi le droit d'écrire les chansons d'un peuple". Je serai bien au-dessus de celui qui fait les lois »<sup>6</sup>. Céline voyait dans la danse et la musique la



singularité poétique qui dépasse le « sort commun ». Il ne concevait l'écriture romanesque que de façon musicale et, pour ainsi dire, dansante, seule à même de rendre l'émotion. Dans ses *Entretiens avec le professeur Y*, il utilise la métaphore du « métro émotif » aux rails profilés qui ne connaît plus d'obstacles internes, plus de stations, ni d'obstacles externes, puisqu'il y a embarqué toute la commune surface: « Les maisons, les bonshommes, les briques, les rombières, les petits pâtisseries, les vélos, les automobiles, les midinettes, les flics avec! entassés, "pilés émotifs"!... dans mon métro émotif! Je laisse rien à la Surface!... tout dans mon transport magique! [...] Plus un camion qui vous harponne! l'artiste que vous êtes! votre métro s'arrête à rien! [...] les immeubles de sept étages!... les féroces grondants autobus! Je laisse rien à la Surface! [...] J'emène tout »<sup>7</sup>. Par cette métaphore, Céline renverse le rapport de la vie quotidienne au « secret » qui est enfoui: l'Humanité et ses accessoires sont emportés dans le tourbillon de la vie poétique. Dans la pensée comme

dans l'écriture de Céline, le passage du petit homme à l'homme-poète se réalise. Chacun devient ce qu'il est: « Tout homme ayant un cœur qui bat possède aussi sa chanson, sa petite musique personnelle, son rythme enchanteur au fond de ses 36°8, autrement il vivrait pas. La nature est assez bourrelle, elle nous force assez à manger, à rechercher la boustiffe, par tombereaux, par tonnes, pour entretenir sa chaleur, elle peut bien mettre un peu de drôlerie au fond de cette damnée carcasse. Ce luxe est payé »<sup>8</sup>.

## Céline, successeur d'une vieille tradition « anarcho-fasciste »

Dans une lettre adressée à Pierre Loeb le 23 avril 1947, Antonin Artaud écrivait: « Que fut Baudelaire, que furent Edgar Poe, Nietzsche, Gérard de Nerval Des corps qui mangèrent, digèrent, dormirent, ronflèrent une fois par nuit, chèrent entre 25 000 et 30 000 fois et en face de 30 ou 40 mille repas 40 mille sommeils 40 mille ronflements 40 (mille) bouches sûres et aigries au réveil ont à présenter 50 poèmes, vraiment ce n'est pas assez, et l'équilibre entre la production magique et la production automatique est très loin d'être maintenu, il est abominablement rompu, mais la réalité humaine, Pierre Loeb, n'est pas cela. Nous sommes 50 poèmes, le reste ce n'est pas nous mais le néant qui nous habille, se rit de nous d'abord, vit de nous ensuite »

Il est fortement improbable que le détenu psychiatrique de Ville-Evrard, puis de Rodez dans les années quarante, ait pu lire *Les beaux draps* du futur détenu politique de Copenhague. La rencontre est intellectuelle, spirituelle, et d'autant plus passionnante. Elle rompt le cordon sanitaire qui a été établi entre Céline et « les autres », écrivains et poètes. L'antisémitisme et le « nihilisme » de Céline l'enfermeraient à jamais dans une bulle où son génie serait purement stylistique et où sa pensée ne pourrait trouver de point d'accroche avec toute autre. Enfermement largement admis et conforté par la plupart des céliens qui s'appuient sur les déclarations défensives de l'écrivain, après guerre, rejetant les idées au bénéfice du style. Or, avec Nietzsche et Artaud, la liste de ses alter ego n'est pas close. On a vu que la passion de la singularité unis-

En 1932, Louis-Ferdinand Céline reçoit le prix Renaudot pour *Voyage au bout de la nuit*.



**En retirant** Céline des Célébrations nationales à la veille de la cérémonie, le ministère de la Culture a fait la joie des collectionneurs qui ont sauvé du pilon quelques livrets honnis, désormais hors de prix...



Sur la dalle du tombeau de Céline, au cimetière de Meudon, les galets rapportés il y a cinquante ans de la côte atlantique par Lucette n'ont pas bougé.

saît Céline et Swift, le misanthrope. De même, la critique de l'Homme-roi était partagée par Céline et Jarry, l'humoriste. Tous les poètes authentiques sont des « casseurs de vitres qui n'ont pas fait secrètement accord avec un vitrier ». Dans sa lettre, Artaud en cite. Parmi eux, Baudelaire, qui préfaça ses *Fleurs du mal* par une violente charge contre le Saint Progrès (charge que Céline appréciait) : « Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion »...

Une autre rencontre, admise, celle-ci, puisqu'elle accablait Céline en le désignant comme le successeur d'une vieille tradition « anarcho-fasciste », c'est celle avec Georges Darien, auteur, entre autres, du *Voleur*<sup>9</sup>. Dans *Voyage au bout de la nuit*, Céline met en scène un personnage, Princhar, qui s'en prend violemment à la Révolution française et à ses philosophes comme au fondement de la folie guerrière : « Vive Diderot, qu'ils ont gueulé et puis "Bravo Voltaire". En voilà au moins des philosophes [...] Voilà au moins des gens qui ne laissent pas crever dans l'ignorance et le fétichisme le bon peuple [...] Ils l'émancipent [...] Que tout le monde sache d'abord lire les journaux! C'est le salut! Nom de Dieu! Et en vitesse! Plus d'illettrés! Il en faut plus! Rien que des soldats citoyens! Qui votent! Qui lisent! Et qui se battent! » Dans *Le voleur*, un bourgeois jovial déclare à un compagnon de voyage : « L'instruction donne de la patience, mon cher monsieur. Elle donne une patience d'ange aux déshérités. Croyez-vous que si les Français d'aujourd'hui ne savaient pas lire, ils supporteraient ce qu'ils

endurent? Quelle plaisanterie. Ce qu'il faut maintenant, c'est répandre habilement, encore davantage le goût de la lecture [...] Il faudrait créer des bibliothèques partout [...] et l'on rendrait la lecture obligatoire, comme l'instruction, comme le service militaire. L'école, la caserne, la bibliothèque; voilà la trilogie »<sup>10</sup>.

*Le Voleur* est le livre qui m'a inspiré la même exaltation que *Voyage au bout de la nuit*, car on y trouve le même déblaiement radical de tout ce qui nous encombre, de tout ce qui empêche l'accès à la « Musique », à la « Beauté » qui « sont en nous et nulle part ailleurs dans le monde insensible qui nous entoure », comme écrit Céline dans *Semmelweis*. André Breton fait l'éloge du *Voleur* et de Darien en ces termes : « L'agressivité à l'égard de tous les groupements humains constitués (tant pour le maintien de la bourgeoisie que contre elle), que la société, de son vivant, ne pouvait manquer de lui faire payer cher, répond ici aux blessures de ce cœur trop grand et trop bien battant pour ne pas heurter en tous sens les parois de la cage [...] Ne peuvent prétendre à cette clarté des yeux confinant à la clairvoyance que ceux qui, comme Swift ou Darien, ont d'emblée été soulevés par l'indignation »<sup>11</sup>. Une appréciation de Darien par Breton qui pourrait parfaitement s'appliquer à Céline... Plus loin, André Breton cite l'autoportrait que Darien s'est tracé dans *Les pharisiens* : « Et, de la compulsion de ses souvenirs douloureux, il était entré en lui une grande haine des tortionnaires et un grand dégoût des torturés. De sorte qu'il lui arrivait de souhaiter ardemment le bonheur des misérables, tout en restant convaincu, le plus souvent, que la seule chose méritée qui

pût leur advenir était d'être, de temps en temps, massacrés en masse. » Et Breton de conclure : « Darien homme révolté, s'il en fut, reste à ce jour la plus haute incarnation de l'Unique qu'a voulu Stirner. »

Voilà la dernière rencontre entre Céline et ses *alter ego* : Max Stirner autour duquel on dressa les mêmes barbelés. Les marxistes considéraient l'unicité qu'il revendique comme une idée petite-bourgeoise et nihiliste qui nierait tout rapport social, alors que lui a toujours pensé l'association des Uniques, des êtres singuliers... Association qui est déjà *manifeste* entre Céline et ses *alter ego*, car les casseurs de vitres de tous les pays et de toutes les époques n'ont pas à s'unir. Ils sont unis par le « secret » qu'ils portent au jour : l'homme poétique qui défie le sort commun, qui défie la mort de Louis-Ferdinand Céline. « Périr par la danseuse », tel était son souhait<sup>12</sup> : « Je veux bien calancher, tu sais, comme tout le monde... mais pas dans un vase de nuit... par une onde... par une belle onde... la plus dansante... la plus émue... » ▶

5. *Lettres*, Gallimard, Paris 2009.

6. *Ibid.*

7. *Entretiens avec le professeur Y*, Gallimard, Paris 1955.

8. *Les beaux draps*, Nouvelles éditions françaises, Paris 1941. Henri Godard fait de cette citation, en la tronquant, la preuve du racisme de Céline qui identifierait l'individu à son rythme biologique : « En privilégiant dans le style sa "musique" et plus précisément le rythme, Céline se rapproche du plus intime de sa préoccupation. Car il existe un rythme biologique, "interne", "naturel" [...] Il arrive à Céline d'envisager que cela puisse y avoir été inscrit par l'histoire de l'individu [...] Mais naturellement, il tend bien plutôt à voir le résultat de l'héritage biologique. Et donc pour une part décisive, de la "race" » (*Préface à Céline, Romans I*, Gallimard, Paris 1981). Ainsi il y aurait pour Céline un rythme biologique qui déterminerait l'individu et l'emprisonnerait dans sa race. Dans le cas de ce passage des *Beaux draps*, c'est un *contre-sens absolu*. « Son rythme enchanteur au fond de ses 36°8 » signifie tout au contraire que cet *enchantement* n'est pas réductible à la nature, comme le confirme la suite, non citée par Henri Godard : « Ce luxe est payé » par la *contrainte naturelle*.

9. Dans *Céline ou l'art de la contradiction* (PUF, Paris 1990), Marie-Christine Bellosta rassemble une documentation précise et éclairante sur les idées auxquelles Céline s'est réellement frotté, lors de la gestation de *Voyage*, pour mieux élaborer la pensée de sa propre expérience : de Barbusse et du courant de la « littérature prolétarienne » au *Bas les cœurs!* de Darien, en passant par Freud et les moralistes classiques. Mais c'est pour en conclure que cet itinéraire complexe témoigne tout bonnement chez Céline du « choix de détourner, au profit de son idéologie réactionnaire, la démarche prolétarienne » et d'« exhiber une posture morale infantile », l'« épiphanie du moi abject » – par le biais du style de l'« émotion directe », « conforme », il fallait y penser, « à son idéologie »... fasciste! Elle reconnaît aussi la parenté de Céline avec Stirner, puisqu'il a été établi par les stalinien des années 1930 que celui-ci était, en 1845, le précurseur du fascisme!

10. Georges Darien, *Le voleur*, Jean-Jacques Pauvert, Paris 1955.

11. André Breton, « Darien le maudit », in *Perspective cavalière*, Gallimard, Paris 1970.

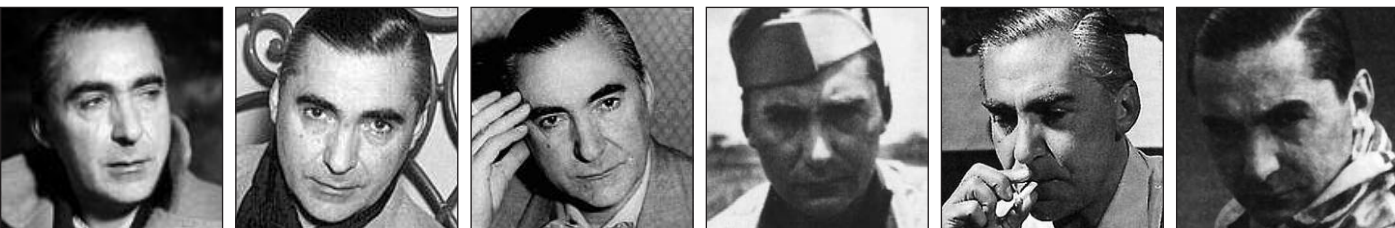
12. *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, Paris 1937.

# Fratelli d'Italia

## Saint Malaparte, comédien et martyr

On croyait tout connaître du phénomène Malaparte, animal d'exception, souvent présenté comme la « plus forte plume du fascisme », l'un des personnages les plus envoûtants de la galaxie mussolinienne, pourtant riche en curiosités, mais l'exceptionnelle somme biographique que vient de lui consacrer Maurizio Serra, *Malaparte. Vies et légendes*, nous révèle un homme encore plus fascinant qu'on ne l'imaginait, aussi peu fiable politiquement qu'il aura été grand littérairement.

# François Bousquet



Né Kurt-Erich Suckert en 1898 en Toscane, d'un père allemand et d'une mère lombarde, Malaparte se voyait en Napoléon des lettres. D'où le changement de patronyme dûment enregistré par l'état civil italien : il sera Curzio Malaparte, l'anti-Bonaparte. « Je perdrai à Austerlitz et je gagnerai à Waterloo », fanfaronnait-il. Engagé volontaire à seize ans dans la Légion garibaldienne aux côtés des Français, puis dans les rangs de l'armée italienne, il fera la Grande Guerre en première ligne, d'où il reviendra blessé et gazé, tant et si bien qu'il mourut prématurément, en 1957, d'un cancer aux poumons. Les tranchées resteront la grande expérience de sa vie, « antichambre » d'un fascisme qui le séduira d'emblée, renvoyant dans le néant cette « Italietta » étriquée et bigote qui le révoltait, tout en lui permettant de poursuivre l'aventure des *arditi*, ces soldats italiens de la Grande Guerre, dont les plus audacieux prirent Fiume avec D'Annunzio, en 1919.

Proche des *squadristi*, bandes noires armées à l'origine des Faisceaux, nourri de syndicalisme révolutionnaire, il restera fasciste jusqu'au bout, même s'il ne renoncera jamais à sa liberté de parole, dénonçant l'embourgeoisement du régime visible à l'embonpoint grandissant du Duce, ne lui ménageant ni la louange ni la critique, en

enfant terrible et fils prodige qui voyait ingénument dans les dictateurs l'« histoire du monde à cheval », pour reprendre la formule de Hegel à propos de Napoléon. De tels personnages confortaient son évangile de la force : Mussolini marchant sur Rome, les bolcheviks prenant le Palais d'hiver, qu'il célébrera à sa manière, inimitable, dans *Le sourire de Lénine* (1929) et *La Volga naît en Europe* (1943).

C'était une sorte de Chateaubriand transalpin traînant dans ses bagages un condottiere des lettres, flamboyant, mythomane et incendiaire, frondeur à la manière du cardinal de Retz, amoureux des coups de force, auteur d'une *Technique du coup d'État* (1931), parue d'abord en français, à l'initiative de Daniel Halévy, bréviaire de tous les révolutionnaires du XX<sup>e</sup> siècle.

Il y avait en lui un mélange explosif de grand seigneur et de majordome, de putschiste et de courtisan, de visionnaire et de matamore. Il pouvait être hautain comme l'Everest, insupportable comme une diva, dédaigneux comme un prince déchu, s'habillant avec les soins d'une femme du monde, veillant au moindre bouton, généralement nacré, tout en vouant un culte inébranlable à sa personne.

Svelte, rasé de près, épilé, les cheveux la-

qués, il offrait, jeune, l'allure d'un soldat de plomb et d'une poupée de cire, en homme qui affectionnait les uniformes bien cintrés et les gens bien coiffés, du barbier à la duchesse. Outre cela, il collectionnait les duels, une vingtaine au total, la plupart gagnés, réglant ses différends à coups de fleuret et d'épigrammes meurtrières, même s'il ne dédaignait pas les coups tordus. Pour le reste, c'était un paon en pleine parade amoureuse, couvert de belles aristocrates qu'il promenait négligemment comme des lévriers de race. Mais aux humains, il préférerait de loin la compagnie des animaux et plus spécialement celle de son chien Fedo.

### Bon prince, Mussolini tolérait ses incartades

S'il y a eu dans le fascisme un côté comédie italienne, c'est chez lui qu'il a été le plus visible. Ses rodomontades, sa fantaisie, son individualisme en feront un allié peu sûr pour Mussolini, qui n'en restera pas moins le modèle admiré, envié, haï. Ote-toi de mon soleil, semble lui dire obstinément Malaparte, qui lui consacra par dépit amoureux un pamphlet, *Le Caméléon*, rédigé en 1926-1927, dont la publication sera prudemment ajournée, publié

**Il y avait** en lui un mélange explosif de grand seigneur et de majordome, de putschiste et de courtisan, de visionnaire et de matamore. Il pouvait être hautain comme l'Everest, insupportable comme une diva.

seulement en 1948, dans une version largement remaniée.

Après-guerre, son auteur transformera en protestation grandiloquente et acte de dissidence sa pseudo-rupture avec le fascisme, mais en réalité, elle n'eut jamais la netteté rétrospective qu'il voulut bien lui donner. Sa relégation aux îles Lipari en 1931 fut confortable et bien plus brève qu'il ne le dira. Elle ne fut d'ailleurs pas tant le résultat de la publication de sa *Technique du coup d'État* que d'une intrigue de palais qui a mal tourné.

Animal à sang froid, Malaparte changeait de peau au gré des retournements de l'histoire. Ses volte-face continuelles étaient dictées par sa nature protéiforme, fantasque, plastique. Don Camaleone, Monsieur Caméléon, c'est lui finalement, n'hésitant pas à troquer le moment venu les chemises noires contre les cols Mao, après avoir servi d'officier de liaison auprès des Alliés lors du débarquement en Italie. Un professionnel de l'alternance politique, très éclectique dans ses choix (pour peu qu'ils fussent sulfureux), qui avait l'énergie du diable pour intriguer, mais aussi pour saboter maladroitement ses plans de carrière. Ses maladroites l'ont préservé d'un ralliement complet au régime qui aurait été, littérairement parlant, désastreux. Par tempérament, il en est toujours resté au « *fascismo rosso* », le fascisme rouge, où cohabitaient son amour des bottes, des coups de menton et de la révolution d'Octobre.

Bon prince, Mussolini tolérait ses incartades, allant jusqu'à lui offrir le poste convoité de correspondant de guerre en Ethiopie, dans les Balkans et sur le front de l'Est. Initiative heureuse, puisqu'elle permettra à Malaparte d'en tirer deux de ses livres les plus extraordinaires, *Kaputt* (1944) et *La peau* (1949), chronique hallucinée des horreurs du siècle. D'une occupation à l'autre, l'allemande, puis l'américaine.

### « Je suis un mensonge qui dit la vérité »

Car le voilà le grand sujet de Malaparte, l'Histoire avec un grand H, mais une histoire dont il aurait réécrit le scénario et les dialogues, lui qui ne dépeignait pas la réalité, mais la malapartisait, déchiquetant le réel, avant de le jeter en pâture à des lecteurs médusés par ses audaces d'écrivain, l'œil réglé avec la précision d'un téléobjectif. D'où les contrastes et les effets de grossissement saisissants qui émaillent ses livres. De la scène de boucherie chevaline dans *Kaputt*, quand se dressent, surgies des glaces,



La « Casa Malaparte », provocation architecturale bien dans la manière de son propriétaire, où Godard tourna *Le mépris*.

des centaines de têtes de chevaux posées sur le marbre blanc au panier rempli d'yeux humains, « vingt kilos d'yeux humains », offerts à Pavelic par ses « fidèles Oustachis ».

Malaparte croyait comme Shakespeare que l'histoire humaine est un récit plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien, sauf que cette histoire n'était pas racontée par un idiot quelconque, comme dans *Macbeth*, mais par Malaparte lui-même, *comédiente* et *tragediente*. Car avec lui, l'histoire recommençait toujours deux fois, comme dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx : d'abord en tragédie, puis en farce tragicomique.

Il avait une prédilection pour les scènes obscènes, macabres, crues, triviales. Une sorte d'euphorie sacrilège et cannibale l'habitait, qui le conduisait à peindre de préférence de grands tableaux apocalyptiques. En tant qu'artiste, c'était un boucher qui travaillait sur des carcasses de viande humaine avec des gants de soie. Un écorcheur aux manières d'esthète, qui dépeçait ses victimes avant de les embaumer. C'est ce qu'il fallait pour décrire l'apocalypse en direct et en technicolor : la campagne de Russie, le débarquement, les bombardements alliés au phosphore sur l'Allemagne.

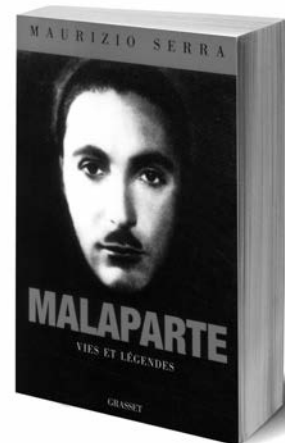
A la différence de Jean, l'auteur du livre de l'Apocalypse, Malaparte ne s'est pas réfugié sur l'île de Patmos, mais sur celle de Capri, où il a fait construire une villa funambulesque posée sur un pic rocheux, un bloc de béton à mi-chemin d'un temple az-

tèque et d'un dessin de Le Corbusier : la « Casa Malaparte », provocation architecturale bien dans la manière de son propriétaire, où Godard tourna *Le mépris*. On peut la ranger sans peine dans son œuvre complète, la mégalomanie en plus, aux côtés de sa « trilogie de la peste », *Kaputt*, *La peau* et *Il y a quelque chose de pourri* (1959), malheureusement inachevé.

On pardonne tout à Malaparte, ses revirements, son opportunisme, ses mystifications, tant la grâce de la littérature l'habitait. « Je suis un mensonge qui dit la vérité », disait Cocteau. Ainsi de Malaparte, qui fut plus grand que ses petitesesses. Il y avait en lui quelque chose qui l'a toujours sauvé : la candeur immaculée de son narcissisme. Il n'aura été fidèle qu'à lui-même. C'est sa seule ligne de conduite – moi, Curzio Malaparte, génie. Et il l'était. Nonobstant ses mensonges, il y avait trop d'éclat en lui pour que ses inventions mirobolantes viennent ternir son étoile, laquelle n'éclairait certes pas, pareille en cela à toutes les étoiles, mais miroitait de mille feux.

Malaparte n'avait pas de noyau intérieur. Ce qui comptait, c'était l'enveloppe, l'écorce, la « peau ». Pareil à Mishima, avec lequel il n'est pas sans ressemblance, il aurait pu écrire les *Mémoires d'un masque*. Un masque de toute beauté, Arlequin scintillant, tout ensemble baroque et grinçant, expressionniste et byzantin, devenu par le malheur des temps et le génie singulier qu'il logeait en lui le médecin légiste d'une époque de démence, dont il aura autopsié le cadavre avec une puissance d'évocation celinienne. Rendons grâce à Maurizio Serra de l'avoir remis à sa juste place, la première, dans une biographie magistrale, écrite directement en français. ▶

Maurizio Serra, *Malaparte. Vies et légendes*, Grasset, 640 p., 23 €.



# Wagner über alles



Placé sous la baguette de Timothée Picard, qui y signe de nombreuses notices, le *Dictionnaire encyclopédique Wagner*, récemment publié par Actes Sud, offre sans doute le panorama le plus complet sur le Maître de Bayreuth jamais proposé à ce jour au public français. Un ouvrage de près de 2500 pages à la (dé)mesure du sujet qu'il ambitionne de cerner.

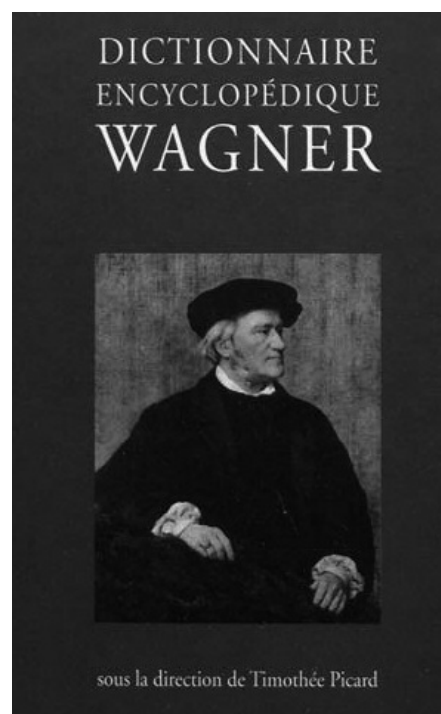
# Frédéric Guchemand

**Influences** subies ou exercées, thèmes, personnages, symboles, interprètes, commentateurs, lieux, rien (ou presque) n'a échappé à la vigilance des quelque 34 collaborateurs qui y ont œuvré. Et la part belle n'est pas accordée qu'à la musique, le projet artistique total de Richard Wagner y étant mis en relation avec les domaines picturaux, scéniques, cinématographiques et bien entendu littéraires.

Car ils furent nombreux, les écrivains qui puisèrent à la source même du wagnérisme les prétextes à leur propre démarche créa-

trice. Aussi nombreux que ceux qui lui opposèrent une réaction passionnée, interprétant la tétralogie comme une tétatologie typiquement germanique, prétentieuse, lourde, empreinte des pires présupposés nationalistes, belliqueux et antisémites.

En France, les précurseurs du wagnérisme seront Gérard de Nerval – qui évoque dès 1852 dans *Lorely* un Lohengrin dirigé par Franz Liszt... auquel il n'a pas assisté! –, Jules Champfleury, dont les aphorismes quasi hagiographiques interrogent l'idée de correspondance des arts, et enfin Théophile



Gautier. C'est d'ailleurs l'étude que ce dernier donnera en 1857 dans *Le Moniteur universel* qui attirera l'attention d'un certain Charles Baudelaire.

L'auteur des *Fleurs du mal* est pour sa part considéré à juste titre comme le véritable introducteur de Wagner en France. Dans son long article sur *Tannhäuser* à Paris, publiée le 1<sup>er</sup> avril 1861 dans *La Revue européenne*, Baudelaire évoque le l'éblouissement, proche du ravissement mystique, que lui fit éprouver cette musique: « Alors je conçus pleinement l'idée d'une âme se mouvant dans un milieu lumineux, d'une extase faite de beauté et de connaissance, et planant au-dessus et bien loin du monde naturel. »

Cet ébranlement suscitera chez le poète une vaste réflexion sur les pouvoirs réels du langage, sur les limites du texte littéraire par rapport au rendu de la musique, ou encore sur l'idée de « correspondances » en matière de sensations et d'impressions esthétiques. Au-delà de cette lecture artiste, le souci éthique transparaît également, dans la mesure où Baudelaire verra, bien avant Friedrich Nietzsche, que l'idée de rédemption est au cœur du projet wagnérien. Le drame, art absolu, permet à l'homme d'accéder aux valeurs supérieures du Beau et du Juste.

Conjuguée à l'enthousiasme de Judith Gautier, fille de Théophile, qui sera une amie proche du compositeur et une grande promotrice de son œuvre, la reconnaissance de Baudelaire prépare le terrain à toute une génération fervente. En 1885, Édouard Dujardin fonde la *Revue wagnérienne* qui, pendant trois ans, sera de ce côté-ci du Rhin un phare de rayonnement, ou, pour re-

« Alors je conçus pleinement l'idée d'une âme se mouvant dans un milieu lumineux, d'une extase faite de beauté et de connaissance, et planant au-dessus et bien loin du monde naturel. »

Charles Baudelaire à propos de *Tannhäuser*.



En montant la Tétralogie de Richard Wagner, l'Opéra national de Paris répare un oubli de plus de cinquante ans!

ou Valéry, ne sera guère séduit. Estimant que « l'incohérence est préférable à l'ordre qui déforme », il préférera toujours les mélodies erratiques, fragiles et fugaces d'un Chopin aux grandes machines de la Tétralogie, prétendant concurrencer l'éternité et galvaniser les foules. En 1918, dans *Le Coq et l'Arlequin*, Jean Cocteau parlera de Wagner comme auteur d'une « musique d'entrailles » auquel il opposera la simplicité d'une « musique française de France », dont il trouve la figuration idéale dans Satie ou... le café-concert! Claudel enfin – dont on sait qu'il ne fut jamais à un revirement près – fut en sa jeunesse un admirateur inconditionnel de Wagner, et l'on retrouve des traits de Siegfried en filigrane de son *Tête d'or* (1889). En 1938, Paul Claudel donnera cependant *Le poison wagnérien*, un pamphlet où il fait le procès de la culture allemande. Il range Wagner aux côtés de Goethe ou Nietzsche parmi les mauvais génies germaniques et souligne à quel point sa musique comporte un indéniable caractère belliqueux. *L'Or du Rhin* y est réduit à une « ratatouille boche ».

Il faudra attendre la fin des conflits mondiaux pour que Wagner redevienne une référence que l'on puisse citer sans complexe. On en trouvera l'éloge constant chez Julien Gracq, qui affirmait trouver en lui une « inépuisable orgie émotive », dans le volume posthume des *Operratiques* (1992) de Michel Leiris, où Wagner est envisagé comme un immense réservoir fantasmatique, et jusque dans la trilogie autobiographique de Alain Robbe-Grillet des années 80 et 90, où Wagner apparaît comme le « dernier homme », celui d'avant la faillite des grands récits et de la fin de l'unité du Moi. Et ce n'est là encore qu'un tour d'horizon hexagonal bien partiel! Qu'il soit partagé, disputé ou honni, Wagner demeure un monstre sacré, un langage en soi qui dépasse les frontières mêmes de son expression artistique concrète. En cela, il fait partie de la littérature et du patrimoine universel. ▀

**Dictionnaire encyclopédique Wagner, sous la direction de Thimothée Picard, Actes Sud / Cité de la Musique, 2 498 p., 79 €.**

1 Une lacune d'importance dans cette somme : aucune mention à Lucien Rebatet, dont on sait pourtant que Wagner occupe une place d'importance, non seulement dans son *Histoire de la musique*, mais aussi dans *Les deux étendards*...

prendre le mot d'Alfred Ernst, les « Actes des Apôtres de l'Église wagnérienne française ». Le projet est à la fois de divulguer et de vulgariser les opéras de Wagner au public français, par le biais de traductions et d'analyses. S'y retrouveront les signatures des plumes les plus éminentes du symbolisme et du décadentisme français, à commencer par Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam ou Catulle Mendès, mais aussi des *minores* comme René Ghil, qui creusera le sillon du *Gesamtkunstwerk* jusqu'à proposer de réconcilier poésie, musique et science!

### Inépuisable orgie émotive

Combien seront-ils qui, profondément marqués par Wagner, le revendiqueront à la fois comme source d'inspiration formelle et modèle artistique? On rappellera que Catulle Mendès dépeignit le Maître sous les traits de Hans Hammer dans son roman à clefs *Le roi vierge* (1881), inspiré par Louis II de Bavière. Que Joséphin Péladan trouva dans *Parsifal* la source de son hallucinante éthopée sur *La décadence latine*, commencée dès 1886. Que, retour de Bayreuth en 1891, Pierre Louÿs composera un chatoyant *Trophée des vulves légendaires, neuf sonnets sur les héroïnes de Wagner, rêvés au pied du Venusberg*. Et c'est sans parler de l'influence de Wagner sur le Culte du moi barrésien ou de la technique narrative du monologue intérieur, initiée en France par le susnommé Édouard Dujardin.

Mais Wagner inspira également à certains une prudente tiédeur, à commencer par Stéphane Mallarmé qui, s'il nourrissait également une approche de l'art comme religion, reprochait à ces œuvres que leur dimension spectaculaire en empêchât le parfait épa-



**Wagner?** « Une ratatouille boche » pour Paul Claudel, « une musique d'entrailles » pour Jean Cocteau, qui lui préfère « une musique française de France ».

nouissement dans le sublime. Il y aura aussi les amateurs circonspects, à l'instar d'un Camille Mauclair: en 1914, l'auteur d'une *Histoire de la musique européenne* ne pourra qu'entériner avec déception l'échec de la fusion des arts, concomitante à la fin du mouvement symboliste, et sera l'un des premiers à penser la « démythification du wagnérisme littéraire ». L'antiwagnérisme trouvera quant à lui ses figures de proue dans tout le paysage intellectuel français. André Gide, alors même qu'il côtoyait des thuriféraires comme Louÿs



# Richard Wagner et Hector Berlioz : la mésentente cordiale

« Au cher et grand auteur de *Roméo et Juliette*, l'auteur reconnaissant de *Tristan et Yseult*. » Malgré cette dédicace pleine d'attention, écrite sur la partition même de *Tristan*, que Richard Wagner a offerte à Hector Berlioz en 1860, les deux hommes ne se sont jamais réellement compris. Une querelle entre deux artistes qui avaient tout pour s'entendre.

# Jean-François Gautier



**Berlioz**, victime de sa jalousie devant les succès des opéras wagnériens ?

Berlioz était de dix ans l'aîné de Wagner. Ils se sont connus à Paris entre 1839 et 1842 lors du premier séjour français de Wagner, puis revus à Dresde en 1843, où Wagner aide Berlioz dans les répétitions de la *Fantastique* et de plusieurs pages du *Requiem*. Ils se retrouvent à Londres en 1855, où ils font assaut d'amabilités, puis à Paris en 1859, où les commentaires de Berlioz, critique musical au *Journal des Débats*, se font soudain très acerbes. Ainsi, à propos du prélude de *Tristan* : « J'ai lu et relu cette page étrange ; je l'ai écoutée avec l'attention la plus profonde et un vif désir d'en découvrir le sens ; eh bien, il faut l'avouer, je n'ai pas encore la moindre idée de ce que l'auteur a voulu faire. » Et Berlioz d'entamer, à l'égard de l'école germanique en général et de Wagner en particulier, une diatribe contre une manière d'écrire se prétendant « musique de l'avenir », qu'il qualifiera plus tard de « musique du charivari ». Berlioz y dénonce notamment l'usage vocal d'intervalles qu'il juge « enchanteurs, saugrenus et laids », et le recours dans l'harmonie aux accords de septièmes diminuées ascendantes ou descendantes, qu'il qualifie de « trucages » (ces accords de passage d'une tonalité à l'autre sont, dès cette époque, surutilisés par les organistes dans leurs improvisations, parce qu'ils facilitent à peu de frais les change-

ments de ton ; on les retrouve aujourd'hui – à l'excès – chez nombre d'instrumentistes de jazz).

Franz Liszt, désolé d'une telle querelle entre deux compositeurs qu'il appréciait par dessus tous les autres, tentera, à plusieurs reprises mais en vain, de les réconcilier. Si Richard Wagner cite une dizaine de fois Berlioz dans *Mein Leben*, notamment pour dire tout le bien qu'il pensa un temps de *Roméo et Juliette* (qui lui inspira *Tristan et Yseult*) ou de la *Fantastique*, celui-ci n'en fait jamais mention – intentionnellement – dans les innombrables pages de ses *Mémoires*. Wagner y a vu, non une incompréhension réciproque, car il disait bien entendre les œuvres de son confrère français, mais une incompréhension totale, de la part de Berlioz, de ce qu'il voulait lui-même imposer avec ses opéras : une musique totale.

Il n'est pas certain que Berlioz ne l'ait pas compris. Il avait l'oreille trop exercée et trop analytique pour manquer de déchiffrer les intentions de Wagner. Ses analyses des symphonies de Beethoven ou de son *Fidelio* avaient laissé Wagner lui-même pantois. Berlioz était-il alors victime de jalousie devant les succès des opéras wagnériens, succès que ses propres *Troyens* n'ont jamais rencontrés ? C'est possible, encore que Berlioz ait connu de confortables faveurs en Al-

**Curieusement,** c'est en Allemagne et non en France que *Les Troyens* sont le plus souvent représentés à Dresde, Leipzig, Mannheim, Hambourg, Dortmund, Dusseldorf ou Gelsenkirchen.



Caricature de Grandville parue en 1846 avec ce commentaire: « Heureusement la salle est vide, elle résiste ». Compositeur « bruyant », Berlioz est boudé par le public parisien.

qui conduit souvent à une saturation de l'espace sonore, dans le *Ring* notamment, qui laisse l'auditeur souvent médusé face à une doctrine qui se prend elle-même pour fin, mais sans avis ni plaisir quant à son intimité esthétique. C'est bien ce qui a provoqué la rupture de Nietzsche d'avec le wagnérisme, et sa soudaine idolâtrie pour l'œuvre d'un Bizet qui n'en demandait sans doute pas tant. Et aussi l'éloignement d'un Debussy à l'égard d'une œuvre dont les ambitions l'avaient séduit dans sa jeunesse. Certes, rien de cela n'exclut des pages magiques dont on trouvera des exemples à foison dans *Tristan*, dans *Parsifal* ou dans *Les Maîtres Chanteurs*. Mais il est vrai que les contraintes exercées sur l'auditeur pourvoient plus l'œuvre de Wagner en sectateurs soumis qu'en mélomanes séduits. Le prototype du festivalier admiratif et coi se croise plus facilement à Bayreuth que dans les allées du festival de la Côte-Saint-André, près de Lyon, où la mémoire de Berlioz est chaque année célébrée. Curieusement, ce n'est pas en France que *Les Troyens*, qui firent le lever de rideau de l'Opéra Bastille en 1990, sont le plus souvent représentés, mais en Allemagne, où ils ont passés au répertoire habituel de Dresde, Leipzig, Mannheim, Hambourg, Dortmund, Dusseldorf ou Gelsenkirchen. C'est sans doute que l'espace de timbres et de sonorités confrontées dans l'orchestration berliozienne laisse plus de libertés à l'imagination de l'auditeur, que la cinématographie des Leitmotive dans le déroulement de la composition wagnérienne. ▀

Allemagne. Et les arguments berlioziens sont à ce point développés que la rivalité ne suffit pas à faire comprendre sa divergence d'avec les choix assumés par Wagner. Il est plus simple – et plus exact – de reconnaître que la musique ne pouvait, selon lui, se donner un objectif « total », quoi qu'il en soit de la performance consistant à assumer tout à la fois la rédaction d'un livret et celle de la partition attenante.

### Wagner comme un petit écolier face à Berlioz

Berlioz, à l'inverse de Wagner, n'avait aucun message à délivrer, et ne souhaitait convaincre son auditeur de rien d'autre que de la qualité de l'émotion – fût-elle grinçante – produite en lui par les sons. Auto-didacte comme Wagner, écrivain comme lui, analyste sans doute plus subtil que son confrère, il refuse d'accréditer l'adage des sorcières de Shakespeare: « *Fair is foul and foul is fair* » (« le beau est horrible, et l'horrible est beau », *Macbeth* I, 1) qui lui semble de règle dans la « musique du charivari ».

Il assurait préférer l'eau tiède ou un opéra de Cimarosa à un verre de vitriol. C'était reprendre sans le vouloir les distinctions de Kant entre le sublime et l'horrible. On peut à ce propos évoquer les grincements du « Songe d'une nuit de sabbat » de la *Fantastique*: les moyens techniques sont bien ceux de l'ignoble et du grotesque, mais ils visent le sublime plus que l'horrible, ce qu'explique l'arrivée en contrepoint, sous le thème des sorcières, du thème du *Dies irae*.

Vu de l'autre côté du Rhin, le conflit porte bien sur le « total ». Si Wagner, lors de son premier séjour à Paris, avoue se sentir « petit comme un écolier à côté de Berlioz », plus tard il n'a cessé de stigmatiser l'inanité du texte des *Troyens*, impropre selon lui à supporter quelque musique que ce soit, et de regretter le « goût du grotesque » de Berlioz, qu'il dit à l'origine de tant d'« étranges faiblesses » dans sa musique. Mais le problème de la musique totale telle que Wagner la conçoit, c'est que l'intention poétique y plie à ses exigences tout à la fois la liberté de l'intuition musicale et celle des moyens techniques déployés. Ce



Richard Wagner croqué par le caricaturiste Keist en 1840.

# Le grand retour de l'ordre moral néo-bourgeois

**« Que les gauchistes et les réactionnaires se rallient à la bonne pensée sociale-libérale, que les gens du voyage se sédentarisent et que les musulmans se convertissent au christianisme ou au métissage obligatoire mondialisé! Alors, on ne reconnaîtra plus qu'une seule opinion, une seule coutume, une seule couleur. » Thibault Isabel nous annonce le nouvel ordre moral bourgeois. Sortez vos mouchoirs!**

# Thibault Isabel

**Assistons-nous** aujourd'hui à un retour de l'ordre moral, après le relatif relâchement des mœurs observé après 1968? Le problème, exprimé de cette façon, est en fait mal formulé. Car la tendance actuelle à la normativité sociale, effectivement en plein essor, a peu de choses en commun avec l'« ordre moral » du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les hommes et les femmes d'aujourd'hui éprouvent le désir d'être libres, de faire ce qu'ils veulent. Mais, naturellement, ils ne veulent pas être gênés non plus par la libre volonté des autres, qui serait alors une entrave à leur propre liberté de rester tranquilles. « L'homme est libre, du moment qu'il n'empiète pas sur la liberté de son voisin » : l'adage n'est en fait tenable que dans un monde d'extrêmes contraintes, d'extrêmes limitations, comme l'était le monde bourgeois moderne, où l'on distinguait très fortement l'ordre privé de l'ordre public, et où l'on distinguait donc aussi très fortement les différents ordres privés entre eux. On établissait une frontière nette entre ce qui était « chez moi » et ce qui était « chez l'autre ». Ce libéralisme à l'ancienne exigeait un rapport certes distancé vis-à-vis d'autrui, mais néanmoins respectueux et scrupuleux. On ne se serait pas permis de se mêler de choses qui ne nous regardaient pas; et l'on estimait à vrai dire que peu de choses nous regardaient. Il y avait « en haut », dans la sphère publique, les limites imposées par un État très largement transcendant; « en bas », dans la sphère privée, les limites imposées par les frontières entre les diverses « chasses gardées » des indivi-

dus. On était parfaitement libre, mais seulement dans la peau de chagrin qui nous restait: notre sphère privée individuelle, notre « propriété ».

Nous vivons dans un monde de limitations faibles, depuis que l'entrée dans la société de consommation nous a persuadés que tout devait être mis sans délai à notre portée. La frustration et le manque sont vécus comme des injustices, puisque la licence et la jouissance absolues nous apparaissent par habitude comme des dus. Mais si le désir doit être illimité, il ne peut plus y avoir de frontière entre l'ordre privé et l'ordre public, ni entre les différents ordres privés eux-mêmes (c'est-à-dire entre ce qui me regarde et ce qui regarde autrui). Toute frontière est une limite, donc une contrainte.

## **Le langage du devoir a été supplanté par le langage des droits**

Nous n'acceptons plus du tout le prêchi-prêcha de nos aïeux. L'homosexualité est un droit; l'avortement est un droit; et la lecture des *Fleurs du mal* en est un aussi, même si nous lisons de moins en moins de poésie. Cet état d'esprit licencieux, qui s'avère souvent très légitime, s'accompagne cependant d'un laxisme plus général qui ne va pas sans difficultés. Nous accordons une éducation plus souple et plus permissive à nos enfants, n'aimons plus recevoir toujours des consignes des fonctionnaires de l'État et n'avons cure parfois des règles de courtoisie, qui nous paraissent artificielles et dés-

uètes. Nous ne respectons plus autant qu'auparavant les figures diverses de l'autorité. Et nous nous en félicitons, car nous sommes des gens libérés: la morale ancienne n'a plus cours. Mais cet effondrement des frontières entraîne un risque considérable. Tout homme ne peut être parfaitement libre sans se soucier des limites, puisque tous les hommes ne peuvent pas exprimer simultanément des désirs illimités sans entrer en conflit, de même que tous les États ne peuvent prétendre simultanément à la domination sur l'ensemble des territoires d'une planète sans se faire la guerre. La guerre de tous contre tous est la conséquence fatale d'un effondrement des entraves symboliques. Le retour à l'ordre était pour cette raison inévitable, quoique sous une forme nouvelle, inversée, qui ne serait plus fondée sur la soumission à une morale, mais au contraire sur l'assouvissement d'un désir éminemment intéressé: la sécurité. De l'ordre moral, nous sommes par conséquent entrés dans l'ordre sécuritaire.

Une société de méfiance entraîne l'établissement d'une société de surveillance. Lorsqu'on ne peut faire confiance à personne, faute d'un patrimoine public garant d'un ordre que chacun contribuerait de lui-même à préserver, il faut surveiller tout le monde. Et l'État s'en charge très bien. La République n'est plus l'idéal qu'on se sent le devoir d'entretenir: elle est devenue le garde-chiourme de nos droits.

Bien aidé en cela par le développement ininterrompu des technologies de contrôle, le

## On met la même frénésie à enrégimenter les mœurs qu'à sécuriser le pays contre les virus exotiques et la menace d'Al-Qaida

pouvoir parvient ainsi à établir un sécuritarisme que nombre de régimes du passé lui auraient envié. Ses intentions sont pures, évidemment. Nulle théorie du complot ne doit nous convaincre que des êtres malveillants entreprennent sournoisement de nous manipuler. Le sécuritarisme s'instaure bel et bien parce que nous le plébiscitons, en dépit de quelques résistances semble-t-il assez vite surmontées. Passivement ou activement, nous acceptons la multiplication des systèmes de vidéosurveillance, le fichage de plus en plus poussé des populations, l'utilisation de techniques militaires, satellitaires et informatiques pour espionner les particuliers, l'établissement d'une « loi d'exception » pour les crimes que nous jugeons inhumains et monstrueux, l'assimilation pénale des pratiques contestataires de sabotage à du « terrorisme », etc.

Puces, caméras, bases de données et fichiers pullulent aujourd'hui et s'interconnectent de plus en plus largement : dans une journée de vie urbaine, chacun de nous est « tracé » au moins une dizaine de fois. Mais l'État n'est pas le seul responsable de ce traçage. Les entreprises utilisent maintenant Internet pour enquêter sur leurs futurs employés avant de les engager. Et les parents utilisent des *webcams* et des systèmes GPS pour surveiller les activités de leurs enfants. Il s'ensuit donc, d'une part, un flou entre la sphère publique et la sphère privée, puisque l'État, au nom d'une peur exacerbée du risque, empiète sur la zone d'intimité des citoyens. Mais, d'autre part, il s'ensuit aussi un flou entre les diverses zones privées, qui deviennent progressivement transparentes les unes aux autres. L'homme contemporain souhaite tout contrôler.

### Tout ce qui est différent constitue une menace

Le désir libre, sans contrainte, est l'ennemi de l'Autre, comme l'enseignait Jacques Lacan ; ou plutôt, le désir libre fait de l'Autre un ennemi, car toute altérité est un frein pour l'individu, une barrière qui le sépare potentiellement d'une pleine et entière satisfaction. Le désir libre est ainsi inéluctablement paranoïaque, puisque la paranoïa, c'est le déni agressif de l'altérité. Tout ce qui est différent constitue une menace. Comme, puérilement, je ne supporte pas les autres, je me persuade que les autres me haïssent afin de

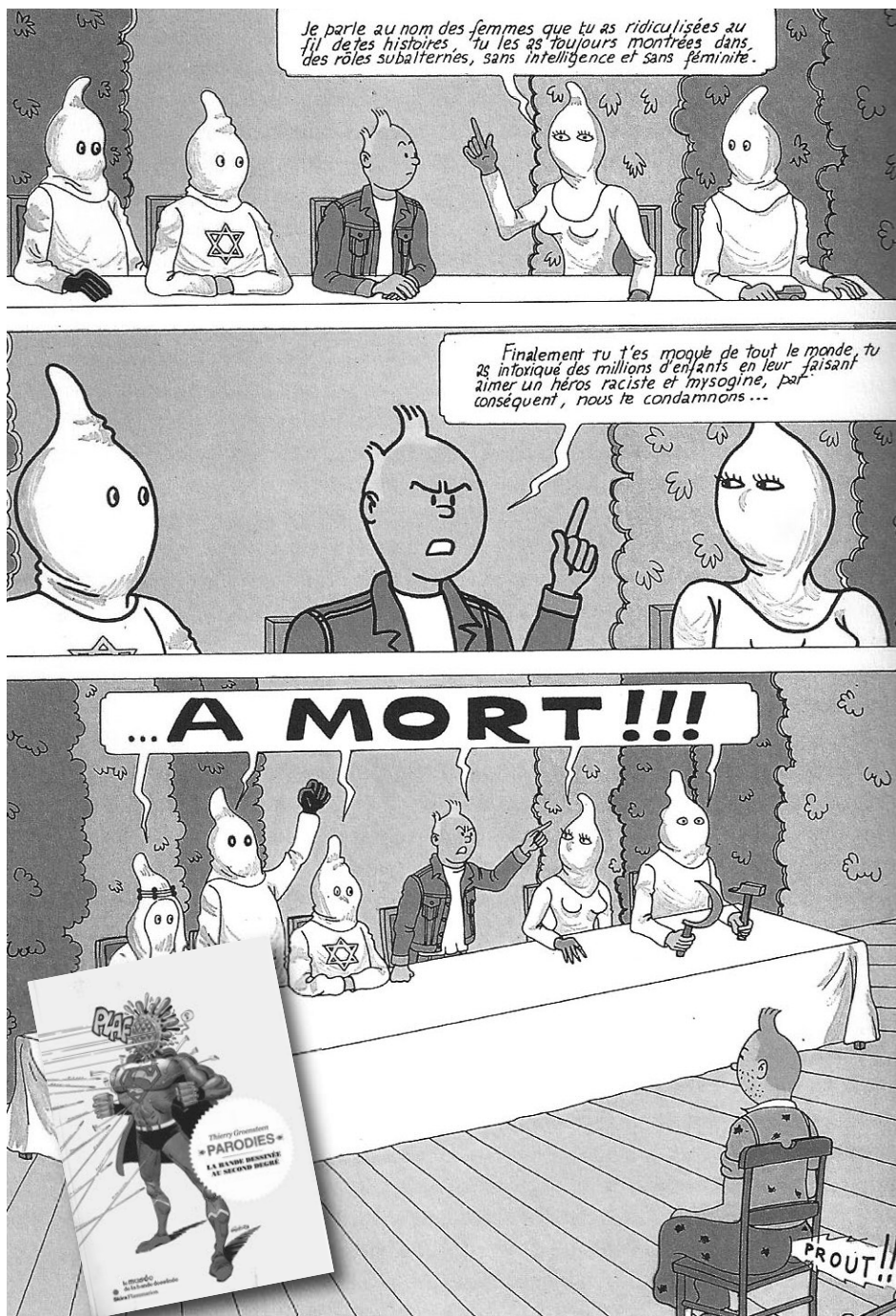


Planche de l'album parodique *Tintin à Paris* de Charles Callico (éditions Chiquita), présentée à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, à Angoulême, du 4 janvier au 24 avril 2010 et publiée dans l'indispensable livre de Thierry Groensteen *Parodies: la bande dessinée au second degré*, aux éditions Skira/Flammarion.

me donner le droit de les haïr eux-mêmes. Et j'idéalise au contraire tous ceux qui, étant mes semblables, étant des doubles narcissiques de moi-même, pourront être des alliés contre la menace commune extérieure. Bien sûr, il n'y a jamais dans le monde d'altérité ni de similarité véritables ; il y a toujours en fait des altérités et des similitudes mélangées. Mais le paranoïaque n'en a cure. Il vit dans un monde imaginaire et simplifié : il y a donc ses ennemis, qu'il rejette unilatéralement, et ses amis, avec qui il fusionne. Si un homme ou un groupe refuse de fusionner, il n'est pas amical ; c'est donc un ennemi, et cela signifie qu'il me hait. Préventivement, je suis alors dans l'obligation de le mettre hors d'état de nuire.

C'est exactement pour le même ensemble de raisons que la société actuelle tente de s'uniformiser, dans le domaine des mœurs. Autrefois, dans la société bourgeoise, la volonté d'établir un cadre moral universel reposait pour une part au moins sur une foi sincère en une vérité supérieure, à laquelle on se soumettait, et qu'on voulait inculquer aux autres. Or, bien que nous ne croyions plus à ce genre de foi ou de soumission, il serait bien irréaliste de dire que nous accueillons la diversité culturelle avec davantage d'enthousiasme qu'au cours des deux siècles précédents. Dans tous les pays industrialisés, pour ainsi dire sans exception, l'immigration massive entraîne des

tensions ethniques d'envergure : en Occident, on voudrait pouvoir manger des plats certifiés « sans aliment halal » ou « 100 % laïques », y compris dans les restaurants implantés au beau milieu de quartiers à très large majorité musulmane (de même qu'en terre islamique on brûlerait probablement quiconque aurait la témérité d'ouvrir un restaurant qui servirait du porc). Plus encore, le désir d'uniformisation culturelle touche toutes les catégories de population, bien au-delà des communautés ethniques. Ce que la majorité souhaite, en matière de mœurs, elle l'impose à chacun. L'explication tient à ce que le sentiment de sécurité implique l'homogénéité. Lorsqu'une population cède à la paranoïa et se sent menacée, elle désire niveler le corps social pour le rendre moins effrayant. On met la même frénésie à enrégimenter les mœurs qu'à sécuriser le pays contre les virus exotiques et la menace d'Al-Qaïda.

Ce qu'on tolérait encore tacitement au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, sans pour autant toujours le cautionner, finit au début du XXI<sup>e</sup> siècle par faire l'objet d'une persécution farouche. Les affaires de pédophilie suscitaient déjà l'indignation, mais elles n'étaient pas érigées en psychodrames à l'échelle nationale, et on les étouffait d'ailleurs le plus souvent, jusque dans les familles elles-mêmes; on réprouvait la prostitution, mais la loi n'instaurait pas de « délit de racolage » et les footballeurs qui recouraient aux services de péripatéticiennes, adultes ou mineures, n'étaient pas menacés de suspension dans leur équipe; on regrettait que l'absorption excessive d'alcool pût parfois occasionner des troubles à l'ordre public ou que la consommation irrespectueuse de tabac en présence de tiers suscitât régulièrement une gêne et un inconfort, mais on ne songeait pas vraiment à interdire ces substances, que ce fût par des restrictions légales ou par une taxation exorbitante; on encourageait les conducteurs à utiliser leur ceinture de sécurité au volant, mais on estimait que ce genre de précautions relevaient exclusivement de la responsabilité personnelle; les propos anticonformistes étaient jugés avec mépris et dédain, mais on ne sanctionnait pas pénalement ceux qui affichaient trop ouvertement des opinions jugées « incorrectes » sur des sujets sensibles, etc. Une multitude d'interventions récentes dans le champ politique ou médiatique nous ont apporté la preuve qu'il n'en va plus de même aujourd'hui.

On comprend mieux aussi, dans ces conditions, l'idéalisation contemporaine de l'enfance. L'enfance est innocente, s'ima-



Une nouvelle mode de communication sociale qui nous vient des États-Unis : l'utilisation de la peur qui, selon plusieurs études comportementales, permet de mieux toucher le jeune public.

gine-t-on – en tout cas, elle est malléable, et les parents en font ce qu'ils veulent. Le monde de l'enfant est une bulle d'oxygène où l'on vient se ressourcer, après avoir été exposé au climat de rivalité, de suspicion et de rancœur qui règne partout ailleurs dans nos vies : au bureau, en famille, en couple. Et l'on ne peut être surpris non plus que, dans un tel contexte, Roman Polanski devienne réellement l'incarnation du diable, même en France, où il avait pourtant été accueilli après ses démêlés avec la justice américaine, en 1977 : l'auteur de *Rosemary's Baby* n'est-il pas cet être odieux qui copula à plus de quarante ans avec une jeune adolescente à peine pubère, et qui organisait d'épouvantables orgies dans son palais californien ?

## Uniformiser le monde pour le sécuriser

La normativité sociale postmoderne ne traduit pas un retour de l'ordre moral du XIX<sup>e</sup> siècle. Notre normativité sociale en est à vrai dire l'exact opposé. L'ordre moral bourgeois était au moins partiellement basé sur la contrainte, l'acceptation des limites, la séparation du public et du privé; notre psychologie collective est de plus en plus exclusivement basée sur la spontanéité, le refus des entraves et le brouillage des ordres et des repères. Le retour en grâce de la répression n'exprime pas la soumission du surmoi à une loi extérieure, mais le désir purement pulsionnel d'imposer nos aspirations à tous les autres, d'uniformiser le monde partout à l'entour, pour le sécuriser. Nous voulons créer un environnement aseptisé et pur, d'où toutes les agressions potentielles seraient bannies: un environnement sans fumeurs, sans bactéries, sans grippe aviaire, sans vaches folles, sans pédophiles, sans idéologues d'extrême droite, sans terroristes anarchistes qui sabotent les lignes de chemin de fer et, surtout, sans immigrés encore identifiables comme tels. Que les gauchistes et les réactionnaires se rallient à la bonne pensée sociale-libérale, que les gens du voyage se sédentarisent et que les musulmans se convertissent au christianisme ou au métissage obligatoire mondialisé ! Alors, on ne reconnaîtra plus qu'une seule opinion, une seule coutume, une seule couleur. Le consensus régnera en maître. Sans Autre, on croit que l'univers sera parfait.

Il y a dans la mentalité narcissique un goût capricieux et intrusif de la liberté qui est la voie la plus sûre vers la tyrannie. ▀

Introduction Pierre Bérard et Pascal Eysseric:  
L'Europe est-elle condamnée par la mondialisation?

L'historien Dominique Venner:  
« Après la catastrophe des deux grandes guerres mondiales,  
l'Europe est "entrée en dormition" »

L'économiste Hervé Juvin:  
« L'enjeu de la prochaine crise du système financier?  
Connaître ses ennemis, compter les siens et choisir son camp! »

L'ancien ministre libanais Georges Corm:  
« En se coupant de ses racines gréco-romaines au profit des valeurs  
judéo-chrétiennes, l'Europe perd sa couleur et sa profondeur »

Le philosophe Jean-François Mattéi:  
« Sur l'échiquier mondial, va se jouer un jeu  
que l'histoire n'a encore jamais connu »

Nouvelles perspectives avec Constanzo Preve:  
L'Occident tel que nous le connaissons va-t-il vers son achèvement?

# Le déclin de L'OCCIDENT



## L'Europe est-elle condamnée par la mondialisation ?

La blague de l'arroseur-arrosé serait risible, si elle ne nous concernait pas. Le retour du boomerang fait toujours mal pour l'inconscient qui l'a lancé sans savoir comment le rattraper autrement que dans la figure. La globalisation se retourne contre ses initiateurs occidentaux. C'est le constat ironique que faisait Marcel Gauchet dans un récent numéro du *Débat*<sup>1</sup> : « C'est l'Occident qui a été le moteur de la mondialisation, principalement les États-Unis, mais tout le monde a suivi et l'Union européenne est devenue la meilleure élève de la classe, la zone économique du monde la plus ouverte, plus que les États-Unis, ce que l'on oublie toujours. Or ce capitalisme mondialisé joue maintenant contre la prospérité occidentale. On peut discuter le point à propos des États-Unis. C'est clair, en tout cas, pour l'Europe qui apparaît comme la perdante du jeu ». L'Europe sera-t-elle donc la grande perdante ? À partir du moment où le capitalisme s'internationalise, se financiarise et se virtualise, ce qui est le cas depuis les années quatre-vingt, il est amené à s'émanciper par rapport aux États, aux forces politiques et aux opinions publiques. Son seul cadre spatial devient la planète. Son *hubris* provient de ce qu'il n'est plus retenu par rien. Il agit suivant sa seule logique.

### Le capitalisme est désormais off shore, flexible et nomade

Quelle ironie de voir, depuis le début de la crise en 2007, les vains efforts de Barack Obama ou Nicolas Sarkozy pour tenter de réglementer le fonctionnement de l'industrie financière. « Sarkozy, dit encore Marcel Gauchet, a tenu des propos de matamore sympathique sur la nécessité de ramener les banques à la raison, il a prononcé des paroles vindicatives bien ajustées contre les méfaits d'un certain capitalisme, mais tout le monde a discerné assez vite que ces propos étaient faits pour être entendus et non pour être suivis d'effets ». Rien d'étonnant à cela si l'on veut bien admettre que le président français s'est fait le champion de la banalisation libérale de la France, soutenu par un large consensus des élites et des électeurs.

Avec la mondialisation, la déconnexion puis l'autonomisation du capitalisme financier par rapport à toute base territoriale, il n'y a plus besoin de relais politique interne. Même les connivences au niveau local entre l'élite politique et l'oligarchie financière ne sont plus nécessaires au bon fonctionnement du système. Cette complicité est un résidu du système antérieur, quand le capitalisme ne pouvait échapper au cadre national à partir duquel il se déployait. Cet héritage historique est désormais caduc. Le capitalisme est devenue off-shore, flexible et nomade. Ses bases peuvent aussi bien se trouver à Londres, New York qu'à Francfort, Singapour ou Hong-Kong. Il y aura toujours un État assez envoûté pour accueillir et abriter des sociétés voulant échapper à la volonté réglementaire. C'est d'ailleurs l'argument essentiel pour proscrire toute réglementation qui ne ferait pas l'objet d'un consensus unanime, prorogeant ainsi le *statu quo* qui permet à la Forme-Capital de se déployer encore et toujours, selon sa logique opportuniste.

Une globalisation qui a commencé sous l'impulsion de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan. Le dernier livre de Jean-Pierre Chevènement<sup>2</sup> en trace, pour notre pays, le détail des différentes phases. Son intérêt vient de ce que l'auteur en a vécu les étapes de l'intérieur, dans la machine de l'État. L'ancien ministre socialiste les raconte telles qu'il les a vécues et telles qu'elles se sont imposées aux acteurs, comme une implacable mécanique, dès l'instant où François Mitterrand avait choisi de rester fidèle à la construction européenne. Dans une déclaration à *La Tribune de Genève* le 22 novembre 2007, Danièle Mitterrand défendant l'œuvre de son mari rappelait une de ses conversations aux premières heures de sa présidence : « Je disais à François : puisque tu as le pouvoir, pourquoi tu ne t'en sers pas pour changer le pays ? Il répondait : Je n'ai pas le pouvoir, la France comme le reste du monde est assujettie à une dictature financière qui gère tout ». Cette hyper-classe toujours plus riche quand la grande majorité des habitants du vieux continent voient leur situation se dégrader, est-elle invincible ?

L'Europe agitée en soi comme une marotte à grelots est, nous dit Jean-Pierre Chevènement, une entéléchie. Seule l'Europe européenne, sur le modèle gaullien, c'est à dire indépendante, peut être un projet consistant. Par malheur, aucun de nos partenaires continentaux n'en veut. D'où l'accrochage (inscrit dès le commencement de la construction) toujours plus affirmé aux États-Unis, locomotive essoufflée dont le leadership arrive pourtant à son terme. « La gauche française croyait en 1981, tel Christophe Colomb, découvrir les Indes (le socialisme). Elle a découvert l'Amérique (le néo-libéralisme). Le mirage européen lui a fait perdre de vue le peuple français. Elle n'est guère armée pour comprendre le monde qui vient », conclut Chevènement. Reste une question que l'ancien ministre de la Défense se garde bien de poser. Comment l'économie est-elle parvenue à occuper l'ensemble de notre imaginaire symbolique au point de nous rendre apte à accepter avec fatalité cet état de chose comme un objet « naturel ».

### La puissance chinoise, denier avatar de l'Occident

« L'Europe, écrivait Abellio, est fixe dans l'espace, c'est à dire dans la géographie, tandis que l'Occident y est mobile et déplace son épicerie terrestre selon le mouvement des avant-gardes civilisées. Un jour l'Europe sera effacée des cartes, l'Occident vivra toujours. L'Occident est là où la conscience devient majeure, il est le lieu et le moment éternels de la conscience absolue »<sup>3</sup>. Se pourrait-il alors que l'Occident campe prochainement à Pékin, nouvelle Terre Promise suffisamment ingénue pour saluer ses bienfaits empoisonnés ? La candeur chinoise consisterait à croire qu'elle saurait la conjuguer avec l'affirmation de son identité et de sa propre puissance. ▀

Pierre Bérard et Pascal Eyseric

<sup>1</sup> « Face à la crise : Sarkozy et les forces politiques françaises, Marcel Gauchet, Jacques Julliard : un échange », in *Le Débat*, n°161, septembre-octobre 2010.

<sup>2</sup> *La France est elle finie*, Jean-Pierre Chevènement, Fayard, Paris 2011.

<sup>3</sup> *La structure absolue. Essai de phénoménologie génétique*, Raymond Abellio, Gallimard, Paris 1965. Est-il utile de souligner que nous n'interprétons pas la « conscience absolue » de la même manière que l'auteur.



Dominique Venner

## Après la catastrophe des deux grandes guerres mondiales, l'Europe est « entrée en dormition »

Fondateur et directeur de *La Nouvelle Revue d'Histoire*, Dominique Venner a écrit une cinquantaine d'ouvrages, dont une *Histoire de l'armée rouge* couronnée par l'Académie française. Tout au long de sa carrière, cet Européen de cœur et d'esprit n'aura jamais cessé de prôner la mémoire du passé comme recours contre le déclin, avec trois ouvrages majeurs : *Histoire et tradition des Européens, 30 000 ans d'identité*, *Le siècle de 1914* et *Ernst Jünger, un autre destin européen*.



**Éléments :** Oswald Spengler publiait en 1918 le premier volume de son célèbre livre *Le déclin de l'Occident*. Il voulait en fait surtout parler de l'Europe. Près d'un siècle plus tard, ce mot d'« Occident » a-t-il encore un sens ? Quel est en tout cas celui que vous lui donnez ?

**Dominique Venner :** Vous avez raison de souligner qu'à l'époque de Spengler, en 1918, Occident était synonyme d'Europe. Dans un essai récent, l'historien italien Emilio Gentile rappelle qu'en 1900, quand s'ouvrit la grande Exposition universelle de Paris qui nous a légué le Grand Palais, « *civilisation rimait avec modernité, modernité avec européen, et européen avec occidental.* » A cette époque, les États-Unis d'Amérique étaient une puissance marginale fort éloignée de l'Europe. Lorsque l'essayiste maurassien et catholique Henri Massis publia en 1927 son essai *Défense de l'Occident*, le concept d'Occident se confondait encore avec l'Europe, et même avec la France. Plus tardivement, le titre *Défense de l'Occident* choisi par Maurice Bardèche pour la revue qu'il dirigea de décembre 1952 à novembre 1982, continuait de se rapporter à l'Europe plus qu'aux États-Unis. C'est pourtant durant cette période, à partir surtout de 1950, que le mot changea de signification en raison de la guerre froide, de la lutte Est et Ouest opposant les deux vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale. Dès lors, Occident allait se confondre avec l'Ouest, c'est-à-dire avec les États-Unis qui en constituaient la puissance principale face à la menace très réelle de l'Union soviétique avant et après la mort de Staline. La sanglante répression du soulèvement national hongrois date de novembre 1956 et l'écrasement du printemps de Prague d'août 1968. Les Européens, désarmés dans leurs cœurs et leurs bras après 1945, se tournaient naturellement vers la puissance américaine qui semblait alors seule capable de les protéger contre une agression militaire soviétique que le général de Gaulle prenait lui-même très au sérieux vers 1950.

**Éléments :** Bernanos disait que les optimistes sont des imbéciles heureux, et les pessimistes des imbéciles malheureux. Sans tout réduire à ce clivage, on doit constater que depuis quelque temps le « déclinisme » est en grand progrès. A date

récente, toute une série d'essais se sont appliqués à décrire le déclin de l'Occident, de l'Europe ou de la France. L'Europe, en particulier, apparaît de plus en plus comme vivant en état d'apesanteur, inconsciente des enjeux mondiaux. Quel est votre sentiment ?

DV : Tout en constatant le déclin évident de l'Europe, je ne me joins pas au chœur des déclinistes. J'ai analysé le déclin dans mon essai *Le siècle de 1914*, qui retrace de façon non convenue l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle européen de 1914 à 1945, incluant les tentatives avortées de redressement vers 1920 ou 1930. Cet essai charpenté analyse historiquement le déclin de l'Europe durant notre « nouvelle guerre de Trente Ans » (1914-1945), comparable à bien des égards à ce que fut la guerre du Péloponnèse pour les cités grecques au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Ma thèse est qu'après la catastrophe européenne des deux grandes guerres, l'Europe est « entrée en dormition », écrasée militairement, politiquement et moralement, et par ses propres fautes, son quasi suicide, sa terrifiante et inutile dépense d'énergies et de sang. L'idée démoralisante s'infiltra dans les esprits que, si la civilisation européenne avait engendré de telles horreurs, c'est qu'elle était viciée et maudite. Par ailleurs, après 1945 et, symboliquement, après la conférence de Yalta (février 1945), les deux puissances victorieuses de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis et l'URSS, se partagèrent l'Europe, imposant à celle-ci (avec des méthodes différentes) leur suzeraineté, leur modèle de société et leur interprétation de l'histoire, écrasant aussi les Européens sous le poids d'une culpabilité sans précédent, dont la Shoah fut le prétexte. Tandis que la partie orientale de l'Europe était soviétisée, les États-Unis importaient à l'Ouest les drogues de la consommation de masse et de la pornographie.

D'une façon que personne n'avait prévue, l'une des deux puissances suzeraines de 1945 a soudain fait implosion en 1991, remplacée, après dix années de confusion, par une Russie authentiquement nationale, qui a totalement rompu avec son passé bolchévique (mais pas avec les souvenirs glorieux de 1945, ce que l'on ne comprend pas en Europe).

Je constate symétriquement qu'après une période d'euphorie qui n'a pas excédé une dizaine d'années au-delà de 1991, les États-Unis ont enregistré une série de graves échecs militaires, géopolitiques et moraux qui les fragilisent en profondeur (Irak, Afghanistan, Égypte, Proche-Orient en général). Depuis l'élection du président Obama, leurs difficultés internes consécutives à une crise financière majeure et à des questionnements sur leur identité, bien analysés par Samuel Huntington dans son dernier essai *Qui sommes-nous ?* (Odile Jacob, 2004) sont également les signes tangibles

d'un affaiblissement, dont les Européens pourront tirer partie à l'avenir afin de sortir de leur « endormissement ».

Mais il ne faut pas se tromper, les Européens sont eux-mêmes coupables des excès du système économique et technique de croissance illimitée qu'ils ont engendré. Dès la Belle Époque, le concert d'optimisme avait été troublé par les prophètes d'une sorte d'apocalypse de la modernité. À ces pessimistes, la catastrophe imprévue qui commença durant l'été 1914 allait donner effroyablement raison. L'inquiétude de l'avenir était présente dans l'œuvre de grands artistes comme Wagner ou Tolstoï, Ibsen, Zola, Dostoïevski, D.H. Lawrence ou Nietzsche. Certes, aucun n'avait prévu la réalité de ce qui survint entre 1914 et 1945, mais tous avaient perçu les signes d'un noir horizon pour la modernité, autrement dit pour la « civilisation » de la science et de la raison.

Dès lors, une question s'infilte nécessairement dans la pensée. Le triomphe du machinisme, du commerce et de la technique est-il constitutif de la civilisation européenne? Bien entendu, ce triomphe est issu de l'esprit européen, de sa part « prométhéenne » ou « faustienne » comme disait Spengler. Cette part devenue obsédante ne contient pourtant pas la totalité de l'esprit européen. L'autre part, une part essentielle, que l'on peut appeler apollinienne, s'est trouvée masquée par les prodiges de la modernité. Dès lors que ces prodiges tourment au cauchemar, ne serait-il pas imaginable que les Européens soient tentés de retrouver la part apollinienne de leur civilisation afin d'équilibrer la démesure prométhéenne? La question est pour l'heure sans réponse. Elle mérite pourtant d'être posée.

**Éléments : Si l'Occident décline à l'intérieur de ses frontières, il paraît au contraire exploser à l'échelle mondiale. Ses valeurs se posent plus que jamais comme « universelles », ses technologies se répandent d'un bout à l'autre du monde. La mondialisation, qui semble aller de pair avec une homogénéisation des cultures, serait-elle synonyme d'occidentalisation? De façon plus générale, quel regard portez-vous sur la mondialisation?**

DV : Je suppose qu'en parlant des « valeurs » de l'actuel Occident, vous parlez du système américain. Vous pensez à la prétention messianique de la *Manifest Destiny* et de la « nouvelle Sion » qui voudrait s'imposer au monde. Vous pensez aussi à la prédation économique du gaspillage et de la spéculation financière. Mais ce que l'on observe dans le monde suggère que la modernisation technique s'accompagne le plus souvent d'un refus de l'américanisme (sauf, provisoirement, en Europe). Samuel Huntington avait fort bien vu qu'à l'avenir la renaissance de grandes civilisations se ferait contre l'Occident américain. Il avait noté que la modernisation s'accompagne le plus souvent d'une « désoccidentalisation ». On peut constater cette réalité dans l'aire islamique, en Inde, en Chine et en Amérindie (Amérique latino-indienne). Sans compter des aires de civilisation moins étendues. Pour ma part, je ne crois pas du tout à une homogénéisation des cultures, même en Europe, en dépit de ce que montre l'écume des élites faisandées.

**Éléments : Dans ce qu'on appelait hier encore le Tiers-monde, des puissances émergentes s'affirment de plus en plus chaque jour. La Chine, principalement, constitue une énigme. Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il chinois?**

DV : Il l'est déjà en partie, ce qui est une formidable revanche historique si l'on songe par comparaison à l'état de la Chine un siècle

**« Pour ma part, je ne crois pas du tout à une homogénéisation des cultures, même en Europe, en dépit de ce que montre l'écume des élites faisandées ».**

plus tôt, vers 1910. Depuis la fin de l'interminable période figée de la guerre froide, le monde est entré en mouvement, ce que montrent des changements culturels et géostratégiques immenses. Le monde est entré dans une nouvelle histoire où l'imprévu retrouve ses droits. Ce qui bouge ne peut qu'être favorable à un réveil européen par ébranlement de la puissance suzeraine que sont les États-Unis. Mais je ne pense pas que ceux-ci se laisseront facilement déposséder. Comme l'ont confirmé les révélations de Wikileaks, les Américains ont favorisé l'immigration invasion extra-européenne et musulmane en Europe dans le but de nous briser définitivement. En apparence, cela se révèle efficace. En apparence seulement. Les résistances imprévues qui s'éveillent lentement sont les signes de ce qui se passera à l'avenir. Je ne crois pas que les Européens se laisseront écraser dès lors qu'ils prendront conscience du danger, ce qui est encore loin d'être le cas. Les réveils historiques sont toujours très lents, mais une fois commencés, on ne les arrête plus.

**Éléments : Vous êtes donc optimiste ?**

DV : Je suis un optimiste historique. A la différence de beaucoup d'intellectuels, j'ai d'abord été dans ma jeunesse un combattant avant de devenir un historien méditatif. Ce qui explique sans doute, si l'on ajoute des particularités de tempérament, un regard nullement conventionnel sur l'histoire qui se fait. J'emprunte à l'histoire tout ce qu'elle peut m'apporter pour voir clair dans le présent et humer l'avenir. Naguère, l'école structuraliste de la « longue durée » (celle des *Annales*) s'opposait à l'école de la chronologie courte, qui avait privilégié l'événement (l'histoire bataille). Je crois que ces deux façons d'étudier l'histoire ne s'opposent pas. Elles sont complémentaires et légitimes. On ne peut négliger l'histoire événementielle. Elle montre que l'imprévu est roi et l'avenir imprévisible : personne en 1910 ne prévoyait 1914, et personne en 1980 n'avait prévu 1990 pour la Russie, ni 1999. Simultanément, la longue durée attire l'attention sur la forte résilience des peuples et des cultures. C'est pourquoi je ne crois pas aux fatalités historiques. Pas plus à celles qu'imaginait Spengler qu'à celles de Marx ou de Fukuyama (qui en est revenu).

**Éléments : Quel est selon vous, à l'échelle mondiale, l'enjeu principal des décennies qui viennent ?**

DV : Concernant les Européens, tout montre selon moi qu'ils seront contraints d'affronter à l'avenir des défis immenses et des catastrophes redoutables. Dans ces épreuves, l'occasion leur sera donnée de renaître et de se retrouver eux-mêmes. Je crois aux qualités spécifiques des Européens provisoirement en dormition : l'individualité agissante, l'inventivité et l'énergie. Le réveil viendra. Quand? Je l'ignore. Mais de ce réveil, je ne doute pas. ▀

**Derniers ouvrages parus : Ernst Jünger, un autre destin européen (Le Rocher, 2009). Dominique Venner a aussi publié directement en espagnol *Europa y su destino* (Altera, Madrid 2010).**

Hervé Juvin

## L'enjeu de la prochaine crise du système financier ? Connaître ses ennemis, compter les siens et choisir son camp !

Essayiste et spécialiste de la banque et des marchés financiers, Hervé Juvin est également président d'Eurogroup Institute, ce qui l'a conduit à quitter le cadre français et européen pour vivre et travailler à Madagascar, au Maroc, en Éthiopie, en Chine et en Inde. Il vient de publier dans la collection « Le Débat », aux éditions Gallimard, un livre remarquable sur *Le renversement du monde. Politique de la crise*. Sa thèse ? L'économie de marché n'a jamais fait société. Pour l'avoir oubliée, l'Europe se réserve des réveils brutaux. Un essai revigorant et stimulant.



**Éléments :** Bernanos disait que les optimistes sont des imbéciles heureux, et les pessimistes des imbéciles malheureux. Sans tout réduire à ce clivage, on doit constater que depuis quelque temps le « déclinisme » est en grand progrès. A date récente, toute une série d'essais se sont appliqués à décrire le déclin de l'Occident, de l'Europe ou de la France. L'Europe, en particulier, apparaît de plus en plus comme vivant en état d'apesanteur, inconsciente des enjeux mondiaux. Quel est votre sentiment ?

**Hervé Juvin :** Ce qui continue à s'appeler l'Occident a cru décider de l'histoire du monde. Et c'est vrai que le traité de Berlin en 1885 a écrit l'histoire de l'Afrique, comme le « *break up* » de la Chine a disposé de la terre et du peuple chinois, comme les sociétés agro-alimentaires américaines ont disposé de l'Amérique latine pendant près d'un siècle. Le vertige du « renversement du monde », qui voit les peuples du Maghreb, d'Asie, d'Afrique, écrire leur propre histoire, et l'écrire sans nous, explique une grande partie d'un vertige, et parfois d'un désarroi, qui touche la France, mais qui n'épargne pas les États-Unis ou le Japon. Il faut le dire autrement : pour qui a la chance de travailler à Mumbai, à Beijing, à Addis-Abeba ou à Yangon, le contraste est éclatant. Il n'existe pas dans ces villes d'hommes ou de femmes qui ne soient intimement persuadés que l'avenir est à eux, et que tout sera incomparablement mieux demain, dans dix ans ou dans trente. Combien d'Européens, de Français, pensent vraiment que l'avenir sera meilleur, et qu'eux-mêmes, leurs enfants ou leurs petits-enfants, vivront mieux qu'eux-mêmes ont vécu ? L'espoir a changé de camp. Les facilités de l'endettement et de la distribution de droits sans contrepartie ont, à des titres divers, condamné l'avenir des Américains, des Européens, des Français, à être d'abord ce qui paiera pour une abondance et une irresponsabilité présentes. L'économie d'endettement vend le futur en gages pour assurer la consommation présente. L'aspiration vers

l'avenir a été la clé de la démocratie, du débat public, de la révolution politique occidentale, depuis plus de deux siècles. Allons-nous être ceux qui paient pour des dettes consenties en leur nom par leurs devanciers ?

A cette perte de la durée, du temps long et du futur, il faut ajouter la perte du monde – de la diversité, de l'altérité, de l'irréductible distance à l'œuvre. Il est affirmé partout sans y réfléchir, il est enseigné sans y penser que nous n'avons plus que du *même* devant nous, que nous sommes voués à réaliser à brève échéance l'unité du genre humain. Ce faisant, nul ne prête attention au moteur central de notre humanité, et pas seulement de notre civilisation, qui se nomme l'exemplarité, la distinction, la sélection et la différenciation. La confusion bruyante entretenue à ce sujet sera de grandes et de cruelles conséquences, le moment venu de savoir ce qui fait société entre nous, qui en est, et qui n'en est pas. A cet égard, il faut mesurer l'atout historique que représente l'Europe des nations, une Europe des nations qui s'est faite contre l'empire du Pape ou des Habsbourg, une Europe dans laquelle un Allemand n'est pas un Français, qui n'est pas un Italien, qui n'est pas un Espagnol, une Europe fondée sur la reconnaissance d'intérêts nationaux légitimes, légitimement divers, concurrents, voire opposés, une Europe de la « Realpolitik » qui pourrait être exemplaire dans le monde d'après l'universalisme impérial dont nous vivons les ultimes soubresauts.

**Éléments :** Oswald Spengler publiait en 1918 le premier volume de son célèbre livre *Le déclin de l'Occident*. Il voulait en fait surtout parler de l'Europe. Près d'un siècle plus tard, ce mot d'« Occident » a-t-il encore un sens ? Quel est en tout cas celui que vous lui donnez ?

HJ : Chacun sait, ou croit savoir, ou veut savoir, ce qu'est l'Occident. Rome, Athènes, Jérusalem ; des valeurs humanistes, le respect des droits de l'homme, des gouvernements démocratiques ; au-delà, et sans le dire, le creuset de l'homme blanc et de sa fantastique aventure mondiale – fantastique et destructrice à la fois. Nous en sommes loin. Les effets de stock sont encore là – le revenu d'un Chinois est dix fois inférieur à celui d'un Japonais – mais les mouvements de flux sont impitoyables, et la seule question consiste à savoir quand leurs effets multiplicateurs vont transformer les positions relatives. En sommes-nous si loin ?

Le constat se fait jour pour beaucoup : l'Occident n'existe pas,

ou plus. Pourquoi? Parce que la première raison de son unité, une raison d'évidence, s'efface peu à peu: l'Occident était blanc et chrétien, il ne l'est plus. Il est permis de s'en réjouir ou de le déplorer, mais la diversité interne des sociétés occidentales ne les identifie plus comme naguère, et n'assure plus leur unité, à la grande différence d'ailleurs de la majorité des sociétés chinoises, indiennes, africaines, etc. Le grand malaise qui traverse nombre de sociétés occidentales à l'égard d'Israël a-t-il une autre origine que ce refus de s'identifier, de se nommer et de se compter? Et, au sein même de ce qui s'appelait « bloc occidental », ou « Alliance atlantique », un écart majeur apparaît, qui pourrait bien être la clé de renversements géopolitiques à venir: à un modèle colonial, le modèle américain, qui fonde la légitimité de la propriété sur la rentabilité de l'exploitation, s'oppose un modèle indigène, européen, où la légitimité vient de l'enracinement historique. Les États-Unis sont nés du vol des terres indiennes d'abord, ensuite du génocide indien. Les Européens demeurent des indigènes de leur terre et des leurs. Sous couvert d'éloge de la diversité et de la différence, sous prétexte de déficit démographique, au nom de la généreuse ouverture des frontières, les incitations à livrer l'Europe à ceux qui l'exploiteront au mieux, à remplacer la population d'origine, soucieuse de ses modèles sociaux et de son unité interne, par les serviteurs dociles du capital, réalisent les conditions d'une colonisation de l'Europe par ses anciennes colonies. Les banquiers d'affaire et les avaleurs de « *stock options* » et d'« *executive packages* » adorent la diversité!

Les prédateurs exercent leurs ravages sans risque sur des individus isolés, déracinés et désorganisés; les priver de la capacité même de le dire, grâce à la censure de l'opinion et de l'expression, est un procédé efficace de décomposition sociale. Qu'il s'agisse de l'importation de terres et de la spéculation sur les matières premières, agricoles ou autres, qu'il s'agisse du travail de destruction de l'unité interne des sociétés européennes, conduites par des ONG anglo-américaines ou par l'ambassade des États-Unis en France (qui dispose d'un programme de 3 millions de dollars pour prôner dans les banlieues françaises le « modèle » américain d'intégration!), la pression néo-coloniale s'intensifie, en Europe comme en Afrique ou en Asie. Mais ce colonialisme de l'extension universelle du système de marché, qui est celui du colon, provoque l'affrontement proche des indigènes et des colons; il provoque déjà l'explosion d'un soi-disant ensemble occidental qui n'est que le masque de l'hyperpuissance américaine et de la colonisation interne que le système financier étend partout dans le monde – et d'abord à la société américaine elle-même! Car le mouvement du « Tea Party », avant d'être détourné et récupéré, est le mouvement de ceux qui ne veulent pas se laisser déposséder de leur société et priver de leur autonomie. Et les mouvements de résistance à la colonisation financière qui se multiplient tirent seulement les conséquences d'une crise provoquée par la dérégulation et la prédation financière, multipliée par la mondialisation des marchés, utilisée par la banque et l'intermédiation anglo-américaine pour augmenter leur capacité à nuire – pour combien de temps avant la prochaine crise?

**Éléments: Si l'Occident décline à l'intérieur de ses frontières, il paraît au contraire exploser à l'échelle mondiale. Ses valeurs se posent plus que jamais comme « universelles », ses technologies se répandent d'un bout à l'autre du monde. La mondialisation, qui semble aller de pair avec une homogénéisation des cultures, serait-elle synonyme d'occidentalisation? De façon plus générale, quel regard portez-vous sur la mondialisation?**

HJ: Le fait élatant en effet de la mondialisation associe des éléments de nature et de sens très différents. L'appropriation des techniques, des systèmes et des modèles d'organisation auxquels est attribuée l'extraordinaire développement des États-Unis, de l'Europe et du Japon, est rapide, et prend des formes spectaculaires; il n'est plus de rizières, de jungle ou de désert où le téléphone portable ne soit pas le moyen de communication universel! Chaque économie s'est appropriée les techniques du marché, avec quelle frénésie en Chine, en Malaisie ou en Inde! Et les révolutions arabes récentes, comme certaines tentatives de révolution dans les anciennes républiques socialistes soviétiques, ont trouvé dans Internet et les messageries un moyen efficace de mobilisation et de tactique urbaine. Mais c'est là où la confusion menace. Passé l'enthousiasme du moment, il est très probable que nous découvrirons qu'Internet, Twitter et les portables auront été les moyens de redonner à des sociétés musulmanes humiliées par la modernité et trahies par les dictatures soumises à l'ordre occidental, leur autonomie – Frères musulmans ou pas, islamisme ou pas, nous n'écrivons plus l'histoire de la Tunisie, de l'Égypte ou du Maroc comme nous l'avons écrite depuis plus d'un siècle, de même que nous n'écrivons plus l'histoire de l'Iran, du Pakistan, de la Chine ou de l'Inde. Il faut l'avouer: de ce que va provoquer la diffusion universelle des techniques du marché, du capitalisme financier et des systèmes d'information, nous ne savons rien. Nous savons qu'il faut une incroyable naïveté pour croire à la diffusion de valeurs d'exportation, comme la démocratie, l'égalité devant la loi, l'autorité du suffrage universel, la liberté des échanges, que les États-Unis ou l'Europe pratiquent si peu, ou si mal, dès que leurs intérêts supérieurs sont en jeu – si ces « valeurs » explosent dans le monde, n'est-ce pas qu'elles ont d'abord explosé dans les pays qui s'en réclament d'autant plus qu'ils les pratiquent moins? Nous pouvons seulement savoir que des puissances humiliées, colonisées, pillées comme la Chine ou l'Inde en font les instruments de leur retour à la puissance, et de leur ressentiment. Nous pouvons aussi savoir que la TV satellitaire et Internet sont des outils

**« Les banquiers d'affaire et les avaleurs de "stock options" et d'"executive packages" adorent la diversité! Les prédateurs exercent leurs ravages sur des individus isolés, déracinés et désorganisés ».**

efficaces, en Inde, de la montée d'un hindouisme fondamentaliste. Nous pouvons reconnaître que la diffusion universelle des images du mode de vie américain est puissamment porteuse de violence et de haine, parce qu'elles ne tiendront pas leurs promesses: jamais un Chinois, un Indien, un Afghan, ne vivront comme un Américain, la planète n'y suffirait pas. Et nous retrouvons une logique fondamentale: confrontés à la rareté montante des ressources vitales, à l'agression du système colonial anglo-américain ou chinois, les peuples vont travailler à leur autonomie, affirmer leur unité interne, et réapprendre à se nommer et à se compter, à se choisir et à se préférer. Certains de ceux qui croyaient naïvement à l'unité planétaire et au sans frontières, comme un Président français promettant aux Américains qu'ils ne seraient plus dépayés en venant en France – mais pourquoi viendraient-ils dans une France

réduite à l'état de banlieue de l'Amérique? –, découvriront alors que l'humanité se nomme diversité, qu'elle est faite de discriminations vitales, de séparations fécondes, et que la violence de la mondialisation n'aura été que le détonateur de l'explosion de la diversité des sociétés humaines, à la recherche de leur propre vérité.

**Éléments : Dans ce qu'on appelait hier encore le Tiers-monde, des puissances émergentes s'affirment de plus en plus chaque jour. La Chine, principalement, constitue une énigme. Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il chinois ?**

HJ : Attention de ne pas céder à la facilité des prophéties et des anathèmes ! De ce que sera la Chine en 2050, ou seulement en 2020, qui peut se croire certain ? Il est seulement possible d'évoquer des faits ; trois me semblent intéressants. D'abord, l'âpreté des tensions qui opposent les États-Unis et la Chine. Il ne faudra pas attendre longtemps pour que des représentants de l'administration américaine évoquent la perspective d'un éclatement interne de la Chine, et leur souhait de voir plusieurs Chines devant eux ! Ensuite, le refus des Chinois d'entrer dans le jeu d'un G2 qui les placerait en position frontale face aux États-Unis, de se lier par de quelconques engagements dans ces arènes manipulatoires que sont les G20 et autres réunions internationales, d'autoriser qui que ce soit à s'ingérer dans leurs affaires intérieures. La Chine ne jouera pas le jeu qu'on voudrait lui faire jouer sur un terrain imposé et avec des pièges disposés à son attention. Enfin, le constat d'une progression réalisée depuis le choix d'ouverture de Deng Xiao Ping, en 1978, avec une exceptionnelle réussite, à peu près sans faute grave dans le domaine économique, mais à des coûts sociaux et environnementaux dont nous mesurons mal les conséquences sur le peuple chinois. Et qu'en sait réellement le pouvoir central, très au fait des réalités techniques et économiques, face à une société à la fois ethniquement une, et que l'urbanisation a fait exploser en une génération ?

La même prudence est de rigueur partout ailleurs. De ce qui s'appelle l'émergence, nous ne savons à peu près rien. La violence avec laquelle des sociétés sont projetées hors d'elles-mêmes, confrontées à des capacités et des possibilités qu'elles ignoraient totalement, provoque déjà le contraire de la banalisation et de l'uniformisation annoncées : la revanche des territoires et l'explosion de la demande identitaire. S'il fallait distinguer une force à l'œuvre dans le monde après la mondialisation, l'appropriation des techniques et des systèmes modernes étant jugée universelle, c'est sans doute du côté politique qu'il faudrait chercher : la quête d'autonomie des sociétés qui se sont appropriées tous les outils de la modernité, et qui vont les mettre au service de ce qu'elles sont et de ce qu'elles veulent, est devant nous. C'est la force qui traverse un monde arabe auquel on a prétendu dérober son histoire ; c'est la force qui monte dans une Afrique qui va devoir faire face à une nouvelle colonisation ; la force à l'œuvre aussi dans une Europe où les indigènes savent ce qu'ils se doivent, vont apprendre à se préférer, et ne se laisseront pas parquer dans des réserves !

**Éléments : Quel est selon vous, à l'échelle mondiale, l'enjeu principal des décennies qui viennent ?**

HJ : L'économie ne fait pas société. C'est sans doute la redécouverte de ce début du siècle : nous ne sommes pas sortis de notre condition politique, qui s'appelle diversité externe de sociétés en quête de leur

unité interne. Le politique va reprendre ses droits, politique comme capacité d'une société à se circonscrire et à s'identifier, comme capacité à choisir de l'extérieur ce qui la nourrit et la conforte, à rejeter ce qui dégrade ou menace son unité interne. Et il va reprendre ses droits contre les empires à prétention universelle, aussi bien l'empire américain messianique que l'empire conquérant de l'Islam ; la nation est la forme politique des sociétés modernes que la religion ne promet plus à la conquête du monde. Dans ce cadre, la fin de toutes les institutions construites après la Seconde Guerre mondiale est programmée. A quoi servent les Nations-Unies, le FMI, la Banque mondiale ? Et qui, depuis dix ans, a entendu parler de l'OMC ? L'enjeu décisif des sociétés capables d'autonomie est la lutte contre la colonisation interne que le système financier entend réaliser, après le détournement gigantesque opéré à la faveur de la crise récente, une colonisation que servent si bien les grandes ONG et les fondations nord-américaines, dont la légitimité réside dans les fonds dont elles disposent, mais qui travaillent à déconstruire les sociétés où elles opèrent. Cet enjeu n'oppose pas, ou plus, un système à un autre ; il oppose ceux qui veulent s'affranchir de toutes règles, celles de la loi, du bon sens et de l'intérêt collectif, pour faire prévaloir leur seul intérêt particulier, partout, en toute circonstance et de toute manière, au nom du caractère sacré du contrat et de l'avènement de l'individu contre tout lien, toute appartenance et tout collectif, et ceux qui acceptent qu'au-dessus de leur intérêt, du contrat, et même du droit, il y ait la nation et l'État. Cet enjeu ne sera pas seulement pacifique ; les choses militaires, comme le disait Péguy, sont d'une extrême importance. Cet enjeu sera d'abord, pour chaque société, la capacité à se connaître, à se choisir et à se préférer. A n'en pas douter, les ingrédients d'une future crise, qui confrontera le système financier anglo-américain à sa survie, sont déjà là. L'enjeu sera alors, pour chacun, dans la confusion entretenue, de connaître ses ennemis, de compter et nommer les siens, et de choisir son camp !

**Dernier ouvrage paru : *Le renversement du monde. Politique de la crise*, (Gallimard, 2010).**



## Jean-François Mattéi Sur l'échiquier mondial, va se jouer un jeu que l'histoire n'a encore jamais connu

Professeur de philosophie politique et membre de l'Institut universitaire de France, Jean-François Mattéi examine, ouvrage après ouvrage, la spécificité de l'Europe et les causes de son retrait actuel. Pour reprendre le titre de l'un de ses livres phares, si l'Europe a aujourd'hui le regard vide, c'est que les Européens n'ont plus le regard qui porte au loin. En cause ? La perte de conscience de l'éminence de leur culture.



**Éléments :** Bernanos disait que les optimistes sont des imbéciles heureux, et les pessimistes des imbéciles malheureux. Sans tout réduire à ce clivage, on doit constater que depuis quelque temps le « déclinisme » est en grand progrès. A date récente, toute une série d'essais se sont appliqués à décrire le déclin de l'Occident, de l'Europe ou de la France. L'Europe, en particulier, apparaît de plus en plus comme vivant en état d'apesanteur, inconsciente des enjeux. Quel est votre sentiment ?

**Jean-François Mattéi :** Depuis la mythologie et la tragédie grecques, on sait que les Cassandres ne prennent la parole que pour n'être pas écoutées. La question n'est alors pas de savoir si leurs prédictions sont optimistes ou pessimistes, mais si elles sont vérifiées par l'histoire. On peut ne pas partager les théories de Spengler. Il reste que, de Valéry à Camus, et de Husserl à George Steiner, nombreuses sont les voix qui se sont élevées pour dénoncer les faiblesses de l'Europe face aux totalitarismes qu'elle a produits au XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi face aux contradictions de la démocratie qu'elle a inventée. Vous parlez justement d'un « état d'apesanteur ». C'est exactement ce que pense Milan Kundera quand il parle de « l'insoutenable légèreté de l'être » qu'il a découverte en Occident, après avoir quitté la Tchécoslovaquie, face à la gravité étouffante du monde soviétique. Cette légèreté insoutenable, soutenue par les dirigeants européens, revient à priver l'existence de son propre poids, de cette densité d'être que Kundera appelle sa « pesanteur ». « Le plus lourd fardeau, écrit Kundera, est en même temps l'image du plus intense accomplissement vital ». Et il ajoute : « Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, et plus elle est réelle et vraie ».

C'est un tel fardeau, celui de la culture du passé, que l'Occident, miné par le relativisme et le communautarisme, n'ose plus supporter. Or, seule cette culture, en lui donnant une identité et une continuité, lui permet d'assumer sa vocation universelle. Les élites occidentales, dans leur majorité, n'ont plus aucune vision politique ni exigence éthique. Elles confondent la morale avec ce que Nietzsche dénonçait comme « moraline », les principes de l'humanisme ayant muté en idéologie des droits de l'homme, et la liberté politique en un libéralisme économique qui a réduit l'Europe à une simple zone de libre échange.

**Éléments :** Oswald Spengler publiait en 1918 le premier volume de son célèbre livre *Le déclin de l'Occident*. Il voulait en fait surtout parler de l'Europe. Près d'un siècle plus tard, ce mot d'« Occident » a-t-il encore un sens ? Quel est en tout cas celui que vous lui donnez ?

**JFM :** J'ai essayé d'établir, dans *Le regard vide. Essai sur l'épuisement de la culture européenne* (Flammarion), et surtout dans *Le procès de l'Europe* (PUF), qui paraît ce mois-ci, que l'Europe, avec son prolongement occidental, a pris conscience d'elle-même comme avènement de l'universel. Que l'on prenne la source grecque, avec la philosophie et la science, la source chrétienne, avec la religion et la morale, la source romaine, avec la république et le droit, on s'aperçoit que ces trois sources ont contribué à poser un regard nouveau sur le monde qui est le regard théorique de l'universel. Je fais intentionnellement un pléonasmе puisque *theoria*, en grec, signifie dans son premier sens : « regard ». Jan Patočka, le grand philosophe tchèque, a ainsi soutenu, dans *Platon et l'Europe*, que l'Europe tirait son identité substantielle du regard platonicien sur le monde, sur la cité et sur l'homme, en d'autres termes de la conception idéaliste de la science, de la politique et de la morale. Ces trois visions théoriques, régies respectivement par l'idée de vérité, l'idée de justice et l'idée de bien, ont naturellement débouché sur une maîtrise pratique de l'action conforme, de l'action juste et de l'action bonne.

Qu'elle soit théorique ou pratique, l'attitude occidentale prend toujours en compte l'universel, ce qui revient à dire qu'elle opère sur la réalité par une succession de médiations abstraites. La meilleure définition de ce « regard éloigné » sur le monde (Lévi-Strauss), nous la trouvons chez Rousseau, dans son *Essai sur l'origine des langues* : « Quand on veut étudier les hommes il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin ». L'Occident a appris, pas seulement aux Occidentaux, mais à tous les hommes, comment accéder à l'universel en inventant l'institution de l'École, prolongée par celle de l'Université où l'*universitas* trouve son lieu naturel. On l'oublie trop souvent : c'est la raison européenne, ancrée dans l'universel, qui a proposé au monde cette éducation permanente de l'homme que les Grecs nommaient *scholè*, le loisir de l'étude où se creuse la réflexion.

**Éléments :** Si l'Occident décline à l'intérieur de ses frontières, il paraît au contraire exploser à l'échelle mondiale. Ses valeurs se posent plus que jamais comme « universelles », ses technologies se répandent d'un bout à l'autre du monde. La mondialisation, qui semble aller de pair avec une homogénéisation des cultures, serait-elle synonyme d'occidentalisation ? De façon plus générale, quel regard portez-vous sur la mondialisation ?

JFM: La « mondialisation » –, le néologisme apparaissant dès 1953 chez Jacques Perret quand il s'intéresse au « siècle de la conscience universelle » –, est l'application à la planète entière des principes théoriques de la civilisation européenne. Dans *La crise de l'esprit*, Paul Valéry affirmait que « tout est venu à l'Europe et tout en est venu » parce qu'elle a découvert le « sens de l'universel ». En dépit des critiques adressées à l'Occident du fait des colonisations et des guerres mondiales, on doit reconnaître que tout, puisque nous parlons de l'« universel », part aujourd'hui dans le monde de ses principes fondateurs. Que l'on considère la science, avec les révolutions copernicienne et galiléenne, la politique, avec la réalisation de la démocratie aux États-Unis, l'éthique, avec l'apparition de l'humanisme chrétien et laïc qui a élaboré les droits de l'homme, la religion, avec la diffusion du christianisme par les penseurs et les missionnaires dans le monde, l'économie, avec la généralisation du capitalisme et du socialisme, et finalement la technique qui a imposé son empreinte sur la nature, toutes les inventions qui ont façonné le visage de la modernité proviennent de l'Occident. Il n'est pas un champ de la mondialisation qui ne soit issu de l'Europe ou de son prolongement occidental.

L'Europe n'est peut-être que le petit cap du continent asiatique, selon la formule de Valéry ; elle a été pourtant la matrice de l'humanité actuelle sous toutes les latitudes. Husserl discernait justement en elle, dans sa conférence de 1935 à Vienne, la « fonction archontique de l'humanité entière ». Toute l'ambiguïté du monde moderne est là. C'est une culture particulière, réduite aux frontières géographiques de l'Europe, puis ouverte sur le monde atlantique, qui a proposé aux autres cultures particulières la dimension de l'universel. Il va de soi que son exigence rationnelle, dans la science comme dans la morale, dans la politique comme dans le droit, ne se limite pas à l'Europe et à l'Occident. Il reste que ce sont l'Europe et l'Occident qui ont diffusé dans le monde, en généralisant l'institution de l'École et de l'Université, cette recherche de l'universel qui est pour tous les hommes un partage commun.

**Éléments: Dans ce qu'on appelait hier encore le Tiers-monde, des puissances émergentes s'affirment de plus en plus chaque jour. La Chine, principalement, constitue une énigme. Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il chinois ?**

JFM: Le XXI<sup>e</sup> siècle est déjà « chinois », si l'on tient compte de l'extraordinaire développement économique de ce pays. Il suffit de visiter Pékin ou Shanghai pour constater que, en dépit de la culture traditionnelle de la Chine confucéenne, la Chine actuelle, bien qu'officiellement communiste, a porté à son paroxysme l'accélération de l'industrialisation, de l'énergie, des technologies d'avant-garde et, en définitive, du capitalisme le plus débridé. La Chine populaire de Mao empruntait à l'Occident le socialisme marxiste ; elle adapte maintenant le capitalisme libéral. Dans les deux cas, la forme universelle de l'économie. On notera qu'il n'y a pas d'alternative à un tel choix : l'économie ne peut se développer mondialement, sous la forme d'un échange permanent et généralisé, qu'à partir d'une organisation universelle de type capitaliste ou socialiste. L'expérience a montré, et le pragmatisme chinois n'a pas hésité à sauter le pas, que le capitalisme, en dépit de tous ses défauts ou de tous ses regrets, est plus fécond que le socialisme, en dépit de toutes ses qualités ou de tous ses espoirs, pour mondialiser l'ensemble des échanges. Le « marché » est en effet l'application à l'économie concrète de l'espace abstrait du cal-

**« L'Europe n'est peut-être que le petit cap du continent asiatique, selon la formule de Valéry ; elle a été pourtant la matrice de l'humanité actuelle sous toutes les latitudes. »**

cul théorique, bien que l'articulation des systèmes économiques, de type mathématique, et des pratiques commerciales, de type empirique, ne soit jamais parfaite. L'économie reste une science humaine comme les échanges de produits sont une pratique humaine qu'aucun théoricien, capitaliste ou socialiste, n'est encore parvenu à maîtriser. Il est donc probable que de nouvelles crises économiques, et pas seulement financières comme la crise actuelle, frapperont encore le monde, car aucun État ne pourrait arrêter, ou seulement freiner, la mondialisation des échanges. Ces crises frapperont nécessairement la Chine d'autant plus rudement que ce pays connaît un déséquilibre inquiétant de richesses et une absence de démocratie qui produiront tôt ou tard leurs fruits. Le développement du capitalisme s'avère en effet indissociable du développement de la démocratie.

**Éléments: Quel est selon vous, à l'échelle mondiale, l'enjeu principal des décennies qui viennent ?**

JFM: Il me semble que, sur l'échiquier mondial, va se jouer un jeu que l'histoire n'a encore jamais connu, du moins à cette échelle, celui de la maîtrise du monde. Et le pays qui aura la maîtrise du monde est celui qui aura la maîtrise de l'universel, c'est-à-dire celui de la science, de l'information et de la production de techniques nouvelles pour accélérer les échanges dans l'espace et le temps. Les États-Unis et la Chine vont s'affronter sur ce terrain, loin devant l'Inde et l'Europe. Ce terrain reste celui de l'universel théorique, celui de la science, et celui de l'universel pratique, celui de la démocratie, tous deux étant issus de l'« humanité européenne » (Husserl). Les Européens vivront ce paradoxe : les outils théoriques et pratiques qu'ils ont inventés et les ont fait rayonner dans le monde depuis l'époque des Lumières, risquent de leur échapper.

L'Amérique et la Chine forment des ensembles unifiés ou en voie d'une unification de plus en plus grande exigée par un mode de vie technique et matériel impossible à tempérer. L'Europe ne paraît pas en voie d'assurer une telle unification politique et économique. Et si elle connaît aujourd'hui un développement moindre, comme si l'histoire avait choisi pour le nouveau siècle de nouveaux acteurs sur la scène mondiale, c'est sans doute parce qu'elle ne parvient pas à assumer sa propre culture. René Char avait frappé cette sentence prémonitrice sur laquelle Hannah Arendt a fait de brillantes variations : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Si l'Europe ne reconnaît pas l'héritage de son passé ou le dénigre devant ses descendants, la repentance étant la forme perverse du repentir, si elle refuse de revenir aux principes qui ont été les siens, elle s'exclut d'elle-même, non seulement de la scène mondiale, mais du champ de l'universel qu'elle a été la première à semer et à cultiver. ▀

**Derniers ouvrages parus : Albert Camus. *Du refus au consentement*, (PUF, 2011). *Le procès de l'Europe, grandeur et misère de la culture européenne*, (PUF, 2011).**

Georges Corm

## En se coupant de ses racines gréco-romaines au profit des valeurs judéo-chrétiennes, l'Europe perd sa couleur et sa profondeur

**Ancien ministre des Finances du Liban (1998-2000), économiste et historien reconnu, Georges Corm n'a jamais dérogé à la défense du nationalisme arabe et de l'héritage nassérien. Né à Alexandrie en Égypte, il appelle l'Europe à se désoccidentaliser et à retrouver ses racines gréco-romaines. Iconoclaste et inclassable. En un mot : indispensable.**



**Éléments :** Bernanos disait que les optimistes sont des imbéciles heureux, et les pessimistes des imbéciles malheureux. Sans tout réduire à ce clivage, on doit constater que depuis quelque temps le « déclinisme » est en grand progrès. A date récente, toute une série d'essais se sont appliqués à décrire le déclin de l'Occident, de l'Europe ou de la France. L'Europe, en particulier, apparaît de plus en plus comme vivant en état d'apesanteur, inconsciente des enjeux. Quel est votre sentiment ?

**Georges Corm :** Le déclin de l'Occident est un terme récurrent dans la littérature politique et philosophique européenne depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque qu'est consacrée dans le langage anthropologique et politique la division que les linguistes opèrent entre le monde aryen et le monde sémite. Cette dernière est la matrice de la division entre Orient et Occident. Cette généralisation de la dichotomie entre Aryens et Sémites s'opère grâce au développement des théories sur les races et leur inégalité. Le concept d'Occident a par la suite, au XX<sup>e</sup> siècle, supplanté la notion d'aryen, discrédité par l'usage qu'en a fait le nazisme. Mais si vous lisez Ernest Renan, vous découvrez que pour lui le monde de l'intelligence et du raffinement se trouve exclusivement dans la civilisation européenne, qu'il présente comme seule héritière des civilisations aryennes, en tête desquelles la civilisation grecque antique ; alors que le monde sémite est incarné selon lui par l'Islam, qui représente le monde anarchique et non civilisé du désert, de la violence, de la bédouinité, de l'intolérance religieuse. Renan précurseur de Huntington et de ses épigones considère que l'Islam est un obstacle redoutable à l'extension de la civilisation supérieure et raffinée de l'Europe dans le monde. Il va jusqu'à affirmer que pour la paix du monde il faut supprimer ce qu'il appelle déjà l'« islamisme ».

Par la suite, la révolution bolchevique a occulté cette vision raciste du monde, la remplaçant par la dichotomie prolétariat/bourgeoisie, prolongée en socialisme/capitalisme. Mais le nazisme a alors repris à son compte la théorie de l'opposition irréductible entre Aryens et Sémites, en étant obsédé par l'idée d'un complot juif mondial visant à détruire la civilisation européenne. Dans la

vision délirante de Hitler, il a prétendu empêcher le déclin de l'Occident aryen menacé selon lui par la nouvelle barbarie russe bolchevique. Cette dernière serait manipulée par les juifs, d'où son obsession exterminatrice des Européens de confession juive, leur présence et leur action étant considérée par lui comme la source majeure du déclin.

Aujourd'hui, le thème du déclin de l'Occident est revenu, alimenté par la peur de l'Islam, déclenchée par la thèse huntingtonnienne sur le choc des civilisations. Les événements terroristes du 11 septembre 2001 à New York et Washington ont donné une crédibilité à cette thèse tout à fait irrationnelle. La crise financière puis économique récente qui a frappé surtout les États-Unis et l'Europe est un autre élément qui entretient le thème du déclin, notamment face aux nouvelles puissances économiques que sont la Chine, l'Inde ou le Brésil.

A l'intérieur de l'Europe, alors que l'Allemagne retrouve des forces et des couleurs depuis sa réunification, la France est prise de « déclinisme » depuis plusieurs décennies, ses élites étant fascinées par le modèle néolibéral anglo-saxon, qu'elles opposent au modèle étatiste français, responsable selon eux du déclin français. La situation économique est aussi effectivement déclinante en Espagne, en Italie et en Grèce, ce qui peut accroître le sentiment européen général de déclin, d'autant que les États-Unis apparaissent aussi en déclin, en tant que puissance impériale et première puissance économique mondiale. La montée en puissance industrielle de la Chine et des autres économies « émergentes » en Asie et en Amérique latine alimente cette peur générale du déclin de l'Occident.

Mais évidemment, l'image est trompeuse. Il n'y a jamais eu un seul Occident et encore moins un seul Orient. Le Japon, la Corée du Sud ou les pays d'Amérique latine sont-ils des pays « occidentaux » ? En fait, l'addition de l'Europe, des États-Unis, ainsi que du Canada et de l'Australie, pourrait dessiner les contours d'une certaine homogénéité institutionnelle, politique et économique, mais non culturelle. L'OTAN, qui inclut aux côtés de ces pays des sociétés aussi hétérogènes que la Turquie, la Corée du Sud et le Japon, est une alliance militaire sous la coupe des États-Unis, ce n'est guère un ensemble civilisationnel ou culturel aux valeurs et aux institutions homogènes.

Comme je l'ai montré dans deux de mes ouvrages, la fracture Orient/Occident est largement imaginaire ; mais les frontières de l'esprit sont souvent plus redoutables que les frontières naturelles. Orient et Occident sont ce que j'ai appelé des « méga-identités » de nature purement idéologique et à fonction géopolitique, prétendant transcender tous les éléments naturels de l'identité des peuples. Elles servent à alimenter les peurs et donc les agressivités. On ne sait d'ailleurs plus très bien aujourd'hui si la peur du déclin chez

les Européens exprime une nostalgie de nature raciste de la suprématie impériale et coloniale de l'« homme blanc » sur les cinq continents de la planète, suprématie qui disparaît progressivement, ou si cette peur se nourrit dans la mémoire historique des invasions barbares, telles que celles connues par l'empire romain déclinant et qui ont débuté par des infiltrations démographiques tolérées et même encouragées pour des raisons économiques. Le flux migratoire en provenance du monde musulman que subit l'Europe depuis quelques décennies ne serait dans cette optique que l'avant-garde d'un Califat restauré qui voudrait dominer le monde, comme l'a déclaré à de nombreuses reprises le président américain George W. Bush.

Ce faisant, les mémoires européennes de l'invasion de l'Espagne et du sud de l'Italie par les Arabes et les Berbères, ont été réveillées, de même que celles relatives aux invasions ottomanes en Europe balkanique et centrale, d'où le rejet grandissant de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Dans l'inconscient collectif européen, la tradition forte de refus de reconnaître à l'Islam le statut de monothéisme et à Mahomet le statut de prophète authentique a aussi joué pour alimenter la peur de l'Islam comme source de menace pour la puissance de l'Occident.

On peut le constater, il existe un fort mouvement de balancier chez les Européens concernant la dialectique de la suprématie et du déclin, qui fait monter les angoisses et les peurs. En fait, surtout chez les élites des grandes nations impériales du XIX<sup>e</sup> siècle et du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, notamment en France. Ce mouvement peut être décrit comme celui du passage rapide et violent entre un sentiment de supériorité irrépressible, ayant justifié toutes les cruautés coloniales et celles des guerres de décolonisation, à un sentiment inverse de déclin abject, appelant plus à un sursaut méga-identitaire rétablissant la domination occidentale sur le monde qu'à un retour à une identité nationale bien assumée. Le carcan que constitue l'Union européenne est d'ailleurs un autre obstacle à un renouveau du sentiment d'identité pacifique renouvelée, ancrée sur un territoire national.

Ce sentiment de déclin est peut être moins prégnant en Grande-Bretagne où le rôle financier international joué par la place de Londres donne le sentiment aux Anglais que leur pays demeure un centre de rayonnement économique et financier important. En revanche, c'est sur ce sentiment de déclin que jouent les États-Unis depuis un demi-siècle pour entraîner l'Europe dans toutes leurs aventures extérieures. L'effondrement de l'URSS, loin de calmer le « déclinisme », n'a fait que l'augmenter, d'où des décideurs européens totalement soumis aux volontés impériales des États-Unis qu'ils soutiennent de façon de plus en plus unanime, après le sursaut passager de révolte des trois gouvernements de la France, de l'Allemagne et de la Belgique voulant éviter de se laisser entraîner dans l'aventure américaine de l'invasion de l'Irak.

L'intégration des États européens libérés du joug soviétique dans l'Union européenne et dans l'OTAN a largement contribué à cet abaissement de l'Europe et à la perte de son rayonnement dans le monde. En effet, les nouvelles élites de ces pays ont estimé que seule la puissance américaine les avait libérées de l'occupation soviétique et que elle seule dans l'avenir pouvait les protéger d'un éventuel retour de l'hégémonie russe en Europe centrale. La faiblesse militaire des États d'Europe de l'Ouest, notamment la France et l'Angleterre, plus préoccupées d'avoir des armées pour intervenir dans leurs anciennes colonies que pour organiser une défense de l'Eu-

rope, a évidemment joué en faveur du renforcement de l'OTAN, bras armé des volontés américaines impériales, alors que cette organisation aurait dû disparaître avec l'effondrement de la menace soviétique.

**Oswald Spengler publiait en 1918 le premier volume de son célèbre livre *Le déclin de l'Occident*. Il voulait en fait surtout parler de l'Europe. Près d'un siècle plus tard, ce mot d'« Occident » a-t-il encore un sens ? Quel est en tout cas celui que vous lui donnez ?**

GC: Le livre de Spengler a été mal compris. Je ne pense pas que ce dernier appelait à maintenir la domination hégémonique de l'Europe sur le monde. Au contraire, il y a une conception allemande du déclin, très différente de celle française ou anglaise marquée par la fin des immenses empires coloniaux que ces deux puissances avaient bâties, alors que l'Allemagne n'avait pas pu en constituer un. La conception spenglerienne du déclin est celle d'une culture qui se détache du terroir qui l'a fait naître. Pour lui, comme pour d'autres penseurs allemands, notamment le grand romancier Thomas Mann, une culture « déracinée » – au sens propre du terme – de ses sources et qui se veut universelle, n'est plus une culture au sens noble du terme ; elle devient civilisation et à ce titre devient périssable et ne peut qu'entamer son déclin. Le terroir rural pour Spengler est la source de toutes les racines profondes de la culture d'un peuple ; lorsqu'elle devient exclusivement urbaine, l'artifice y pénètre et la guide, rendant sa décadence inéluctable. Lorsqu'elle s'étend hors de ses limites géographiques, elle est condamnée. Il s'agit d'une réaction romantique extrême à la destruction des terroirs par la révolution industrielle, ainsi qu'à la démocratie égalitariste et marchande, qui s'exprimera chez Nietzsche par la nostalgie d'âges héroïques et la haine de cette démocratie libérale développée en Europe de l'Ouest. Chez ces penseurs allemands, la notion d'Occident s'applique à cette Europe, et non à l'Europe centrale et nordique, qu'ils voient comme la gardienne des valeurs traditionnelles aristocratiques, religieuses et mystiques.

**« Ce n'est donc que par un artifice idéologique appauvrissant pour la grande richesse et la variété des cultures européennes que l'on a construit la notion d'Occident »**

J'ai expliqué le contenu très variable du mot « Occident » dans mon ouvrage *L'Europe et le mythe de l'Occident*. Les termes « racines » de l'Occident ou « valeurs » de l'Occident, employées *ad nauseam* dans toute une littérature géopolitique européenne et américaine des dernières décennies, ne veulent pas dire grand-chose, tant les racines et les valeurs des différents peuples européens ont été variées, contradictoires et discontinues dans le temps, marquées par des ruptures ayant entraîné des violences inouïes entre peuples européens aux cultures et racines différentes. Ce n'est donc que par un artifice idéologique appauvrissant pour la grande richesse et la variété des cultures européennes que l'on a construit la notion d'Occident. Celle-ci a été solidifiée et manipulée par les États-Unis depuis la guerre froide pour assurer leur domination de type im-

périal sur le monde. Dans cette entreprise, ils ont réussi à se gagner le concours précieux des chefs d'État et décideurs européens, ce qui a fait de l'Europe un support militaire, politique et économique majeur à l'hyper puissance américaine et à son extension dans le monde.

Il n'est pas indifférent ici de rappeler le basculement ahurissant du consensus traditionnel européen sur l'origine gréco-romaine des racines et valeurs de l'Occident vers un consensus nouveau et totalement différent, où ces dernières sont oubliées au profit de valeurs et de racines judéo-chrétiennes. J'ai appelé cela un coup d'État culturel, dont j'ai analysé minutieusement le mode de fabrication dans mon ouvrage sur *La question religieuse au XXI<sup>e</sup> siècle*. Parler de racines ou de valeurs judéo-chrétiennes est d'ailleurs un contresens historique grave, le christianisme s'étant très largement bâti contre le judaïsme antique et les valeurs qu'il a portées. De plus, je ne pense pas que ce soit le meilleur moyen de dépasser le traumatisme du génocide des communautés juives européennes, pas plus que ne l'a été la création de l'État d'Israël, qui pratique une spoliation continue des droits élémentaires des Palestiniens, occupants légitimes de ce territoire. En quittant l'imaginaire des racines gréco-romaines, les cultures de l'Europe perdent encore plus de couleur et de profondeur. C'est aussi une régression par rapport aux belles valeurs républicaines que l'histoire de France a enfantées et qui ont fait le tour du monde. Enfin, cela dresse un mur d'hostilité à la Renan ou à la Huntington entre l'Europe et son environnement direct, qui se définit désormais comme « musulman » par opposition à une identité judéo-chrétienne européenne.

Sur ce plan, les rapports de l'Europe aux États-Unis ont besoin d'être analysés et déconstruits pour que les cultures européennes se libèrent de la fascination impériale que représente cet État que des colons européens, surtout anglo-saxons, ont bâti il y a deux siècles environ. Le fait de s'identifier aussi étroitement aux États-Unis sur le plan culturel, moral et politique contribue, à une annihilation progressive de la richesse des cultures européennes et de leurs diverses spécificités. La tâche est facilitée par la prédominance de la bureaucratie néolibérale de l'Union européenne et celle de l'OTAN dans la gestion des affaires européennes, mais aussi par la force d'attraction du système universitaire américain qui confirme ou rejette les « talents » européens, tout comme ceux des autres parties du monde (chinois, hindous, latino-américains, etc.). Je ne peux manquer ici d'évoquer le bel ouvrage d'Alain de Benoist paru il y a déjà quelques décennies et qui s'intitulait *Europe Tiers Monde, même combat*.

**Si l'Occident décline à l'intérieur de ses frontières, il paraît au contraire exploser à l'échelle mondiale. Ses valeurs se posent plus que jamais comme « universelles », ses technologies se répandent d'un bout à l'autre du monde. La mondialisation, qui semble aller de pair avec une homogénéisation des cultures, serait-elle synonyme d'occidentalisation ? De façon plus générale, quel regard portez-vous sur la mondialisation ?**

GC: Votre phrase « l'Occident décline à l'intérieur de ses frontières » me paraît trop empreinte de ce méga-identitarisme que je viens de critiquer. Je me méfie aussi du mot « valeur » dont on use et abuse pour faire monter les émotions et les peurs ou nourrir des narcissismes culturels et « civilisationnels » ou méga-identitaires. J'ai beaucoup analysé la circulation des idées européennes dans le

monde et montré les effets dramatiques qu'elles ont eu un peu partout, en négatif comme en positif. C'est sur cette base que j'estime que la dichotomie Orient-Occident n'est pas ancrée dans le réel, mais dans les imaginaires, qu'il y a des occidents et des orientes variés et multiples, mais aussi que le monde s'est effectivement largement occidentalisé. Je reviens à la révolution française, à la philosophie des Lumières, à Kant et d'autres : les idées républicaines ont bouleversé la face du monde, depuis l'effondrement de la grande monarchie chinoise, l'émergence de la République laïque de l'Inde, la disparition du Califat ottoman, y compris jusque dans la construction d'une « république » islamique en Iran. Il faut en prendre acte, mais en même temps abandonner les vocabulaires géopolitiques guerriers et émotionnels incarnés dans les notions d'Orient et d'Occident.

Les sciences et les techniques européennes et américaines ont aussi circulé dans le monde et ont été annexées avec un succès éclatant par d'autres cultures ou civilisations, alors que beaucoup pensaient que seule la civilisation dite occidentale possédait le génie technique. Le poids de la philosophie hégélienne et de la sociologie webérienne a été écrasante, et le reste encore, dans les cultures européennes. La première a théorisé l'histoire de l'Europe comme celle de l'Esprit et de la raison triomphante, la seconde a ancré l'idée entièrement fautive que le christianisme, version protestante, a été la source du capitalisme industriel et de la rationalité économique. Ce faisant a été construit un mur intellectuel dans toutes les sciences humaines européennes et américaines, basé sur l'axiome d'une spécificité, voire d'une « exceptionnalité » dite « occidentale », qui a enfermé la recherche et la réflexion dans une véritable prison, faite d'un narcissisme obsessionnel. Il serait temps d'en finir avec ce mythe d'une exceptionnalité, qui reproduit l'archétype biblique d'un peuple élu, avec ses prophètes et ses grands prêtres.

En fait, l'histoire de l'humanité est celle de l'interaction des cultures et des civilisations. L'histoire de l'Europe plus particulièrement, car ce minuscule continent a eu des contacts intenses et fructueux avec des civilisations plus développées ou moins développées que celle des peuples européens, ce qui lui a donné ce génie propre, cet amour de la science et de la découverte. Mais les autres peuples ont fait pareil autrefois et, dans le monde contemporain, ils se sont inspirés des cultures, des réalisations européennes et de ses principes politiques modernes. Après de nombreuses péripéties, on voit aujourd'hui le succès de beaucoup de pays dits « émergents », tout comme nous voyons, du côté négatif, des rétractions identitaires fortes, allant jusqu'à la pratique du terrorisme. Certes, le mode de développement des économies chinoise, indienne, coréenne, brésilienne et autres est basé sur ce que les économistes appellent l'effet d'imitation, et donc le désir d'entrer dans la société de consommation telle qu'elle s'est développée aux États-Unis, puis en Europe. C'est effectivement une machine à homogénéiser le mode de vie des peuples. Mais cela n'implique pas nécessairement la disparition de la diversité des cultures.

C'est la globalisation économique, sur laquelle je porte dans mon dernier ouvrage un regard très négatif, qui est la plus dangereuse, parce qu'elle entraîne tous les jours un peu plus la disparition de la cohésion des espaces géographiques sur lesquels vivent les communautés humaines et évoluent les peuples. Elle a un effet dissolvant sur les solidarités traditionnelles et a créé une couche homogène de dirigeants, constituant un redoutable pouvoir mondialisé, qui ne sont plus en phase avec leur peuple. De plus,

elle a créé un monde où partout recule la culture, la réflexion critique, le raffinement, au profit de la société de consommation et de loisirs homogènes, mais aussi de sociétés où les règles de morale et d'éthique cèdent partout face à l'appât du gain facile, à la constitution de fortunes rapides, résultat de la corruption et de la spéculation financière.

On ne peut plus mettre en accusation uniquement ce que vous appelez l'Occident sur ce plan, car ce mode d'être économique s'est généralisé à la planète. Les économies émergentes ne font pas exception à la règle.

**Dans ce qu'on appelait hier encore le Tiers-monde, des puissances émergentes s'affirment de plus en plus chaque jour. La Chine, principalement, constitue une énigme. Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il chinois ?**

GC: Que le XXI<sup>e</sup> siècle soit chinois ou hindou ou brésilien, ne changera pas l'état des choses. Personnellement, sur le plan géopolitique qu'implique votre question, je pense que le bloc euro-atlantique reste encore très puissant, même si des craquements se font entendre dans les structures socio-économiques, provoqués par le néolibéralisme déchaîné qui a entraîné une « dictature des marchés », entendez celle des nouveaux milliardaires spéculateurs et de la cohorte de banques mondialisées et de groupes industriels multinationaux et de dirigeants politiques sous leur influence. L'État garant de la collectivité, de son bien être et de sa solidarité, a été asservi, ce qui n'est pas encore totalement le cas dans les économies émergentes.

Ce qui changerait la donne, à la fois géopolitique mais aussi culturelle ou civilisationnelle, ce serait une rupture de ce bloc euro-atlantique, un retour des principales cultures européennes à leurs sources et à la richesse de leur patrimoine, qui pourrait aider par l'exemple les autres cultures à se libérer de l'asservissement au modèle de la société de consommation qui crée, en outre, tous les problèmes d'environnement et a déclenché une nouvelle course effrénée aux matières premières et aux superficies agricoles cultivables. Cette course est très dangereuse et pourrait dégénérer en conflits armés, légitimés par les croyances racistes sur le choc des civilisations. Il faut vraiment y prendre garde.

**Quel est selon vous, à l'échelle mondiale, l'enjeu principal des décennies qui viennent ?**

GC: La réhabilitation des sciences humaines, leur décloisonnement par rapport à la fausse dichotomie Orient/Occident, la lutte contre l'effet débilant des grands médias sur les niveaux culturels, dans les vieux pays industrialisés comme dans les économies émergentes, la lutte contre la société de consommation et de loisirs où la culture elle-même est marchandisée, la lutte contre la montée des injustices sociales et des inégalités, que ne justifie aucune légitimité hors celle de l'argent accumulé par certains à des niveaux astronomiques et donc douteux: voici quelques enjeux majeurs où les peuples européens pourraient s'investir, en même temps que les peuples des autres continents, pour aider à retrouver des repères cohérents dans le vécu individuel et collectif. Les formes prises par la mondialisation deviennent insupportables par leur effet destructurant et la montée d'un pouvoir mondialisé sans visage et sans âme.

De nombreuses réflexions existent déjà sur ce sujet, que ce soit

**« Il n'y a jamais eu un seul Occident et encore moins un seul Orient. Le Japon, la Corée du sud ou les pays d'Amérique latine sont-ils des pays « occidentaux » ?**

dans le Forum social mondial ou en dehors de lui. Les grandes révoltes populaires qui ont éclaté en décembre 2010 et janvier 2011 au sud de la Méditerranée sont, je l'espère, l'avant-garde de mouvements similaires ailleurs dans le monde. Elles n'expriment pas seulement un ras le bol vid-à-vis de régimes dictatoriaux et mafieux, mais aussi une désespérance sociale qui frappe de larges couches de la population. Il faut espérer que le joug du néolibéralisme, d'ailleurs largement responsable de cette désespérance sur les deux rives de la Méditerranée, pourra être secoué; que la dictature des marchés, offensante pour la dignité humaine, sera abattue, tout comme se sont effondrées les soi-disant dictatures du prolétariat.

La Méditerranée, qui a été le berceau de tant de grandes civilisations, doit retrouver son dynamisme culturel; ses peuples doivent innover, trouver des solutions originales aux problèmes de société qui dévorent ses deux rives. Ses cultures doivent dépasser l'archétype biblique qui s'est emparé d'elles, à la faveur du prétendu « retour » du religieux. Ce retour – qui n'est qu'un recours face au vide culturel et existentiel que nous vivons depuis des décennies – sert exclusivement les intérêts de ce pouvoir mondialisé qu'il faut dénoncer et abattre pour que chaque peuple et chaque culture retrouve une identité renouvelée et apaisée, libérée du carcan des méga-identités imaginaires occidentales ou orientales, émotionnelles et exclusivement géopolitiques.

Plus particulièrement, il conviendra de délégitimer tout État et tout décideur politique qui prétend parler au nom de Dieu, qu'il s'agisse de celui des chrétiens, catholiques ou protestants ou orthodoxes ou monophysites ou nestoriens, de celui des juifs, orthodoxes ou libéraux ou ashkénazes ou sépharades ou sionistes, ou encore des musulmans, sunnites ou chiites ou ismaéliens ou alaouites ou druzes. Dans notre espace commun qu'est la Méditerranée, il faut rétablir sa cohérence et son indépendance par rapport à toute puissance impériale qui prétend dominer cette mer, notre matrice historique. Il faut que chacun de ses peuples se définisse librement, débarrassé des contraintes artificielles imposées par des idéologies identitaires en folie et de sordides intérêts économiques, et qu'il puisse ainsi retrouver la cohérence de son espace et la solidarité qui doit régner dans sa collectivité et avec les collectivités voisines. Mais qui vaut pour notre Méditerranée vaut aussi bien pour les autres grands espaces géographiques du monde, déstructurés par la dictature mondialisée des marchés qui concentre en son sein tous les pouvoirs. ▀

**Derniers ouvrages parus: *Le nouveau gouvernement du monde, Idéologies, structures et contre-pouvoirs*, (La Découverte, 2010). *L'Europe et le mythe de l'Occident*, (La Découverte, 2009).**



Costanzo Preve

## L'Occident tel que nous le connaissons va-t-il vers son achèvement ?



**Considéré aujourd'hui comme l'un des principaux philosophes marxistes italiens, Costanzo Preve s'interroge sur la signification du mot « Occident » et invite à une relecture originale d'Oswald Spengler qui sorte des carcans idéologiques droite-gauche ou pessimisme-optimisme. Une démonstration magistrale.**

La récente publication du numéro 59-60 de la revue *Nouvelle École* sur Oswald Spengler contient des réflexions et contributions qui nous permettent de réactualiser trois problèmes traditionnels, liés chacun à celui de la nature du diagnostic que nous sommes disposés à faire de notre présent historique. Le premier est celui de la signification que nous donnons au mot « Occident », à un moment historique où ce terme ne signifie plus Europe, ni même eurocentrisme, mais est en train de s'identifier avec le monde entier au travers de la globalisation économique, en sorte qu'il semble qu'effectivement, la signification originariaire du terme d'*Untergang* employé par Spengler redevienne d'actualité, plutôt dans le sens d'achèvement que de déclin. Le deuxième problème est celui de la nature et des limites de la philosophie de l'histoire que nous entendons appliquer, si l'on considère qu'il en existe deux types : l'un qui se borne à conceptualiser idéalement la relation passé-présent et s'interdit volontairement la conceptualisation prévisionnelle du futur, et l'autre qui estime au contraire qu'il est possible de conceptualiser idéalement l'unité temporelle de la relation passé-présent-futur. Le troisième problème est celui du diagnostic du présent historique où nous vivons, dont nous pouvons conceptualiser deux variantes incompatibles : celle qui le voit comme une chose désormais indépassable, et celle qui le voit au contraire comme possible à transformer par une subjectivité politique et sociale organisée.

La relecture de penseurs comme Spengler doit par conséquent sortir des limites étroites des deux dichotomies classificatoires droite/gauche, et (surtout) pessimisme/optimisme. Il est certes possible, dans une classification traditionnelle pour manuels d'histoire de la philosophie moderne et contemporaine, de placer Spengler plutôt à droite (et encore, dans une « droite » aussi hors normes et particulière que celle qui se rapporte à ce que l'on appelle la Révolution Conservatrice allemande), et plutôt du côté du pessimisme. Mais une pareille taxinomie serait stérile ; et il semble bien qu'il soit plus utile et plus fécond de se demander si le thème de l'achèvement d'un profil culturel global est encore actuel, et dans quelle mesure ; puis de proposer une réponse qui soit la nôtre, toute aventurée, incertaine, provisoire et problématique qu'elle puisse être.

### Toutes les époques historiques sont-elles également « proches de Dieu » ?

L'on répète souvent que Spengler (et dans la même mesure Toynbee, quoique d'une manière différente) a été le premier critique

éminent de la conception linéaire propre à la philosophie de l'histoire universelle produite par le grand idéalisme allemand, par Hegel en particulier, et pour l'essentiel reçue par Marx. Si l'on accepte la thèse de Koselleck, pour qui l'unification de l'histoire universelle en un seul concept expressif unitaire d'un type transcendantal-réflexif n'apparaît que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, il en découle inévitablement que cette unification est le produit d'un sujet historique et social bien précis, qui ne peut être que la bourgeoisie européenne dans son effort d'affirmation de soi-même à l'égard des classes féodales et seigneuriales tardives – laissons cependant ici de côté, provisoirement, la question de savoir si cette conception provient d'une sécularisation rationaliste de contenus religieux plus anciens (Carl Schmitt, Karl Löwith, et Max Weber lui-même), ou bien d'une sorte d'auto-affirmation originariaire de ce que l'on appelle « modernité » (Blumenberg).

Mais ce n'est pas exactement ainsi que les choses se passent. Longtemps avant Spengler, ce fut Leopold von Ranke qui critiqua radicalement l'interprétation hégélienne de la philosophie de l'histoire, souvent considérée hâtivement comme un emblème du XIX<sup>e</sup> siècle (Catherine Colliot-Thélène, *Max Weber et l'histoire*, PUF, Paris, pp. 10-13). Ranke soutient que toutes les époques doivent être considérées comme proches de Dieu, et que ce serait une véritable injustice envers la Divinité que de penser que certaines n'ont d'autre fin que de préparer l'avènement des derniers temps. Il s'agit là clairement d'une polémique contre Hegel, dont Max Weber devient l'héritier d'une certaine manière, bien qu'elle soit contradictoire, puisqu'il est relativiste en tant qu'historien comparatiste, et « absolutiste » en tant qu'épistémologue qui voit dans la seule rationalité occidentale la forme achevée et parfaite du rationalisme. Si toutes les époques historiques sont en principe également proches de Dieu et qu'aucune ne doive être tenue pour privilégiée, la prétention d'une époque à se vouloir en quelque sorte « conclusive de l'histoire » semble infondée. Ce qui, tout au contraire, est pleinement légitime, est la prétention de proposer un diagnostic philosophique de la nature du temps historique présent. C'est pour cette raison qu'il faut distinguer clairement entre les philosophies de l'histoire, en se fondant moins sur des critères tout à fait intrinsèques comme les dichotomies droite/gauche ou pessimisme/optimisme, que sur le seul qui soit vraiment adéquat, et qui est le critère de l'extension de la conceptualisation de la temporalité : cette conceptualisation doit-elle se limiter très rigoureusement à la relation passé-présent, ou bien prétendre la totaliser idéalement de façon unitaire en y comprenant le futur ?

Le principal exemple d'une philosophie moderne de l'histoire qui n'ait pas la prétention de devancer le futur, et se limite à totaliser « idéalement » la relation temporelle entre le passé et le présent (d'où précisément la signification principale du mot idéalisme) est certainement celui de Hegel. D'ailleurs, il ne devrait pas y avoir là d'équivoques, parce que Hegel a été très clair à ce propos, en affirmant que « la chouette de Minerve prend son vol à la tombée de la nuit ». Il est clair que le Dieu de Hegel n'est pas le même que le Dieu de Ranke. Ce dernier demeure immobile dans l'éternité, contemplant toutes les diverses cultures, et les considérant toutes également proches de lui, alliant ainsi les plus hauts degrés et de vérité absolue et de relativisme ; le Dieu de Hegel, non seulement change avec le temps, mais s'identifie au temps lui-même, que Hegel conçoit cependant, non comme un simple écoulement « historiciste » (c'est donc une erreur de croire que Hegel ait été historiciste, et pire encore le fondateur même de l' historicisme), mais comme le lieu du progressif approfondissement de la conscience humaine entendue comme esprit (*Geist*). La compréhension de ce que j'affirme ici est rendue difficile par des équivoques et des malentendus tenaces.

En premier lieu, l'on a souvent cru que la manière très rigoureuse dont Hegel se limite lui-même à la totalisation idéale de la relation passé-présent, avec explicite exclusion du futur, donnait lieu en fait à une théorie de ce qui a été appelé « fin de l'histoire » (Kojève, etc.). Pour moi, je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Hegel n'estimait certainement pas que l'histoire universelle fût terminée en 1820, mais il considérait que le temps historique où il vivait devait être soustrait au « mauvais infini » de Fichte, à la « fureur de gaspiller » de Rousseau, et plus généralement à l'indétermination kantienne du progrès, entendu comme un simple idéal régulateur. Le seul moyen de soustraire le présent historique à l'indétermination était à ses yeux de le considérer comme une unité temporelle déterminée de réel et de rationnel, dans une polémique contre les positions de Fichte, lequel, devant Marx sur la question de l'aliénation, considérait le présent historique comme l'« époque de la scélératesse achevée ». Je ne dis pas que Hegel eût raison, et je préfère même les positions de Fichte. Je refuse simplement l'équivoque par laquelle on interprète comme « temps de la fin de l'histoire » le fait de se limiter à la relation passé-présent en excluant la prévisibilité du futur.

En second lieu, je considère comme une erreur d'estimer que Hegel n'a fait que séculariser la dialectique néoplatonicienne de Plotin à Proclus, selon laquelle on présuppose une unité expressive originaire qui se brise et déchoit, et doit par conséquent être « recomposée » au terme du processus historique ; la dialectique ne serait alors que la logique de la recombinaison d'une Intégralité originaire perdue (une métaphysique de l'Origine, du Sujet, et de la Fin, dans le langage de Louis Althusser). Ce Hegel-là serait évi-

**« Les actuelles politiques néo-libérales sont donc en quelque sorte une euthanasie de l'Occident, ou pour mieux dire, son suicide »**

demment un héritier du christianisme, et un précurseur de la conception communiste de l'histoire. Pourtant, l'absence de composantes d'un type messianique aussi bien que prévisionnel positiviste dans son œuvre devrait nous garder de pareils malentendus. Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel ne part absolument pas d'une unité originelle à recomposer et à laquelle il faudrait retourner, mais semble bien au contraire tenir la philosophie du droit naturel et celle du contrat social (qu'il rejette toutes les deux) comme des théories de l'origine présupposée. Si l'histoire doit avoir un commencement, elle l'a dans le combat entre qui cède à la peur de la mort et qui, la dominant, devient le maître du premier. Que je sois d'accord ou non avec cette théorie ne change pas la nature du problème (en deux mots : je ne le suis pas, et je la laisserais volontiers au seul Hobbes). Je me bornerai à répéter ici que Hegel est le modèle du philosophe de l'histoire qui se limite à conceptualiser l'unité temporelle entre le passé et le seul présent.

#### Les philosophies de l'histoire construites selon la totalisation idéale de la relation passé-présent-futur

Le principal exemple d'une philosophie moderne de l'histoire qui prétend en quelque sorte anticiper selon une possibilité de connaître le futur en totalisant idéalement la relation temporelle passé-présent-futur est assurément celui de Marx. Mais ici, quelques observations consécutives s'imposent aussitôt.

Tout d'abord : l'ambition de totaliser « idéalement » cette unité entre le passé, le présent et le futur (communiste) ramène Marx à la tradition philosophique idéaliste, et certainement pas à la tradition matérialiste, à moins que l'on ne confonde le fondement idéal avec la métaphore d'une « matière » entendue selon un athéisme (Dieu n'existe pas, il n'y a que de la matière), ou bien comme un structuralisme (la « structure matérielle » prévaut sur la « superstructure » idéale). L'idéalisme de Marx consiste précisément en une unification conceptuelle, nécessairement « idéale », du développement du temps historique passé, présent et futur, et qui s'effectue par le moyen de la théorie « matérialiste » de la succession des modes de production sociaux.

Ensuite, le rapport de succession entre Hegel et Marx doit être redéfini radicalement. Il est bien clair que Marx, d'une certaine manière, « futurise » Hegel en ce qu'il prétend porter à son terme, dans le dépassement communiste de l'aliénation, le processus de la conscience de soi humaine ; et que, par conséquent, sa science philosophique est celle d'une libération du concept-sujet (*Begriff*), et non pas une simple science sans présupposés philosophiques. Mais Marx ne pouvait « futuriser » une philosophie de l'histoire qui affirmait explicitement, comme on l'a vu, qu'elle n'était pas « futurisable ». La « futurisation » marxienne présuppose donc nécessairement l'introduction de deux logiques toutes deux étrangères à Hegel : l'une, eschatologique-messianique, l'autre, prévisionnelle-positiviste, que Ernst Bloch tenait pour opposées, qualifiant la première de « courant chaud », et la seconde de « cou-





## « Qui frappe de tiers-mondisation périra de tiers-mondisation », pour adapter un proverbe italien »

rant froid » de l'histoire. Mais en réalité, elles sont complémentaires. Le futur historique n'est en aucune manière prévisible, à moins qu'on ne lui superpose une promesse messianique eschatologique sécularisée d'une manière ou d'une autre, qui nous importe peu ici ; ou bien que l'on ne lui applique le principe positiviste de la prétendue « uniformité de la nature » selon Stuart Mill, pour qui l'espace et le temps historiques peuvent être « prolongés » comme l'espace et le temps astronomiques. Ce qui ne signifie absolument pas que toute la pensée de Marx puisse être réduite, comme le fait Löwith, à la sécularisation de l'eschatologie judéo-chrétienne dans le langage de la philosophie classique allemande et de l'économie politique anglaise ; car j'estime, quant à moi, que sa genèse ne consiste pas en cette sécularisation, mais plutôt dans une élaboration dialectique de l'impossibilité d'universaliser les valeurs bourgeoises, et donc en un développement de la « conscience malheureuse » de la bourgeoisie elle-même. Il n'en demeure pas moins, cependant – et j'entends être très explicite sur ce point – que si j'ai à choisir entre une philosophie de l'histoire qui se limite à totaliser idéalement le rapport entre le passé et le présent, et une philosophie de l'histoire qui vise à totaliser l'ensemble de la relation passé-présent-futur, tombant aussi inévitablement dans les espérances eschatologiques ou dans la prévision positiviste, je préfère la première, et me décide pour elle.

### Le problème du diagnostic philosophique du présent historique

Les considérations qui précèdent sur les deux formes de philosophie de l'histoire étaient destinées à légitimer pleinement le droit absolu de tout penseur, qu'il soit religieux ou athée, progressiste ou conservateur, de droite ou de gauche, etc., à tenter un diagnostic philosophique sur son propre temps historique. Ici, Hegel et Marx, Spengler et Weber, etc., doivent être jugés exclusivement en se fondant sur le degré de plausibilité du diagnostic qu'ils avancent, au-delà de leurs divers « engagements politiques » et plus encore de leur « optimisme » ou « pessimisme ». Toutefois, le diagnostic philosophique du présent historique est ce qui prête le plus au dilettantisme superficiel et aux modes éphémères, puisque cette plausibilité se fonde exclusivement sur la considération de certains d'éléments historiques, économiques, politiques, culturels et géopolitiques, qu'il ne suffit certainement pas d'énumérer dans le désordre, mais qu'il faut au contraire « hiérarchiser » autour de quelques éléments fondamentaux, peu nombreux. Je ne sais rien de plus difficile, et il est

inutile de recourir à la facile « rhétorique de la complexité », qui est l'alibi le plus commun pour se soustraire à cette tâche. Et, de même que j'ai, dans ce qui précède, classé en deux grands groupes les philosophies modernes de l'histoire, je propose à présent une classification des diagnostics philosophiques du présent historique, selon qu'on leur applique le critère d'une impossibilité fatale de le dépasser, ou bien d'une possibilité de le transformer, en principe tout au moins. Je parle de philosophies modernes, parce que j'estime que les Grecs n'avaient pas, en effet, de véritable philosophie de l'histoire, puisque leur modèle idéal était la nature, et non le temps historique, dont l'unification idéale présuppose probablement la sécularisation d'un monothéisme créationniste antérieur qui leur était étranger. Et je déclare aussitôt que je me reconnais dans la seconde sorte de diagnostics, et non dans la première, bien qu'il vaille mieux commencer par examiner brièvement celle-là, pour mieux faire paraître comment elle s'oppose à celle-ci.

### Les formes diverses prises par l'affirmation de l'impossibilité fatale de transcender le présent historique

Dans le panorama historique et politique contemporain, il y a d'innombrables stratégies idéologiques et culturelles qui visent à la « démonstration » que tous les efforts et tous les projets de transformer radicalement l'état présent des choses sont inutiles. A la place du vieux dicton marxiste « Le communisme est le mouvement réel qui abolit l'état des choses présent », s'est désormais établie depuis un certain temps une autre sentence, anonyme et inexorable, qui proclame ceci : « Le capitalisme est le mouvement réel qui garantit la reproduction éternelle et indéfinie de l'état présent des choses ». Les nombreuses attitudes philosophiques et sociologiques qui se reconnaissent dans ce mantra usent de la tactique guerrière bien connue : « marcher séparément, et frapper tous ensemble ».

## « Le mot allemand qui signifie Occident (*Abendland*) comporte irrésistiblement l'idée du couchant et du soir (*Abend*) »

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'initiateur de ce diagnostic selon lequel le système capitaliste est indépassable fut Max Weber, qui a caractérisé la société capitaliste contemporaine comme une « cage d'acier », et soutenu que la complexité et la spécialisation de ses modes de reproduction rendaient illusoirs les utopies socialistes d'autogouvernement politique et d'autogestion économique. La réponse stratégique de Lénine, pour qui « une simple cuisinière peut diriger l'État », sembla démentir ce diagnostic de Weber ; et de fait, les modèles de reproduction du communisme historique du XX<sup>e</sup> siècle selon Staline et Mao Tse-toung eurent l'air de réaliser cette gigantesque hypothèse simplificatrice du révolutionnaire Lénine, sans se demander si cette réalisation était ou non souhaitable. Mais l'histoire s'est vengée, et la grande restauration contre-révolutionnaire des nouvelles classes moyennes soviétiques et chinoises a détruit depuis ses fondements cette grande simplification sociale et politique. Le modèle du capitalisme américain (marché capitaliste, démocratie électorale, déisme d'État) l'a emporté de façon darwinienne, du moins à cette heure, sur le modèle du communisme soviétique (pla-

nification économique, parti unique, athéisme d'État). Il est difficile de regarder cela comme un simple accident de parcours, comme le pensent les derniers nostalgiques de ce communisme-là.

Toutefois, aujourd'hui, le diagnostic le plus inexorable sur l'impossibilité de dépasser le système où nous vivons ne nous vient pas de Max Weber et de ses disciples (qui sont sociologiquement la majorité dans les milieux des intellectuels médiatiques et universitaires), mais de l'attitude philosophique de Martin Heidegger. Celui-ci, comme Spengler, s'était formé au sein de la Révolution Conservatrice allemande, qui se caractérise par une commune antipathie contre le socialisme marxiste et le capitalisme libéral légitimé par le démocratie parlementaire, sans qu'une telle antipathie fût destinée à se jeter dans les bras des mouvements fascistes et nationaux-socialistes. Exactement comme Spengler, Heidegger établit un diagnostic sur l'achèvement du destin de l'Occident, sans oublier que le mot allemand qui signifie Occident (*Abendland*) comporte irrésistiblement l'idée du couchant et du soir (*Abend*). On sait que la logique historique qui sous-tend les vicissitudes de l'Occident depuis les Grecs jusqu'à aujourd'hui peut être lue comme la transformation progressive de la métaphysique en dispositif d'*arraisonnement* technique planétaire (*Gestell*).

Quand même ce diagnostic de Heidegger, qui remonte jusqu'à la doctrine platonicienne de la vérité, ne serait pas intégralement reçu, et que l'on préférât l'appliquer seulement à la métaphysique depuis Descartes, pour qui la question de la vérité se résout entièrement dans la certitude du sujet pensant, l'on aurait là de toute façon un diagnostic du destin de l'Occident qui serait paradoxalement « marxiste », puisqu'il s'en faut de peu que l'on ne puisse traduire le concept heideggerien d'*arraisonnement* (*Gestell*) par celui de Capital, entendu comme une norme d'accumulation sans limites, qui est la juste définition qu'en donnent les sociologues français Boltanski et Chiapello. Les Grecs savaient déjà fort bien que l'illimité (*apeiron*) ne peut être l'objet d'une maîtrise communautaire humaine et sociale, puisqu'il n'est pas susceptible de calcul (*logos*), tandis que l'opération de calculer (*loghizomai*) est le seul moyen de parvenir à une loi communautaire (*nomos*), qui est toujours et seulement la loi d'une juste division (*nemein*) entre le pouvoir politique et les richesses économiques.

Ce « marxisme involontaire » de Heidegger, au-delà de cette « traduction » du concept de norme d'accumulation illimitée par dispositif technique d'*arraisonnement* planétaire (en gardant bien à l'esprit que ces deux concepts ne sont pas absolument superposables, puisque le premier a une structure dialectique, et non le deuxième), avait un certain avantage, au regard du marxisme officiel du XX<sup>e</sup> siècle, qu'il fût orthodoxe ou hérétique, stalinien ou trotskiste, etc. : il n'était pas encombré d'une philosophie de l'histoire fondée sur la prétention d'une conceptualisation unitaire du vecteur passé-présent-futur, avec ses dérives indiquées plus haut, d'ordre futuriste-messianique, ou bien positiviste-prévisionniste – ce qui au fond est la même chose. En dépit de tout, le diagnostic de Heidegger « règne » sur une vaste constellation philosophique de diagnostics d'un présent indépassable, par des auteurs qui n'ont formellement aucun rapport avec Heidegger, mais s'accordent tous sur la conclusion de la totale impossibilité de transcender les temps actuels. Comme Sloterdijk, selon qui ce monde, ne pouvant être dépassé, doit être « supporté » (sic!); comme Lyotard, dont l'incrédulité envers les grands récits narratifs

concerne avant tout la possibilité de changer radicalement la situation présente.

Pour conclure sur ce point, le libéralisme même, celui d'aujourd'hui, sous toutes ses formes, celui de Norberto Bobbio, de John Rawls, de Jürgen Habermas, etc., qui en apparence repousse radicalement le diagnostic de Heidegger, et davantage encore celui de Spengler, finit en réalité par en convenir, lorsqu'il allie *l'économie de marché, la démocratie électorale et l'état de droit* pour en faire une « fin de l'histoire », à côté de laquelle celle que l'on attribue faussement à Hegel n'était que la tentative d'un artisan plein de bonne volonté. Il faut par conséquent tourner la page.

### La dictature de l'économie et la possibilité de dépasser la situation historique présente

Tout diagnostic du présent historique qui se promet de dépasser l'état de choses présent suppose que l'on ait caractérisé la logique de sa reproduction globale (et globalisée). Si l'on s'arrête au dispositif d'*arraisonnement*, l'on peut conclure effectivement que « seul un Dieu peut encore nous sauver », ce qui est en effet la conclusion même tirée par Heidegger dans son dernier entretien accordé à l'hebdomadaire *Der Spiegel*, et qui est un véritable testament. L'*arraisonnement*, s'il est en effet tel qu'on le dit, enveloppe et incorpore jusqu'aux projets sociaux révolutionnaires de toute subjectivité organisé, et la révolution même devient impossible. Il importe alors de tenter un diagnostic différent de la situation présente, avec autant d'humilité que de détermination.

Nous vivons aujourd'hui, non pas au sein d'un dispositif tech-

**« Le capitalisme, alors bourgeois et prolétarien, ne se proposait pas de créer une société de la dette et du travail flexible et précaire »**

nique d'*arraisonnement*, mais sous une atroce dictature de l'Économie, fondée d'une part sur un véritable monothéisme du marché (ce juste terme est de Roger Garaudy), et d'autre part sur une pseudo démocratie qui couvre et protège les agissements d'une oligarchie financière pratiquement incontrôlable. Ce que l'on appelle « économie » est en réalité une chrématistique (au propre sens du terme, selon Aristote), et ce que l'on appelle « démocratie » est en fait une oligarchie; c'est pourquoi nous sommes contraints de tourner dans un monde intégralement manipulé, où nous avons été tout simplement expropriés de la possibilité même d'employer les mots selon leur juste sens.

Cependant, la dictature de l'économie n'est pas un destin fatal impossible à transcender, ni un diagnostic funeste sur le destin de l'Occident. Il s'agit, conceptuellement, d'un donné historique, comparable au despotisme absolutiste, féodal et seigneurial. Simple-ment, il semble bien que les vieilles théories révolutionnaires soient aujourd'hui tout à fait caduques, parce qu'elles se fondent, ou sur un diagnostic futuriste du processus économique en présence d'une métaphysique du sujet historique (dans le langage d'Étienne Balibar: une pseudoscience et une quasi-religion), ou bien sur un panorama aujourd'hui dépassé: celui de l'État capitaliste national

jouissant d'une souveraineté monétaire. Pour soulever le monde, il faut toujours un levier; mais aujourd'hui, en effet, l'on ne voit pas clairement sur quel levier on peut compter.

### Le résultat provisoire de l'histoire de l'Occident: la tiers-mondisation planétaire

Il existe aujourd'hui sur le marché de la littérature politique des dizaines et des dizaines d'essais visant à définir la nature profonde de la situation actuelle. Ils sont en majeure partie d'une prompte obsolescence, et faits pour être consommés rapidement. Le *créneau* de leurs lecteurs est petit sur le marché, mais suffisant pour apporter des profits, cependant modestes, à leurs éditeurs, et une notoriété tout aussi modérée aux auteurs qui savent frapper des formules atterrantes de définitions.

Comme les limites de cet article ne me permettent pas de les détailler toutes, il est donc nécessaire que j'en choisisse une. Le lecteur pourra comme il voudra la juger la meilleure, ou la moins mauvaise. Celle que je trouve assez juste et pertinente est la définition de l'économiste français Bernard Conte: *La tiers-mondialisation de la planète* (Presses Universitaires de Bordeaux, 2009). Au-delà même des intentions de l'auteur, cette définition est dialectique au plus haut point, parce qu'elle permet, non seulement de conceptualiser l'unité de contraires en corrélation essentielle (ici: centre/périphérie, et Occident/Tiers-monde), mais aussi et surtout de transformer un pôle dialectique en son contraire, selon précisément la dynamique interne de développement de ce pôle même (le centre occidental, qui se transmue en périphérie *tiers-mondisée*). Mais ce dernier point sera considéré plus loin.

Selon la norme d'accumulation illimitée amorcée par le modèle occidental du capitalisme depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le capitalisme, alors bourgeois et prolétarien (il est post-bourgeois aujourd'hui et post-prolétarien) ne se proposait pas de créer une société de la dette et du travail flexible et précaire, mais se croyait au contraire compatible avec la relative stabilité d'une société traditionnelle et conservatrice, à laquelle s'opposait l'alliance « de gauche » entre une critique sociale de l'inégalité, dont étaient porteuses les classes prolétariennes ouvrières, salariées, populaires, et une critique culturelle, littéraire et artistique, de l'hypocrisie de la morale bourgeoise, dont devinrent porteurs les intellectuels que l'on appela « de gauche » (Boltansky et Chiapello). La vague soixante-huitarde (à ne pas confondre avec les événements empiriques de mai 1968) marqua la fin de cette alliance (selon Lipovetsky), le début de la marginalisation de la critique sociale (grâce au double effet synergique de l'effondrement des systèmes sociaux du communisme historique réel du XX<sup>e</sup> siècle, et de la globalisation du marché mondial, avec disparition corrélatrice de la souveraineté monétaire des États nationaux) et l'incorporation de la critique culturelle littéraire et artistique au système global, par le gonflement des milieux universitaires (dont l'effectif, selon un entretien récent de Bernd Rabhel avec la revue *Éléments*, s'est multiplié par cinq dans la seule Allemagne fédérale à partir de 1968).

Aristote avait déjà fait la distinction entre l'économie et la chrématistique, entendant par ce dernier terme une doctrine de l'enrichissement illimité émancipée de l'économie proprement dite, qui est le « ménage », la bonne administration de la maison (le *nomos* de l'*oikos*). C'est seulement depuis quelques décennies que nous sommes en présence de ce qui est une véritable chrématistique glo-

balisée, qui a rendu obsolètes, et partant inutiles à la compréhension de la société, la majeure partie des théories philosophiques, politiques et sociologiques avancées au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Entendant « rectifier » sa vieille abstraction théorique, l'Occident commence par occuper militairement ce que l'on a appelé depuis le « Tiers-monde », dans une première phase colonialiste et impérialiste; puis il assiste à l'autonomisation de ces parties du monde vers l'indépendance, surtout dans l'aire asiatique (Inde, Chine, etc.), et il se retrouve enfin dans l'obligation de se mesurer avec la concurrence capitaliste de ce même Tiers-monde.

Les actuelles politiques néo-libérales sont donc en quelque sorte une euthanasie de l'Occident, ou pour mieux dire, son suicide. L'Occident se *tiers-mondise* dans la mesure précise où il permet au déchaînement de l'économie (mieux vaudrait dire: du totalitarisme de la chrématistique) de ruiner, non seulement toutes les conquêtes sociales du mouvement ouvrier organisé des deux derniers siècles, mais encore et surtout les formes mêmes de la vie bourgeoise « occidentale » qu'il a lui-même laborieusement développées. Créant une société de la précarité où sont détruites les classes moyennes au nom d'une économie « illimitée » (*apeiron*), l'on ne pourra qu'en « porter la peine », selon la maxime sans pareille du fragment d'Anaximandre (*diken didonai*).

Réfléchissons un peu sur les formidables insurrections populaires de la Tunisie et de l'Égypte de janvier 2011. Il est évident que l'on va chercher à les « normaliser » et à les « récupérer », et par conséquent inutile de prophétiser sur leurs résultats. Mais leur seule existence nous apprend que, si elles révèlent avant tout la quête de démocratie des peuples arabes (démocratie du pouvoir populaire, et certainement pas des rites manipulateurs à l'« occidentale »), elles présentent aussi des aspects universels. « Qui frappe de tiers-mondisation périra de tiers-mondisation », pour adapter un proverbe italien. La Banque mondiale et le Fonds monétaire international ont sauvagement frappé les peuples, les peuples commencent à se soulever. Ce n'est pas un hasard si, en France, un pamphlet intitulé *L'insurrection qui vient* a connu un succès symptomatique. L'insurrection ne suffit certainement pas pour abattre le pouvoir obscène de la dictature de l'économie, mais elle en constitue les prémices, parce qu'elle échappe aux diagnostics sur le destin du dispositif de l'*arrondissement*.

Au reste, Bernard Conte le dit fort bien dans un récent entretien avec la revue *Rébellion* (n° 45): « Il apparaît que ce sont les élites au pouvoir, au capital social internationalisé, qui ont bâti le pouvoir d'asservissement par la dette. La sortie de l'esclavage et de la logique de tiers-mondisation impliquera forcément le changement des élites, qui ne se fera certainement pas sans violence ». Je n'interprète pas cette dernière affirmation comme une prétention de connaître le futur, mais beaucoup plus modérément, comme une simple prévision fondée sur une analogie avec le passé, selon l'attitude classique des historiens grecs (Hérodote, Thucydide, Polybe, etc.). Il est en effet très improbable que les élites atroces de la dictature de l'« économie » se laissent « convertir » par des arguments religieux ou philosophiques selon Kant et Habermas. ▀

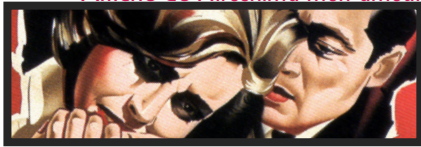
Traduit de l'italien par Yves Branca.



**1 (1307)** Condamné à mort sur l'ordre du pape Clément V, Fra Dolcino, qui prôlait la destruction de l'Église « corrompue et dégénérée » et prêchait le refus de payer les impôts, est torturé, puis brûlé vif à Vercelli comme « hérétique ». Au cours des années suivantes, l'inquisiteur Bernard Guy (mis en scène par Umberto Eco dans *Le nom de la rose*) s'emploiera à traquer les derniers survivants du mouvement dolcinois.

**2 (1942)** Albert Clément, ancien rédacteur en chef de *La Vie ouvrière*, organe de la CGT communiste, devenu rédacteur en chef du *Cri du peuple*, le quotidien du PPF de Jacques Doriot, est abattu de deux balles dans la tête à Paris, au coin de la rue Vivienne et de la rue Saint-Marc, par un commando des FTP.

Affiche de *Hiroshima mon amour*



**3 (1922)** Naissance à Vannes, dans le Morbihan, du cinéaste français Alain Resnais (*Hiroshima mon amour*, 1958, *Provvidence*, 1977, *Mon oncle d'Amérique*, 1980, *Cœurs*, 2006).

**4 (1886)** Évoquant les violents incidents qui se sont produits quelques semaines plus tôt au siège de la Compagnie des mines de Decazeville, le socialiste Jules Guesde s'écrit : « C'est Rothschild qui gouverne ! »

**5 (1898)** Naissance à Fuente Vaqueros, près de Grenade, du poète espagnol Federico García Lorca.

**6 (1580)** Naissance à Herk-de-Stad de l'astronome flamand Godfried Wendelen. Il défendit les thèses de Copernic et découvrit, neuf ans avant Képler, la troisième loi portant le nom de ce dernier. Il nota également les principes de l'attraction des planètes, que Newton ne développera qu'en 1683.

**7 (1825)** Mort à Florence, dans sa villa Paolina, de la princesse Pauline Borghese, duchesse de Guastalla. Sœur préférée de Napoléon, qui l'avait surnommé « Paganetta » (« Petite païenne »), elle rendit visite à son frère à l'île d'Elbe, lorsque l'empereur était abandonné de tous, et tenta sans succès d'être autorisée à partager son exil à Sainte-Hélène.

**8 (1795)** Mort du Dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à la prison du Temple. Il était âgé de dix ans. A l'annonce de la disparition de son neveu, le comte de Provence, futur Louis XVIII, déclare à Vérone qu'il fera tout pour rétablir la royauté française dans ses droits.

**9 (1973)** Mort en France de l'ingénieur d'origine russe Ivan Makhonine. Inventeur de génie, il avait servi son pays sous Nicolas II, puis sous le régime soviétique, avant d'émigrer à Paris en 1921. On lui doit de multiples inventions, dont un carburant économique, le distillat Makhonine, qui fut expérimenté avec succès en URSS et convoité en vain par l'Allemagne nazie. En France, il avait trouvé pour seul défenseur un papetier de Saint-Céré du nom de Pierre Poujade.

**10 (1912)** Dans *L'Action française*, Charles Maurras écrit : « Ni implicitement ni explicitement nous n'acceptons le principe de la souveraineté nationale, puisque c'est au contraire à ce principe-là que nous avons toujours opposé le principe de la souveraineté du salut public [...] qui est le point de vue antidémocratique par excellence ».

**11 (1879)** Amnistié après avoir passé près de la moitié de sa vie en prison, Auguste Blanqui, âgé

de 74 ans, quitte sa cellule de Clairvaux. Le révolutionnaire français consacrera la fin de sa vie à rédiger son journal, *Ni Dieu, ni maître*.

**12 (1787)** Un arrêt du conseil du Parlement de Rouen décrète qu'il est désormais interdit d'appeler « bourreaux » les « exécuteurs des jugements criminels ». Deux ans plus tard, l'Assemblée nationale décidera de les appeler « citoyens exécuteurs ». Début du politiquement correct.

**13 (1900)** A Pékin, début de la révolte des « Boxers ». Lancée par la société secrète Yi Ho Tuan (la « société des poings justes et harmonieux »), elle vise à rendre le trône impérial à un souverain chinois et à chasser les Occidentaux. Les légations étrangères sont prises d'assaut, tandis que les massacres se multiplient. La contre-offensive du corps expéditionnaire international du général von Waldersee sera plus meurtrière encore.

Gilbert Keith Chesterton



**14 (1936)** Mort à Beaconsfield (Buckinghamshire) de l'écrivain traditionaliste anglais Gilbert Keith Chesterton. Auteur de nouvelles policières ayant pour héros le Père Brown, « détective du Bon Dieu », il publia aussi de nombreux essais contre le capitalisme et la civilisation industrielle.

**15 (1931)** Naissance à Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord) du chanteur et barde breton Glenmor (Émile Le Scav, dit Milig). Auteur de chansons frémisantes de passion (« Le cygne de Montfort prend son envol ! »), il consacra toute sa vie à la défense de l'identité bretonne.

**16 (1955)** Le pape Pie XII prononce l'excommunication du colonel Juan Domingo Perón, fondateur du « justicialisme » argentin.

**17 (1944)** Dans le Pacifique, les troupes américaines s'emparent de Saipan, petite île des Mariannes du Nord, dont les habitants, fuyant leur progression, se retrouvent bientôt bloqués par la mer. Refusant de capituler, 8 000 civils se jettent du haut des falaises pour ne pas subir le déshonneur d'une occupation.

**18 (1928)** A Tromsø, en Norvège septentrionale,

Roald Amundsen



l'explorateur Roald Amundsen s'embarque pour le Pôle à bord d'un hydravion français piloté par le capitaine de corvette Guilbaud. L'appareil et son équipage disparaîtront corps et biens dans les solitudes arctiques.

**19 (1623)** Naissance à Clermont (aujourd'hui Clermont-Ferrand) du mathématicien, philosophe et écrivain français Blaise Pascal.

**20 (1936)** Les électeurs du Front populaire ayant déclenché des grèves massives dans toute la France, la Chambre des députés adopte, à l'unanimité moins une voix, une loi instituant deux semaines de congés payés. Le grand patronat prédit une « catastrophe économique ».

**21 (1788)** Mort à Münster de l'écrivain et philosophe allemand Johann Georg Hamann, surnommé le « mage du Nord ». Grand adversaire des Lumières, apprécié de Herder et de Goethe, il fut l'une des principales figures du mouvement préromantique du « Sturm un Drang ».

**22 (1916)** Chargée d'une mission de représailles, une escadrille commandée par le capitaine Henri de Kérillis, la C66, bombarde la ville de Karlsruhe. Parmi les blessés figure un garçon de 13 ans qui se rendait au cirque ce jour-là : le futur ambassadeur d'Allemagne à Paris Otto Abetz.

Benoît Malon



**23 (1841)** Naissance à Précieux, dans la Loire, du révolutionnaire français Benoît Malon, auteur du *Socialisme intégral* (1890). Ouvrier, membre de la 1<sup>ère</sup> Internationale, qu'il anima dans la clandestinité en compagnie d'Eugène Varlin, il dut s'exiler en Suisse après avoir participé à la Commune de 1871. De retour en France, il dirigea jusqu'en 1893 la *Revue socialiste*.

**24 (1344)** A Bannockburn, en Écosse, 30 000 jeunes patriotes commandés par Robert Bruce parviennent à écraser l'armée anglaise d'Edouard II, pourtant trois fois supérieure en nombre.

**25 (1903)** Naissance à Motihari, au Bengale, du futur George Orwell (Eric Arthur Blair). Il évoquera son expérience de la guerre d'Espagne dans *Hommage à la Catalogne* et publiera en 1945 sa célèbre *Ferme des animaux*.

**26 (1993)** Mort à Regensburg de l'essayiste allemand Herbert Gruhl. Théoricien écologiste indépendant, il avait rompu avec les Verts en 1980, puis fondé en 1991, avec Balduf Springmann, l'association des Unabhangigen Okologen Deutschlands.

**27 (1998)** Mort à Saint-Germain-en-Laye de l'écrivain et philosophe français Pierre Boutang, fondateur en 1955 de l'hebdomadaire *La Nation française*.

**28 (572)** Alboin, roi des Lombards, est tué à Vérone dans des circonstances obscures. Une légende tenace a prétendu qu'il fut assassiné à l'instigation de son épouse Rosimund, dont il avait fait tuer le père. Il semble en réalité avoir été victime d'une intrigue de palais.

**29 (1794)** Saint-Just et Lebas obligent le conseil municipal de Strasbourg, « en vue de propager l'uniformité d'idiome dans cette partie de la république où la langue est moins usitée », à décréter que « toutes les inscriptions des bâtiments publics ne se feraient désormais qu'en français et que les inscriptions allemandes seraient effacées ».

**30 (1962)** A Rome, *L'Osservatore romano* met à nouveau en garde contre les œuvres de Teilhard de Chardin, qui « renferment de telles ambiguïtés, et même des erreurs si graves, qu'elles offensent la doctrine catholique ».

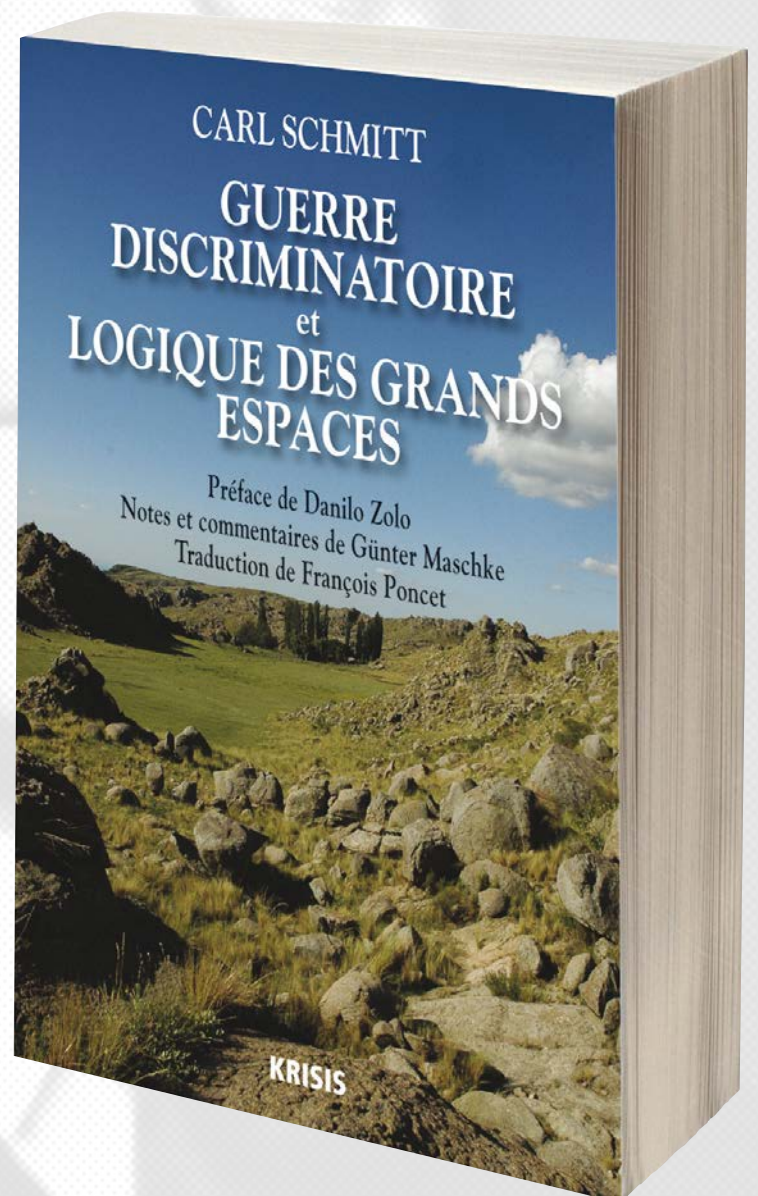
Teilhard de Chardin



VIENT DE PARAÎTRE

# Carl Schmitt

## GUERRE DISCRIMINATOIRE ET LOGIQUE DES GRANDS ESPACES



Préface de Danilo Zolo  
Notes et commentaires  
de Günter Maschke  
Traduction de François Poncet

En vente dans nos pages centrales ou par  
Internet sur notre site [www.revue-elements.com](http://www.revue-elements.com)

289 pages • 25 € • GL116